

LES MARTYRS

DE

LA SECONDE TERREUR



LES MARTYRS

DE

LA SECONDE TERREUR

OU

ARRESTATION, CAPTIVITÉ ET MARTYRE

De Mgr DARBOY, Archevêque de Paris

De M. DEGUERRY,

ET DES AUTRES PRÊTRES ET RELIGIEUX INCARCÉRÉS AVEC EUX

DÉTAILS INTIMES ET AUTHENTIQUES

PRÉCÉDÉS D'UNE

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR CHACUN DES MARTYRS

PAR

LE VICOMTE DE LA VAUSSERIE



PARIS

ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31

LES MARTYRS

DE

LA SECONDE TERREUR

I

D'où nous est venue la Commune

—

Depuis que l'apostat appelé Renan avait donné sa parole d'honneur aux bourgeois de Paris et de la province que le Jésus de l'Évangile n'était qu'un Juif plus ou moins ordinaire ; depuis que les journaux démocratiques de toutes les nuances, de la plus pâle à la plus écarlate, répétaient chaque matin au peuple sacré, c'est-à-dire à l'ouvrier des usines, et à l'homme en blouse des

grandes villes, qu'il était le maître, et le maître souverain, les honnêtes gens se doutaient bien que, tôt ou tard, ces tristes enseignements porteraient leur fruit ; l'effondrement subit et si honteux de l'Empire ayant laissé le champ libre aux propagateurs du soi-disant progrès, il nous a suffi de quelques mois pour expérimenter, à nos dépens, ce que nous réservaient ces héros de la libre-pensée et de l'Internationale.

Nous redirons, dans un livre spécial, tous les actes et toutes les infamies de cette horde d'aventuriers qui, pendant deux mois, ont tenu Paris sous le régime de la plus ignoble terreur : aujourd'hui nous ne voulons que raconter la mort héroïque des prêtres-martyrs dont le sang vient de couler pour la cause de la foi et de la vraie liberté.

Nous avons recueilli avec soin tous les détails qui les concernaient (1), et nos lecteurs liront avec un précieux et douloureux intérêt le récit que nous leur en offrons.

(1) Nous prions les personnes qui auraient des renseignements à nous transmettre, de nous les faire parvenir au plus tôt, afin que nous puissions les insérer dans une prochaine édition.

Nous avons fait précéder ce récit d'une notice biographique qui apprendra à ceux qui n'avaient pas le bonheur de les connaître, ce que furent, pendant leur trop court apostolat, ceux dont nous pleurons aujourd'hui la fin tragique

---



II

MONSEIGNEUR DARBOY

—

Dans un testament qui restera comme un témoignage vivant de sa foi ardente, de sa modestie, de sa piété et de sa charité, S. Em. le cardinal Morlot instituait, pour légataire universel, son compatriote et ami, Monseigneur Georges Darboy, évêque de Nancy, et semblait ainsi le désigner au choix du souverain comme son successeur sur ce siége de Paris glorifié par ses vertus.

Ce fut, en effet, Monseigneur Darboy qui fut appelé à recueillir le périlleux héritage des Quélen, des Affre, des Sibour et des Morlot.

Monseigneur Georges Darboy était né à Fayl-Billot, chef-lieu de canton du département de la

Haute-Marne, le 16 janvier 1813, de parents modestes et religieux.

Il fit ses études au petit séminaire de Langres, et s'y distingua par un caractère enjoué, une intelligence sérieuse, et une mémoire facile : c'était dans toute la force du terme un élève distingué. « Son jugement était si sûr, dit un de ses professeurs, que pendant l'année qu'il fut dans ma classe, il n'a pas fait un seul contre-sens dans ses versions. »

Au grand séminaire il se livra avec ardeur aux études les plus sérieuses, et se fit remarquer par sa pénétration et son activité.

Ordonné prêtre en 1836, il fut nommé vicaire de la paroisse Notre-Dame à Saint-Dizier.

Le zèle et le talent dont il fit preuve dans ses prédications appelèrent bientôt sur lui l'attention de Monseigneur Parisis, son évêque, qui le nomma professeur au grand séminaire de Langres en 1840. Pendant deux ans il fut chargé du cours de philosophie, puis on lui confia la chaire de théologie dogmatique.

C'est à cette époque que l'abbé Darboy publia sa belle traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ,* et celle des œuvres de saint Denys l'Aréopagite,

qu'il fit précéder d'une introduction ; ce dernier travail mérita d'être appelé par un savant bibliographe le plus beau monument d'érudition chrétienne des temps modernes.

Ce fut en 1845 que M. l'abbé Darboy quitta le diocèse de Langres pour venir à Paris.

Sa réputation littéraire l'avait déjà précédé dans cette ville, aussi fut-il appelé inopinément à remplacer, dans une des chaires de la capitale, M. l'abbé Cœur, depuis évêque de Troyes, qui était obligé de se rendre auprès du lit de sa sœur mourante.

Nommé en 1846 second aumônier du collége Henri IV, comme le P. Lacordaire l'avait été en 1830, il eut en 1848 le douloureux bonheur de passer trois jours consécutifs près de Mgr Affre qui, pendant l'émeute, s'était réfugié au collége. M. l'abbé Darboy fut ainsi le confident du pieux prélat, et put s'entretenir avec lui de la résolution héroïque que ce dernier devait exécuter avec un courage si tranquille et une si admirable simplicité.

M. l'abbé Darboy était loin de se douter alors que vingt-trois ans plus tard il occuperait le même siége et cueillerait la palme du martyre

des mêmes mains que celles qui allaient la donner au vertueux prélat.

Nommé premier aumônier du lycée en 1851 par Monseigneur Sibour, successeur de Monseigneur Affre, M. l'abbé Darboy prit, bientôt après, la direction du *Moniteur catholique*.

Devenu vicaire général, il accompagna en 1854 Monseigneur Sibour qui se rendait à Rome pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. M. l'abbé Darboy revint de la ville sainte avec la dignité de prélat romain, et le titre de protonotaire apostolique de première classe.

Au 10 octobrè 1856, il fut institué exécuteur testamentaire des dernières dispositions de Monseigneur Sibour, qui mourut d'une façon si lamentable, le 3 janvier 1857, à Saint-Étienne du Mont. Ce prélat avait légué à M. l'abbé Darboy son anneau pastoral, comme pour le fiancer à l'Église de Paris.

Monseigneur Morlot succéda à Monseigneur Sibour.

M. l'abbé Darboy reçut du nouvel Archevêque, son compatriote, les témoignages les plus éclatants d'estime et d'affection.

Celui-ci le désigna en 1859 pour prêcher

le carême aux Tuileries, et au mois d'août de la même année, il le faisait nommer évêque de Nancy, en remplacement de Monseigneur Menjaud, appelé à Bourges.

M. l'abbé Darboy a publié divers ouvrages; en voici la liste :

Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, traduites du grec et précédées d'une introduction. 1 vol. in-8°, 1844.

Les Femmes de la Bible, collection de portraits des femmes remarquables de l'Ancien et du Nouveau Testament. 2 vol. gr. in-8° avec 40 portraits, 1849.

De la Liberté et de l'Avenir de la République française. In-8° (Extrait du *Correspondant*), 1850.

Le Christ, les Apôtres et les Prophètes. 1850.

Lettre à M. l'abbé Combalot, en réponse à ses deux lettres à Monseigneur l'archevêque de Paris. 1851.

Nouvelle lettre à M. l'abbé Combalot, en réponse à ses nouvelles attaques contre Nosseigneurs de Paris et d'Orléans. 1851.

L'Imitation de Jésus-Christ, traduction nou-

velle avec des réflexions. 1 vol. gr. in-8° avec douze vignettes, 1852.

Jérusalem et la Terre-Sainte. In-8°, 1852.

Statistique religieuse de diocèse de Paris. In-8°, 1856.

Saint Thomas Becket. In-8°, 1858.

Monseigneur Georges Darboy, nommé évêque de Nancy, le 16 août 1859, prit pour devise : *Fide laboreque.* Il s'occupa activement de l'administration de son diocèse, et se montra un des prélats les plus zélés pour le denier de Saint-Pierre.

Appelé à l'archevêché de Paris par un décret du 10 janvier 1863, le jeune évêque de Nancy prit possession de son siége le 21 avril suivant

Il fut nommé plus tard Grand-Aumônier de France, Grand-Primicier du chapitre de Saint-Denis, et enfin Sénateur.

Éminent par le talent, riche de tous les dons de l'intelligence et du savoir, sincèrement dévoué aux intérêts sacrés de l'Église et de son vaste diocèse, Monseigneur Darboy sut se faire estimer et aimer de son clergé.

Les souvenirs de son trop court épiscopat étant encore présents à la mémoire de chacun de

nos lecteurs, il nous semble inutile de les apprécier ici.

Monseigneur Darboy aurait pu, s'il l'avait voulu, échapper à la persécution. Un jeune vicaire qui avait donné asile chez lui à l'ancien directeur de la prison Sainte-Pélagie, avait été prévenu par un des amis de ce fonctionnaire, qu'un mandat était lancé contre l'Archevêque.

Le jeune abbé accourut tout tremblant avertir son Archevêque du danger qu'il courait, et le supplier de fuir. « Non, mon enfant, répondit le digne pasteur; mon devoir est de rester à mon poste et de veiller, comme dit le divin Maître, sur les brebis et les agneaux confiés à ma garde. »

D'autres personnes voulant insister: « Que la volonté de Dieu soit faite! » fut toute sa réponse.

Le jour même où les sicaires de la Commune osèrent mettre la main sur le premier pasteur de Paris, l'imprimeur de la *Semaine religieuse* du diocèse, M. de Soye, lui écrivit une lettre dans laquelle il l'avertissait de ce qui se machinait contre les membres du haut clergé.

« Déguisez-vous et fuyez sans retard, lui disait-il. Je sais à quoi vous êtes exposé. Ces gens

ne reculeront devant rien. N'espérez point leur faire entendre la voix du sentiment ou de la raison. »

Et il rapportait à l'Archevêque une conversation entendue sur le seuil de sa librairie, au milieu de gardes nationaux ivres, qui se réjouissaient d'avoir à saisir une si noble proie.

Monseigneur Darboy reçut à temps cet avertissement, conçu dans les termes les plus émus, les plus pressants. Il ne prit pas même le soin de réfléchir. Il eut une courte entrevue avec son grand-vicaire, Monseigneur Surat, évêque *in partibus* de Parium, l'engagea chaleureusement à éviter les dangers qu'il courait lui-même, et fit, — d'ailleurs en vain, — de grands efforts pour le dissuader de rester à Paris. Puis, après cette tentative, bien résolu à braver la rage des bandits fédérés, il répondit à M. de Soye, de sa petite ronde courte, propre et serrée, quelques mots qui résumaient les motifs de cette décision.

Quand on vint arrêter le prélat et son grand-vicaire, la lettre de l'imprimeur de la *Semaine religieuse* était encore dans le cabinet de travail de l'Archevêque, toute grande ouverte sur son secrétaire. Bien entendu, la Commune fit recher-

cher M. de Soye, mais ce dernier avait deviné ses intentions et venait de quitter Paris.

C'est le 4 avril que Monseigneur fut conduit de l'Archevêché à la préfecture de police. En l'arrêtant, les agents de la Commune lui déclarèrent que, tout en s'emparant de sa personne comme otage, on voulait le traiter avec tous les égards dus à son rang, qu'il aurait son domestique avec lui, etc. On se servit de sa voiture pour le transporter au dépôt de la préfecture; mais une fois là, Monseigneur fut, pour ces misérables, moins qu'un criminel vulgaire.

Dans le mandat d'amener lancé contre lui, ils avaient osé dire : « Ordre d'arrêter le citoyen Darboy (Georges), se disant Archevêque de Paris ! »

Raoul Rigault, le trop célèbre procureur de la Commune, prit plaisir à outrager par ses injures sa noble et pieuse victime.

L'Archevêque ayant voulu parler avec douceur de pardon et de conciliation, et ayant prononcé le mot d'enfants, cet étrange procureur se redressa de toute sa hauteur et lui rappela avec un accent impossible à décrire qu'il était devant des magistrats et non devant des enfants.

Après avoir été écroué au dépôt de la préfec-

ture, dans le bâtiment occupé par les femmes, Monseigneur fut transféré quelques jours après à Mazas, en voiture cellulaire ; le président Bonjean fut transféré le même jour et dans la même voiture.

Les Parisiens connaissent les voitures de la préfecture de police, au moins pour les voir circuler dans les rues ; mais ils ne se doutent probablement guère du voyage d'agrément que font les voyageurs qu'on y conduit.

Chacun est enfermé à clef, dans une case si étroite qu'on ne peut s'y mouvoir. L'air faisant défaut, on éprouve aussitôt un malaise très-pénible, et pour peu que le trajet soit long, le malheureux reclus peut perdre connaissance.

Arrivé à Mazas, Monseigneur dut passer par toutes les formalités sans nombre en usage dans cette maison de détention. On le promena, escorté par des gardes nationaux en armes, de corridor en corridor, de bureau en bureau, et on ne permit à personne de partager sa cellule.

En entrant, le gardien lui fit remarquer, comme à tous les détenus, l'ameublement de son nouveau séjour, et surtout la manière de monter son

lit. Ce lit est plus que simple puisqu'il consiste uniquement dans une sangle qui s'attache à des anneaux de fer fixés aux parois des murs d'une largeur à l'autre de la cellule : c'est un véritable hamac. Il n'est pas permis de le tendre durant le jour. Ces renseignements donnés, l'employé se retire et ferme les verrous sur lui.

L'ameublement de la cellule en dehors du lit, se compose d'un petit banc de bois attaché au mur par une grosse chaîne en fer, d'un bidon en fer-blanc verni, semblable à un arrosoir de jardin et qui renferme l'eau de la journée destinée au détenu, d'un morceau de bois blanc taillé en forme de cuiller, et d'un gobelet en fer-blanc plus ou moins rouillé.

L'ameublement de la cellule se complète par deux petits balais, l'un en bouleau, l'autre en chiendent pour la propreté de la demeure. Nos lecteurs nous pardonneront de ne point leur parler d'une espèce de siége qui fait l'angle d'un des coins de la cellule et de ne leur en point dire l'usage.

A Mazas toutes les mesures sont prises pour que les prisonniers vivent dans l'isolement le plus complet : ils ne reçoivent aucune nouvelle,

n'entendent rien du dehors, ne voient personne, pas même leurs co-détenus.

Chaque matin le prisonnier doit réunir les balayures de sa cellule vers le seuil de la porte pour qu'elles soient enlevées par le gardien quand il apporte l'eau pour la journée. Vers sept heures il reçoit à travers le guichet un pain de munition. A huit heures on lui sert, dans un vase en fer-blanc, qu'on oublie chaque jour de nettoyer, un bouillon aux herbes de nous ne savons quel pays. A trois heures de l'après-midi, le même vase du matin lui apporte une modeste portion de légumes cuits à l'eau : ce sont des haricots, de la bouillie de riz et autres mets de ce genre. Une fois ou deux par semaine, au lieu du bouillon aux herbes, on sert un liquide froid qui a plus ou moins le goût de viande. Ces jours-là, le soir, au lieu de légumes, le détenu a du bœuf froid salé.

Tel est le régime de la maison, et voilà comment le premier pasteur du diocèse de Paris a été traité pendant près de deux mois.

Loin d'adoucir pour lui les rigueurs de ce triste séjour, les gardiens avaient au contraire reçu l'ordre exprès de les aggraver. Aussi ces

misérables inventaient-ils chaque jour de nouvelles tortures pour leur auguste captif : ils venaient devant sa cellule et là redisaient entre eux des horreurs abominables. Une autre fois, sous prétexte de parler de Paris, ils donnaient sur la ville les détails les plus extravagants et les plus sinistres : ils détaillaient avec une atroce volupté les soi-disant cruautés des Versaillais et semblaient vouloir en faire retomber toute l'horreur sur l'Archevêque et ses prêtres.

Malgré ses instances réitérées, Monseigneur n'avait pu obtenir de table pour écrire. Bien plus, on lui avait retiré jusqu'à son bréviaire, et on avait eu soin de le placer dans la cellule la plus petite et la plus malsaine. On dit même qu'elle était traversée par un des tuyaux de conduite, qui laissait dans la cellule une atmosphère malsaine.

Qu'on juge, en présence d'une solitude aussi complète et d'un tel désœuvrement, combien devaient être longues et pénibles les journées et les nuits : la prière sans doute et la méditation en remplissaient la plus grande partie, mais quelque pieux et quelque saint qu'on soit, on ne peut pas toujours prier ou méditer, et l'infortuné

prélat a dû parfois trouver certaines heures bien dures.

Un curé de Paris qui avait été arrêté et mis au secret comme ses confrères de captivité, ayant été relâché, avouait que cette solitude complète est épouvantable, et que si on ne l'avait pas délivré, il en serait devenu fou.

Il n'est donc pas étonnant que la santé de Monseigneur, déjà si délicate, ne se soit promptement détériorée sous l'influence d'un tel régime; le mal même fit de tels ravages que le médecin en chef de la prison dut intervenir et déclarer aux bourreaux de l'Archevêque que, s'ils ne le plaçaient pas dans une autre cellule, et que s'ils ne lui permettaient pas de suivre un autre régime que celui de la prison, dans quinze jours ils n'auraient plus qu'un cadavre.

Cette perspective déconcerta un peu les potentats de la Commune : dans leur haine contre la religion et le clergé, ils ne demandaient pas mieux que de faire souffrir l'Archevêque, mais ils ne voulaient pas encore sa mort : ils l'avaient pris comme otage, dans la pensée que, pour obtenir sa liberté, le gouvernement de Versailles ferait grâce à quelques-uns des leurs, retenus captifs.

Monseigneur fut donc transféré dans une cellule plus vaste et mieux aérée : on lui permit d'avoir une table pour écrire et même des livres, et il put recevoir ses repas du dehors.

Sur ces entrefaites, M. Washburne, ministre des États-Unis, qui avait fait les démarches les plus actives pour obtenir des autorités de la Commune la mise en liberté du vénérable prélat, et qui n'avait pu y parvenir, fut cependant autorisé à lui rendre visite.

Voici dans quels termes l'ambassadeur rend compte lui-même de l'entrevue :

« En compagnie de mon secrétaire intime, de M. et M[me] Kean, je me rendis à la prison de Mazas, où je fus admis sans difficulté. Ayant été introduit dans une cellule vacante, l'Archevêque y fut immédiatement amené. Je dois avouer que je fus profondément touché de l'aspect de cet homme vénérable. Sa personne amaigrie, sa taille mince et légèrement courbée, sa longue barbe, qui, selon les apparences, n'avait pas été rasée depuis sa captivité, son visage hagard et indiquant une santé ébranlée, tout en lui était de nature à affecter douloureusement les plus indifférents mêmes.

« Je dis au prélat que, sur les instances de ses amis, je m'étais empressé d'intercéder en sa faveur, et que, bien que je ne pusse pas me promettre la satisfaction d'obtenir son élargissement, j'étais on ne peut plus charmé d'avoir obtenu la permission de lui rendre visite, pour m'informer de ses besoins et pour tâcher d'apporter quelque adoucissement à la cruelle position où il se trouvait.

« L'Archevêque me remercia cordialement et avec effusion des bonnes dispositions que je lui témoignais. Je fus on ne peut plus charmé de sa sérénité, et, le dirai-je? de sa gaieté d'esprit ainsi que de son intéressante conversation. Il semblait cependant avoir conscience de sa position critique, et être parfaitement préparé pour le pire de tout ce qui pouvait lui arriver. Nulles paroles amères ou reproches ne furent prononcés par lui contre ses persécuteurs, mais au contraire il me fit cette remarque, que le monde les jugeait plus méchants qu'ils ne l'étaient en réalité.

« Il attendait, ajouta-t-il, avec patience la marche logique des événements, et priait pour que la Providence trouvât une solution à ces terribles

troubles, sans qu'il en résultât une plus longue effusion de sang humain.

« L'Archevêque est, poursuit M. Washburne, confiné dans une cellule d'environ six pieds sur dix et peut-être quelque chose de plus. L'ameublement se compose d'un lit de prison, d'une chaise en bois et d'une table.

« La lumière y pénètre par une petite fenêtre. Comme prisonnier politique, il est permis au prélat de faire venir ses repas du dehors, et en réponse à l'observation que je lui fis que je serais heureux de lui envoyer ce qu'il désirerait, ou de lui procurer tout l'argent dont il pourrait avoir besoin, il me dit qu'il ne lui fallait absolument rien pour le présent.

« J'étais le premier homme que l'Archevêque eût vu jusque-là dans sa prison, hormis ses gardiens et ses juges, et il ne lui avait pas été permis de se procurer des journaux ou des nouvelles de ce qui se passait au dehors.

« Je ferai tout mon possible pour lui procurer cette douceur et obtenir la permission de le revoir, pour lui offrir tous les secours et toutes les consolations en mon pouvoir. Cependant je ne puis me dissimuler que les plus grands dangers

e menacent, et ce que je souhaite le plus sincèrement, c'est de pouvoir devenir l'instrument qui e sauve du sort fatal auquel il est exposé. »

Les craintes de l'ambassadeur des États-Unis n'étaient que trop fondées, et le crime qu'il redoutait ne devait pas tarder à recevoir sa triste exécution.

L'armée de Versailles s'approchait de plus en plus de Paris : on pouvait même prévoir déjà que d'un jour à l'autre elle battrait en brèche le mur d'enceinte et les bastions. Malgré tous leurs efforts, les tristes soldats de Dombrowski et de La Cécilia ne réussissaient qu'à se faire tuer et à semer la désolation et la terreur dans les quartiers où ils soutenaient la lutte.

Enfin, le dimanche 21 mai, à trois heures trente minutes du soir, le commandant Trèves et ses marins pénétraient par la porte de Saint-Cloud dans l'enceinte de Paris : vingt-quatre heures après, plus de cinquante mille hommes de l'armée de Mac-Mahon, emportés par une valeur héroïque, écrasaient, sous la mitraille de leurs canons et le fer de leurs baïonnettes, les défenseurs des barricades, depuis la porte d'Italie

jusqu'au pied des hauteurs de Belleville et de buttes Chaumont.

Les héros de la Commune, forcés de se replie dans le centre de Paris, comprirent de suite qu c'en était fait de leur puissance, et que leu règne allait finir.

Ils avaient donné l'ordre à leurs dignes soldat d'incendier et monuments et maisons, au fur e à mesure qu'ils se replieraient devant les troupe de Versailles; il ne leur restait donc plus qu'à fixer le sort de leurs nombreux otages : ce sort, hélas ! fut promptement décidé.

Les citoyens Ferré, Lefrançais, Protot, Raoul Rigault, Vallès et Vermorel, réunis en conciliabule le 22 mai, décrétèrent à l'unanimité la mort de ces otages, mort que leur demandait depuis longtemps le directeur de la sûreté générale.

En conséquence, on envoya de suite l'ordre de les transférer de Mazas à la prison de la Roquette.

Voici comment le R. P. Perny, qui lui aussi était au nombre des détenus, raconte sa sortie de Mazas.

Après lui avoir fait traverser bon nombre de

couloirs et de bureaux, il arrive enfin à la cour d'entrée. Une double et triple haie de soldats en bordait le pourtour. Je monte, dit-il, dans une voiture de déménagement. Je trouve là Monseigneur Darboy avec son secrétaire. Je suis donc le troisième sur la liste ! Je m'empresse d'offrir mes hommages au vénérable prélat, et je prends place à son côté gauche. Sa Grandeur paraissait bien affaissée. Sa voix était altérée. La veille on lui avait mis les vésicatoires. Il n'y avait pas de siéges dans la voiture, nous étions assis sur une planche étroite qui se trouve de l'un des côtés. Après moi, arriva un vieillard que je ne connaissais pas ; c'était M. Bonjean, premier président de la cour de cassation. Puis vinrent M. le curé de la Madeleine, Monseigneur Surat, vicaire général ; M. Bayle, promoteur du diocèse. Après eux un laïque que personne de nous ne connaissait, et qui pendant tout le trajet ne parla à personne ; c'était M. Jecker, le fameux banquier du Mexique. En dernier lieu je vis monter M. Houillon, mon confrère de Chine.

Une deuxième voiture stationnait dans la même cour et devait faire le trajet avec nous. Pendant qu'on préparait la deuxième voiture,

les personnages qui formaient le personnel de l
première échangeaient entre elles quelques pa
roles avec un sourire mélancolique. M. le cur
de la Madeleine me demanda avec empressemen
si j'avais des nouvelles fraîches de son cousin, év
que en Chine. «Voyez donc, Monseigneur, ces deu
Orientaux, disait-il à Monseigneur Darboy, veni
se faire martyriser à Paris ! » Monseigneur sou
riait, puis redevenait soucieux. M. Bonjean rap
pelait avec amabilité à Monseigneur des circons
tances de sa vie, des entrevues d'autrefois ; M. l
curé de la Madeleine me semblait aussi calme
aussi peu soucieux que s'il se fût rendu, en
temps ordinaire, chez un de ses amis.

J'admirais la fermeté d'âme de ce prêtre dis
tingué ; malgré son grand âge, M. Deguerry n
semblait pas avoir souffert à Mazas.

M. Bonjean avait au contraire beaucoup souf
fert dans cette prison. Néanmoins il était très
calme ; sa conversation était encore enjouée e
spirituelle.

Quant à Monseigneur l'Archevêque, il parlai
peu ; il souriait seulement, en entendant la con
versation de ses voisins et retombait continuel
lement dans un état de préoccupation. J'ai tou

lieu de croire qu'il faut en attribuer la cause aux souffrances endurées à Mazas et à l'état de santé fort délicate de Sa Grandeur.

Pour ma part, je ne cessais alors d'admirer le calme et la résignation de tous ces personnages, naguère au faîte des honneurs civils et ecclésiastiques, et maintenant traités par une vile populace comme les plus insignes scélérats.

Aucune plainte sur le passé ; et sur le présent, aucun murmure contre les odieux traitements dont nous étions l'objet. Il ne fut même pas question des motifs qui avaient déterminé notre translation ailleurs, ni de la situation politique du moment.

Nous demeurâmes plus d'une heure dans cette voiture, stationnant dans la cour de Mazas. Au dehors la foule était immense et impatiente. Elle savait que l'on allait transporter le clergé à la Roquette. Elle frappait avec violence à la porte, menaçant de l'enfoncer si l'on n'ouvrait pas. A la vue de cette foule d'enfants des deux sexes, de femmes du peuple, d'hommes en blouse, à la figure sauvage, exaspérés, poussant des cris d'une joie féroce, j'éprouvai peut-être la plus pénible impression de toute ma vie. Ce flot populaire,

grossissant de minute en minute, accompagnait la voiture. Les injures les plus basses, les vociférations les plus éhontées sortaient à la fois de toutes ces bouches *hideuses à voir*. Jamais, non jamais vous ne sauriez vous imaginer quelque chose d'aussi épouvantable. Je croyais voir une légion de démons acharnés à notre suite.

Monseigneur l'Archevêque baissait les yeux. Je fixais de temps en temps ce vénérable prélat, lui disant, dans mon for intérieur : « Voilà votre peuple ! »

Une fois ou deux M. le curé de la Madeleine dit à Monseigneur : « Vous entendez, Monseigneur ? » Le prélat garda le silence.

« Arrêtez ! arrêtez ! A quoi bon aller plus loin ? A bas les calotins ! Qu'on les coupe en morceaux ici. N'allez pas plus loin. A bas ! à bas !.. »

Vous eussiez dit une troupe de tigres altérés de sang !

Quelle honte pour l'humanité ! Les soldats de la Commune avaient de la peine à retenir ce flot populaire. La voiture allait au pas, comme pour nous laisser épuiser jusqu'à la lie ce calice d'amertume. Au lieu de suivre la grande voie des

boulevards, on nous fit traverser la rue du Faubourg-Saint-Antoine et tous ces quartiers-là si dévoués à la Commune. Le trajet semblait long à tous; M. le curé de la Madeleine demandait de temps en temps : « Où sommes-nous? »

Il était environ huit heures du soir quand nous arrivâmes à la Roquette. On nous fit tous entrer dans une salle d'attente qui est au côté gauche de la porte. Nous attendîmes là plus d'une heure et demie. On faisait, je présume, l'inscription de nos noms au greffe. J'entendis également un gardien faisant cette réflexion que nos cellules n'étaient pas prêtes, parce que notre translation à la Roquette avait été subitement ordonnée. On fit deux fois l'appel de nos noms, comme pour bien s'assurer que nous étions tous présents. Il est bien inutile de vous faire observer que Monseigneur l'Archevêque n'avait que le privilége d'être à la tête des otages, sous le titre de citoyen Darboy.

Le digne prélat fut écroué à la cellule n° 23. Le mercredi 24, vers six heures du soir, un détachement d'une quarantaine d'hommes appartenant aux Vengeurs de la République, avec capitaine, lieutenant et sous-lieutenant, un commis-

saire de police et deux délégués civils, à ceinture rouge, arrivent à la Roquette.

Les délégués entrent au greffe et demandent au citoyen directeur la liste des prêtres-otages. Ils sont chargés, disent-ils, de les fusiller.

Le directeur refuse d'abord : il ne veut leur livrer aucun des prisonniers et déclare qu'il ne consentira pas à un tel massacre dans sa maison : d'ailleurs, les ordres ne sont ni formels ni nominatifs.

Après d'assez longs débats, il consent à leur livrer les six victimes particulièrement signalées sur la liste de transfèrement du 22.

Les délégués prennent la liste, et, suivis de a bande des assassins qui les attendaient avec impatience, montent dans le corridor de la 4e section, premier étage, où se trouvaient les victimes désignées et presque tous les otages.

Le moment était solennel, et chacun, s'attendant à entendre appeler son nom, se préparait à la mort et faisait à Dieu le sacrifice de sa vie.

Les six détenus sont appelés l'un après l'autre, dans l'ordre des cellules qu'ils occupent.

Cellule n° 1, M. le président Bonjean.

Cellule n° 4, M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine.

Cellule n° 6, le P. Clerc, jésuite, ancien lieutenant de vaisseau.

Cellule n° 7, le P. Ducoudray, jésuite, supérieur de l'institution Sainte-Geneviève, 18, rue Lhomond.

Cellule n° 12, M. l'abbé Allard, ancien missionnaire.

Cellule n° 23, Monseigneur Darboy, Archevêque de Paris.

Au fur et à mesure qu'on les appelle, le brigadier de la prison, le nommé Ramain, ouvre les cellules et les fait sortir.

Les victimes se rencontrent au bas de l'escalier; elles s'embrassent et s'entretiennent un instant parmi les injures les plus grossières et les plus révoltantes. Les épithètes de *canaille*, de *crapule*, retentissent à chaque instant à leurs oreilles.

La clef de la porte du chemin de ronde où l'on doit conduire les victimes ne se retrouvant pas assez vite, on brise la porte, et le piquet sort, se dirigeant sur la gauche, au fond d'une impasse fermée par le jardin du directeur.

A ce moment, le P. Ducoudray, qui, comme plusieurs des prêtres, ses co-détenus, avait conservé sur lui la sainte Eucharistie, ouvre sa soutane sur la poitrine et se communie.

L'abbé Allard marche le premier, les mains jointes et dans une attitude de prières; puis Monseigneur Darboy, donnant le bras à M. Bonjean, et, derrière, le vieillard vénéré si connu de tout Paris, M. Deguerry, soutenu par le P. Ducoudray et le P. Clerc.

Les insultes et les outrages prodigués aux victimes, loin de diminuer, ne font que s'accroître, au point qu'un des assassins, révolté lui-même par tout ce qu'il entendait, dit brusquement qu'il n'est pas là pour eng... les prêtres, mais pour les fusiller.

Un sous-lieutenant croit même devoir intervenir et s'écrie : « *Silence, citoyens! ce qui arrive à ceux-là aujourd'hui, nous ne savons pas si ça ne nous arrivera pas demain.* »

Un homme à blouse bleue ajoute : « *Les hommes qui vont à la mort ne doivent pas être insultés, il n'y a que des lâches qui insultent au malheur.* »

Les fédérés, l'arme chargée, accompagnent en

désordre. Çà et là des gardiens tiennent des falots, car la soirée est fort avancée : on marche entre de hautes murailles, et le ciel, couvert de nuages, est encore assombri par la fumée des incendies qui brûlent dans Paris.

Les gardes suivent; le gardien Jeannard accompagne les victimes; il les entend s'encourager mutuellement à la mort. A un moment donné, il voit l'Archevêque se retourner vers les autres et les bénir; et lui-même, avant de les quitter à l'entrée du second chemin de ronde, leur serre à tous la main et reçoit la dernière bénédiction de 'Archevêque.

Un instant après, le cortége arrive sur le lieu choisi pour l'exécution.

On rapporte ici diversement les paroles qu'aurait prononcées Monseigneur Darboy. Les témoignages sont unanimes à le représenter disant à ces misérables qu'ils allaient commettre un odieux assassinat, — qu'il avait toujours voulu la paix et la conciliation, — qu'il avait écrit à Versailles, mais qu'on ne lui avait pas répondu, — qu'il n'avait jamais été contraire à la vraie liberté, — que, du reste, il était résigné à mourir, s'en re-

mettant à la volonté de Dieu et pardonnant à ses meurtriers.

Ces paroles sont à peine dites, que le peloton fait indistinctement feu sur les victimes placées le long du mur d'enceinte. Le feu est tellement irrégulier, qu'il n'abat pas tous les otages.

Ceux qui ne sont pas tombés essuient une seconde décharge, après laquelle Monseigneur de Paris est encore aperçu debout, les mains élevées. C'est alors que le misérable qui préside à ces assassinats s'approche et tire à bout portant sur l'Archevêque. La vénérable victime s'affaisse sur elle-même et tombe. Il est huit heures vingt minutes du soir.

Les corps des six otages furent portés vers trois heures du matin au cimetière du Père-Lachaise et enfermés pêle-mêle, sans suaires et sans cercueils, à l'extrémité d'une tranchée ouverte tout à fait à l'angle sud-est du cimetière.

C'est là que les retrouva, le dimanche matin, le R. P. Escalle, jésuite, aidé d'un petit nombre de personnes de bonne volonté.

Le corps de Monseigneur était revêtu d'une soutane violette toute lacérée; il était dépouillé de ses insignes ordinaires, ni croix pectorale, ni

anneau épiscopal; son chapeau avait été jeté à côté de lui, dans la terre; le gland d'or avait disparu; on lui avait enlevé également sa montre et jusqu'à ses souliers.

Trois coups de feu ont frappé l'Archevêque de Paris : deux dans la région de la poitrine, à droite; un troisième un peu plus bas, à gauche. Deux des plaies ont été faites par des balles de chassepot; l'autre a paru avoir été faite par la balle d'un fusil à tabatière.

Le pouce et l'index de la main droite ont été broyés, à moitié enlevés. Il semble que le vénérable prélat, au moment de recevoir le coup mortel, ait porté la main droite en avant, dans l'attitude du martyr bénissant ses bourreaux.

Cela s'accorde, d'ailleurs, avec le témoignage d'un de ses compagnons de captivité qui a entendu et distingué sa voix jusqu'au dernier moment. La blessure de la main s'expliquerait ainsi et aurait été produite par un des projectiles qui ont frappé la poitrine.

Après avoir été embaumé par le docteur Désormeaux, le corps de Monseigneur Darboy est resté exposé dans une chapelle ardente de l'Archevêché, depuis le 1er juin jusqu'au 7, jour fixé pour les

obsèques. On avait placé à ses côtés le corps de Monseigneur Surat, son grand-vicaire, qui, comme lui, transféré à la Roquette le 22, avait été assassiné le 27 ; mais le visage de ce dernier était tellement mutilé que l'on n'a pu le laisser à découvert.

Une multitude de femmes et aussi bon nombre l'hommes sont allés visiter la dépouille mortelle des vénérables prélats, et n'ont cessé de former chaque jour une queue qui s'étendait depuis la rue de Varennes jusqu'à la porte de l'hôtel.

Une draperie noire à franges d'argent, surmontée d'un écusson, ornait la porte principale de l'Archevêché.

Après avoir traversé trois salles décorées de la même manière, on pénétrait dans une chapelle ardente disposée dans le grand salon; c'est là que se trouvaient les corps des deux victimes.

Monseigneur Darboy, revêtu de ses habits sacerdotaux, était étendu sur un lit de repos, surmonté d'un dais.

Son visage découvert portait les traces des souffrances qu'il avait endurées pendant les deux mois de sa captivité.

Il était d'un blanc gris, maigre, méconnaissable, et portait une longue barbe grise.

Nous donnons, à la fin de cet opuscule, le récit des funérailles solennelles qui ont été faites à Notre-Dame pour Monseigneur l'Archevêque et les autres victimes de la révolution.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler, à propos de la mort de Monseigneur Darboy, quel a été le sort des Archevêques qui se sont succédé depuis la révolution de 89 au palais archiépiscopal de Paris :

En 1793, Monseigneur de Juigné mourut sur l'échafaud.

En 1815, le cardinal Maury dut se réfugier à Rome.

En 1830, Monseigneur de Quélen fut traqué par la démagogie, le palais archiépiscopal mis à sac, puis complétement détruit. La persécution clandestine contre le prélat dura plusieurs années.

Son successeur, Monseigneur Affre, tomba sur la barricade du faubourg Saint-Antoine le 24 juin 1848.

Monseigneur Sibour, qui lui succéda, fut assassiné par Verger en 1857.

Enfin, après l'épiscopat peu troublé de Mon-

seigneur Morlot, Monseigneur Darboy est arrêté comme otage et fusillé par l'insurrection.

Dans le même siècle, un seul souverain est mort dans son lit, et trois Archevêques seulement ne sont pas morts de mort violente.

En apprenant la mort de Monseigneur Darboy, Sa Sainteté Pie IX en a été très-émue; elle a parlé du prélat défunt avec beaucoup de tendresse; elle a appris à ceux qui l'entouraient que si l'Archevêque de Paris était mort, c'est qu'il avait eu le noble courage de rester à son poste, puisqu'il savait qu'on devait l'arrêter, et qu'il avait ainsi donné à ses proches l'exemple d'un véritable dévouement apostolique. Il a lavé ses fautes dans son sang, aurait ajouté Pie IX, et il s'est revêtu de la robe des martyrs.

Monseigneur Darboy avait depuis quelque temps envoyé au Saint-Père son acte de pleine et entière soumission aux décrets du concile et ensuite une protestation énergique contre l'invasion de Rome.

Des personnes qui ont pu lire les deux lettres nous affirment qu'elles étaient admirables de sentiment et de doctrine et qu'elles ont rempli de consolation le cœur de Pie IX.

III

MONSEIGNEUR SURAT

Premier Vicaire Général de Paris, Protonotaire apostolique.

—

Monseigneur Surat était né à Paris de parents pieux, qui étaient attachés au service de l'ancien Archevêché, sous Monseigneur de Quélen.

Le vertueux prélat prit en affection le jeune Surat, lui fit faire ses études, et quand il fut ordonné prêtre, il l'attacha bientôt à sa personne en qualité d'aumônier.

Sous Monseigneur Affre, M. l'abbé Surat fut appelé au secrétariat de l'évêché.

Monseigneur Sibour le nomma plus tard vicaire général du diocèse, et M. l'abbé Surat con-

serva ces hautes fonctions sous Monseigneur Morlot et sous Monseigneur Darboy.

Il accompagna, ainsi que Monseigneur Cuttoli, mort évêque d'Ajaccio, Monseigneur Darboy à Rome, quand celui-ci s'y rendit pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. Il en revint avec le titre de protonotaire apostolique.

Arrêté par les fédérés le même jour que son Archevêque, Monseigneur Surat fut transporté avec lui au dépôt de la préfecture de police, puis à Mazas, et de là à la Roquette.

Il avait pu un instant s'évader de la prison avec M. l'abbé Bayle, vicaire général honoraire du diocèse, et quelques autres ecclésiastiques.

Ils errèrent pendant quelques heures dans les rues voisines. M. l'abbé Bayle avait pu changer d'habit, et il tenait sa soutane soigneusement cachée dans un paquet. Comprenant combien un tel vêtement pouvait le compromettre s'ils rencontraient des insurgés, il s'éloigna un instant pour s'en dessaisir. Monseigneur Surat l'attendit dans la rue ; c'est à ce moment qu'une bande de forcenés venant à passer, se saisit de lui et l'en-

traîna de nouveau à la Roquette. La rage de ces bandits était telle qu'ils se jetèrent sur l'infortuné prélat et le mutilèrent horriblement.

Son corps n'a été retrouvé que deux jours après celui de Monseigneur.

IV

M. DEGUERRY

Curé de la Madeleine.

—

M. l'abbé Gaspard Deguerry est un enfant du Lyonnais, de ce pays profondément catholique, qui a donné à l'épiscopat tant d'illustres pontifes, à la chaire tant d'éloquents orateurs, à l'Église de Jésus-Christ tant de généreux missionnaires et d'héroïques religieuses.

Né à Lyon en 1797 d'un père qui était marchand de bois, le jeune Deguerry commença ses études au séminaire de sa ville natale, et les termina au collége de Villefranche.

Élève distingué entre tous par ses qualités solides et brillantes, il édifia toujours ses con-

disciples par la franchise et la loyauté de son caractère, montra de bonne heure une admiration significative pour les chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'éloquence, et reçut la consécration épiscopale à peine âgé de vingt-trois ans.

Ses supérieurs lui confièrent pendant quatre années l'enseignement de la philosophie, de la théologie et de la prédication. Il remplit cette mission avec le plus grand succès.

En instruisant les autres, il se fortifiait lui-même dans les différentes branches de la science ecclésiastique, et en 1824, à l'âge de vingt-sept ans, il fit ses débuts dans la chaire à Lyon mêmé.

En 1825 et en 1826 il prêchait à Paris, et l'année suivante il était nommé aumônier du 6e régiment de la garde royale par Charles X. Il suivit son régiment jusqu'en 1830 à Orléans, à Rouen et à Paris.

Pendant les dernières années de la Restauration M. Deguerry avait prêché en présence de la famille royale, et celle-ci avait été la première à le féliciter de l'élévation et de la vigueur de sa parole. On lui sut gré de la sainte liberté avec laquelle il rappelait les austères enseignements

de l'Évangile aux grands de ce monde, trop disposés à les oublier. C'est de cette époque que date l'inaltérable attachement que lui avaient voué plusieurs illustrations politiques. Citons, entre autres, M. de Villèle, le célèbre ministre des finances; M. de Chateaubriand, qui le regardait comme un de ses plus fidèles amis, et auquel il sut si bien rappeler et faire remplir tous les devoirs religieux à son lit de mort.

De 1830 à 1839, M. l'abbé Deguerry évangélisa la plupart de nos grandes cités, et partout sa parole fut non-seulement remarquée, mais très-goûtée. Il avait une voix sympathique et d'une merveilleuse sonorité, un geste assuré et hardi, une ardente conviction qui se communiquait facilement à ses auditeurs.

Nommé chanoine titulaire de Notre-Dame par Monseigneur Affre, en 1841, il en devenait l'archiprêtre en 1844; l'année d'après, il passait à la cure de Saint-Eustache, puis, en 1849, à celle de la Madeleine.

A propos de son passage à la cure de Saint-Eustache, nous ne pouvons passer sous silence l'anecdote suivante, qu'un journal du soir vient de rapporter :

Il y a deux ans, M. Deguerry, se trouvant à dîner chez un de ses amis, racontait les principaux événements de sa vie.

Après avoir passé en revue ses premières années de séminariste, il arriva à parler de la cure Saint-Eustache, dans laquelle il avait remplacé l'abbé Manglars, mort évêque de Saint-Dié.

Les anecdotes s'étaient succédé, rapides et intéressantes, lorsqu'un convive cita à l'appui d'un fait la date du mois de juin 1848.

M. Deguerry releva la tête et dit :

— Je me souviendrai toujours de ce mois et de cette année; ce n'est que depuis cette époque que je sais ce que vaut ce peuple de Paris dont on a dit tant de mal.

Et il rapporta ce qui suit :

L'insurrection grondait sur la capitale; le faubourg Saint-Antoine se couvrait de barricades; le faubourg du Temple se fortifiait; le centre même de Paris prenait un aspect sinistre, et tout faisait prévoir l'éclat prochain d'un orage populaire.

Je me trouvais seul dans la sacristie avec mes vicaires, qui, dans la crainte du danger, avaient

cru devoir faire fermer les portes de l'église. — Nous étions tous anxieux, nous attendions, nous écoutions.

Tout à coup, nous entendîmes le bruit d'une fusillade lointaine, auquel succéda celui du roulement des voitures qui fuyaient et des volets des boutiques qui se fermaient autour de nous.

A ce tumulte succéda un silence profond, effrayant, qui dura quelques instants ; ce n'était qu'un moment de repos. Au bout de dix minutes s'élevèrent quelques cris, suivis d'une clameur immense, qui semblait environner l'église tout entière.

Nous étions restés assis sans proférer une parole.

La clameur augmentait toujours, je sentis instinctivement que le danger planait sur nous. Je ne me trompais pas; une pierre frappant dans un vitrail vint tomber à nos pieds, et le bruit de coups de crosse de fusils, heurtés à la porte de l'église, fit retentir l'écho des voûtes.

L'émeute voulait entrer dans Saint-Eustache, elle voulait forcer les portes.

Quelques prêtres ne pouvaient tenir tête à des milliers de forcenés; il était évident que nous

étions perdus ; il ne nous restait plus qu'à mourir dignement.

D'un commun accord, sans nous être rien dit, nous prîmes nos vêtements d'église, déterminés à nous livrer plutôt que de laisser violer le sanctuaire.

L'assaut donné par ces forcenés ébranlait déjà les portes, lorsque j'ordonnai de les ouvrir.

A peine avait-on retiré le dernier verrou, qu'elles cédèrent avec fracas et que nous vîmes la rue et les marches de l'église noires d'une foule compacte et armée.

Je fis le signe de la croix et m'avançai avec mes vicaires.

Alors se passa un fait que je n'oublierai de ma vie : cette foule hurlante, poussant des cris de mort, fit tout à coup silence, et je vis des centaines de regards, furieux tout à l'heure, nous contempler avec stupéfaction.

Nous fîmes quelques pas, et le premier rang des insurgés s'arrêta. Je leur dis alors : « Que me voulez-vous, mes enfants ? »

Pas un ne répondit. Une sorte de mouvement rétrograde se manifesta au contraire, et l'un de ces égarés, celui qui était le plus proche de moi,

me dit : « C'est très-bien, monsieur le curé ! c'est très-bien, et c'est nous qui défendrons votre église ! »

Puis la foule se retira paisible, un peu honteuse. Tous ceux qui étaient entrés défilèrent devant moi en me saluant. L'église était sauvée.

Nous n'ajouterons rien à ce récit, que nous tenons de la bouche même de l'un des auditeurs de M. Deguerry ; ce que nous tenons seulement à constater, c'est qu'en 1848 il y avait moins de libres-penseurs qu'en 1871, et qu'on ne savait pas comment s'y prendre pour tuer un vieillard et un prêtre.

Les émeutiers de 1848 étaient des fous, ceux de 1871 sont des lâches, dit le journaliste.

Nous n'avons nul besoin de faire ressortir les qualités de l'orateur et de l'administrateur que M. Deguerry a déployées comme curé de la Madeleine, ni la haute estime et les profondes sympathies qu'il y a conquises ; elles ne sont un mystère pour personne.

M. Deguerry a eu le rare talent de se tenir toujours au-dessus des agitations et des passions politiques, d'éloigner de son ministère sacerdotal

tous les éléments humains qui auraient pu en affaiblir l'action, de chercher avant tout, non ce qui plaît aux hommes et flatte leurs sympathies ou antipathies du moment, mais ce qui importe à la glorification de Dieu, au triomphe de l'Église et au salut des âmes.

Aussi les différents gouvernements qui se sont succédé en France ont tous professé pour M. Deguerry un attachement réel et une estime manifeste. Les hommes de toutes les opinions, de tous les partis, s'adressaient à lui avec une égale confiance lorsqu'ils voulaient se préparer à la réception des sacrements ou au passage final du temps à l'éternité.

Son cabinet de confession à la Madeleine étai souvent entouré de nombreuses illustrations politiques, et la veille de Pâques, il y a quelques années, nous y reconnûmes, entre autres personnages, trois anciens ministres, l'un du gouverment de Juillet, l'autre de la République, et le troisième de l'Empire.

Quelque populaire qu'ait été cependant M. Deguerry, c'est à son grand talent, à son grand cœur, à sa prodigieuse activité, et non à des ménagements étudiés pour le public, qu'il faut attri-

buer les chaleureuses sympathies dont il jouissait. Il n'était pas d'orateur qui s'attaquât aux vices de la société, et même aux travers d'une passion, avec une vivacité aussi caustique, une franchise aussi impitoyable. Quand il flétrissait, du haut de sa chaire, l'égoïsme humain, les abus du luxe, la soif de l'or, le culte excessif des intérêts matériels, il tonnait avec un tel éclat, qu'on eût cru voir le fameux Père Brydaine anathématisant les riches de son temps.

M. Deguerry faisait marcher de front les occupations les plus diverses et les plus compliquées. Aucun des intérêts paroissiaux n'échappait à sa vigilance et à sa sollicitude. Il attachait à tous la plus grande importance. On le voyait également faire un prône ou un sermon de charité devant l'assemblée la plus brillante, et adresser une paternelle allocution aux orphelines des sœurs de la Charité et aux élèves des écoles communales; présider avec le même empressement au convoi d'un ministre ou d'un président du Corps législatif, et au convoi gratuit d'un concierge ou d'un ouvrier; se préoccuper des moyens d'administrer les derniers secours de la religion aux grands et aux petits, aux privilégiés et aux déshérités du siècle.

M. Deguerry a fondé de nombreuses œuvres de charité sur sa paroisse, et l'entretien de quelques-unes lui coûtait chaque année des sommes considérables. Mais qui redira jamais toutes les âmes qu'il a consolées dans ses entretiens particuliers, où son cœur de pasteur se montrait dans toute sa tendresse? Qui comptera les innombrables aumônes qu'il répandait autour de lui? Ce sont là des secrets qu'il a emportés avec lui dans la tombe et que Dieu seul connaît.

En 1861, à la mort de Monseigneur Mazenod, évêque de Marseille, il fut appelé à lui succéder, mais il refusa; le lourd fardeau des fonctions épiscopales le préoccupait trop pour qu'il consentît à l'accepter, et il demanda qu'on le laissât mourir dans sa chère paroisse de la Madeleine.

L'empereur lui confia, en 1868, l'éducation religieuse de son fils, qu'il prépara à la première communion.

On nous raconte à ce sujet qu'avant d'entrer en relations aussi intimes avec la cour des Tuileries, M. Deguerry s'était imposé pour règle de ne jamais solliciter aucune faveur pour qui que ce fût, et on affirme qu'il ne s'en départit jamais.

Il était commandeur de la Légion d'honneur et décoré de différents autres ordres ; mais il n'en portait jamais les insignes.

Parmi les œuvres qu'il a publiées, on signale deux panégyriques de Jeanne d'Arc, le carême qu'il a prêché aux Tuileries, une retraite prêchée aux conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et plusieurs remarquables articles insérés dans les encyclopédies catholiques.

C'est le 5 avril, à deux heures du matin, qu'une douzaine de gardes nationaux se sont présentés au presbytère de la Madeleine. N'ayant pu enfoncer la porte à coups de crosse de fusil, l'un d'eux alla se munir d'une pince; pendant ce temps les carreaux volaient en éclats. La porte céda enfin. Une vieille femme, tremblante de peur, se présente, mais refuse de fournir aucun renseignement sur son maître, le vénérable abbé Deguerry. La maison fut visitée et pillée. Ornements du culte, meubles, objets d'art, linge, argenterie, tout fut emporté. Les perquisitions durèrent jusqu'à six heures et demie du matin.

Pendant qu'on faisait le siége de sa porte, l'abbé Deguerry avait eu le temps de revêtir un costume civil, de traverser le jardin qui se trouve

derrière l'Assomption, et de passer avec son domestique par-dessus le mur du bâtiment annexe du ministère des finances. Le clair de lune permit à un garde national de le reconnaître ; il fut alors arrêté : ce digne prêtre à cheveux blancs jeta un regard mélancolique sur sa maison dévastée, puis monta silencieusement avec deux gardes nationaux dans une voiture qui s'éloigna aussitôt. Conduit à la préfecture, il fut ensuite écroué à Mazas et de là à la Roquette en même temps que Monseigneur.

Depuis quelque temps la santé de M. Deguerry était languissante, et les deux mois de captivité qu'il lui a fallu endurer avant de marcher à la mort, ont dû singulièrement diminuer les forces de ce vénérable vieillard.

Son corps a été exposé dans une chapelle ardente à l'église de la Madeleine pendant huit jours. Les fidèles sont venus en foule s'agenouiller et prier devant les dépouilles mortelles de celui qui, depuis vingt-trois ans, était leur bien-aimé pasteur et père.

V

M. L'ABBÉ BÉCOURT

Curé de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

—

M. l'abbé Bécourt était né dans le diocèse d'Arras, et c'est là qu'habite encore sa famille, qui n'a appris la fatale nouvelle de sa mort que par la voie des journaux, une semaine après la fin de l'insurrection.

A son arrivée à Paris, M. Bécourt fut nommé vicaire à l'église Saint-Séverin et s'y fit remarquer par un zèle ardent et une vive piété. Appelé ensuite à la cure de Dugny, puis à celle de Puteaux, il remplit pendant douze ans les modestes fonctions de curé de campagne.

L'affection profonde que lui ont conservée ses

anciens paroissiens, prouve avec quelle sollicitude paternelle l'abbé Bécourt s'occupa des intérêts spirituels du troupeau qui lui était confié. Aussi, il y a dix-huit mois, quand M. le curé de Bonne-Nouvelle fut appelé à la cure de Saint-Roch, Monseigneur Darboy jeta les yeux sur M. Bécourt, pour le remplacer.

Le nouveau curé de Bonne-Nouvelle se donna corps et âme aux soins de sa nouvelle paroisse et sut conquérir en peu de temps l'estime et l'affection de ses nouveaux paroissiens. Aussi, quand la persécution contre le clergé se déclara dans Paris, les nombreux amis de M. Bécourt l'engagèrent-ils à se soustraire aux dangers qui le menaçaient ; mais le zélé pasteur refusa constamment. « Si on veut m'arrêter, disait-il, on me trouvera dans mon presbytère. » Il croyait devoir à Jésus-Christ ce sacrifice, et à ses paroissiens cet exemple, de rester à tout prix au poste qui lui avait été assigné par Dieu. M. Bécourt fut arrêté le 11 avril, le mardi de Pâques, conduit à la Conciergerie et plus tard à la Roquette.

Il parvint à en sortir le dimanche matin 27, en compagnie de Monseigneur Surat, de M. l'abbé Bayle et de divers autres ecclésiastiques ; mais la

liberté de ces nobles captifs ne fut pas de longue durée : leurs soutanes, que deux d'entre eux n'avaient point consenti à quitter, les signalèrent bientôt aux nombreux insurgés qui parcouraient le quartier : entourés par ces malheureux et reconduits à la Roquette au milieu des imprécations de la foule et des traitements les plus ignobles, ils furent fusillés sur-le-champ. M. Bécourt reçut une balle à la tête et l'autre au cœur.

Le journal *l'Univers* vient de publier, au sujet de la captivité du curé de Bonne-Nouvelle, un article que nous nous empressons de reproduire pour l'édification de nos lecteurs.

« On a bien voulu nous communiquer quelques feuillets trouvés à la Roquette dans la cellule de M. l'abbé Bécourt, curé de Bonne-Nouvelle. Ce sont ses dernières pensées et ses adieux. Les bourreaux, qu'il attend de minute en minute, ne paraissant pas, il se hâte d'ajouter un nom qui pourra toucher ou même servir quelqu'un. A ses souvenirs, il mêle des recommandations brèves, quelques avis, des expressions de son amour pour Dieu. Ce sont les pulsations de l'agonie d'un juste doux et aimant, sévère à lui-

même, plein de foi, craignant Dieu. Au moment de paraître devant le Juge éternel, il s'examine d'un air inquiet, mais néanmoins confiant. Il va à la justice, mais aussi à la miséricorde. *Cor contritum et humiliatum non despicies.*

« Nous nous permettrons de donner quelques extraits de ce testament soudain, écrit sous le couteau. Dans sa simplicité et son désordre, il vaut la plus haute méditation sur la mort, et on ne l'estimera pas moins comme peinture vivante d'une âme chrétienne et sacerdotale. Nous indiquons ce document à tant d'hommes qui, avec plus ou moins de science et de conscience, se font les adversaires, nous ne voulons pas dire les diffamateurs du clergé.

« Voilà un pauvre prêtre que l'on va tuer. Il n'a rien à attendre des hommes qu'une mort cruelle et immédiate. Il n'espère du monde aucun secours, son humble mémoire n'a besoin d'aucune réparation. Désormais son unique affaire est avec Dieu. Il se confesse à Dieu. L'on ne peut imaginer des conditions de sincérité plus entières.

« Il a vécu cinquante-sept ans, il a été curé, il a gouverné en dernier lieu une grosse paroisse.

Voyez de quoi il s'est mêlé dans le monde, ce qu'il a fait, ce qui l'inquiète au dernier moment, de quelle façon il reçoit cette cruelle et injuste mort. Il nomme tous ceux qu'il a connus pour les embrasser une dernière fois; pas une parole et visiblement pas un mouvement de son cœur contre personne; il tombe assassiné comme s'il mourait par accident et ne songe à ceux qui le précipitent que pour leur pardonner. Vous avez le prêtre.

« LOUIS VEUILLOT. »

Prison des condamnés, à la Roquette.

Jeudi 25 mars, 45e jour de détention,
quelques moments avant ma mort.

Je remets mon âme à Dieu.

Je me remets sous la protection de Marie et Joseph.

J'envoie à ma bonne mère mes dernières respectueuses et affectueuses salutations. — Un souvenir à mon cher père, mort en 1840.

Adieu, chère mère, bonne sœur et bon frère. Adieu, Monseigneur d'Arras.

Que Monseigneur d'Arras veuille bien les consoler.

. . . .

J'ai désiré être curé de Paris ; c'est l'occasion de

ma mort : c'est un ancien pressentiment et peut-être une punition.

. . . .

Adieu à Dugny (où il avait été curé), aux pauvres comme aux riches. Croyez tous à mon amour en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Adieu ! Adieu !

. . . .

Je demande pardon à Dieu ;
A ma mère de mes manquements,
A mes frère et sœur de mes duretés,
A mes paroissiens de mes défauts,
A mes pénitents que j'ai mal dirigés.

. . . .

Je demande pardon de certaines oppositions que l'amour-propre m'a fait faire à l'égard de deux curés, M. Hanicle et M. Barot.

Je demande pardon à tous ceux que j'ai offensés et scandalisés.

Je pardonne à tout le monde, sans le moindre mouvement d'animosité; à ceux qui, par imprudence, auront occasionné mon arrestation et ma mort.

Au ciel, parents et amis, au ciel !
Pardon, mon Dieu, pardon !

—

Que ceux qui sont ennemis aujourd'hui, demain

soient d'accord, et que Paris devienne une ville de frères qui s'aiment en Dieu.

Tout à Dieu, tout pour Dieu.

Que Dieu soit aimé, — que mes paroissiens croient à la parole d'un mourant.

Je me prépare comme si j'allais monter à l'autel.

Que l'on dise bien aux paroissiens et aux enfants que je meurs parce que j'ai voulu rester à mon devoir et sauver les âmes en ne quittant pas Paris.

Que tout le monde prie pour moi.

Dieu me recevra-t-il?

Je prie que l'on me recommande partout aux prières. Priez pour le repos de l'âme du malheureux curé de Bonne-Nouvelle, si pécheur en sa vie.

—

Au *commencement de nos malheurs, au mois de septembre, je m'étais offert en état de victime pour Paris*. Dieu s'en est souvenu.

Que *mon sang soit le dernier versé!*

—

Monseigneur Daveluy, mon sous-diacre à ma première messe, a été martyrisé en Corée, en 1865.

Je meurs dans la foi et l'union à la sainte Église.

Que Dugny, que Puteaux se convertissent!

—

Je pardonne, je pardonne avec Jésus-Christ en croix.

. . . .

Je meurs à 57 ans et ..... jours.

Si j'en avais profité....

—

Ce vendredi 26 mai,
6 heures et demie du soir.

Je meurs dans l'amour de mon Dieu, avec sou-
nission à sa volonté sainte.

Confiant dans Marie, nonobstant mes péchés.

—

Mes parents, mes amis, mes paroissiens et même
eux qui ne me connaissent pas personnellement,
riez pour moi.

Je prierai pour vous si Dieu me met dans son
aint paradis.

—

Depuis deux jours, je fais mon sacrifice d'heure
n heure.

Heureux celui que la foi soutient dans ce terrible
noment !

Dieu veut toujours notre plus grand bien pour
'éternité.

S'il avait voulu faire un miracle...

Il ne l'a pas voulu.

Tout à sa volonté.

—

Un de mes confrères ayant une sainte hostie, j'ai
eçu la communion en viatique.

———

VI

LE R. P. HOUILLON

De la Compagnie des Missions-Étrangères.

Le R. P. Houillon appartenait à la Compagnie des Missions-Étrangères, à cette Compagnie qui fournit chaque année de nombreux missionnaires pour la Chine, la Corée, le Japon, et beaucoup d'autres contrées infidèles. Il était revenu depuis peu de Chine, où, tout en travaillant au salut des âmes, il avait fait une étude spéciale de la langue chinoise et avait préparé divers ouvrages sur les mœurs de ce peuple si ancien et si peu connu.

Ce digne missionnaire était probablement bien loin de se douter qu'après avoir si longtemps échappé à la fureur des mandarins et des bar-

bares, il viendrait mourir dans cette chère France, sa patrie, sous les balles mêmes de ses compatriotes.

Le P. Perny, de la même Compagnie, fut arrêté en même temps que le P. Houillon, mais, plus heureux que son confrère, il a pu échapper aux coups de ses assassins.

Il a raconté, dans l'*Univers*, l'histoire de sa captivité. Voici les détails qu'il donne sur la manière dont ils tombèrent, le P. Houillon et lui, entre les mains des insurgés :

« Le mardi saint, 4 avril dernier, j'avais le dessein d'aller à la campagne, mais le chemin de fer ne marchait plus. Je me décidai alors à faire quelques courses en ville, accompagné du R. P. Houillon. Une affaire me conduisit dans le voisinage du Panthéon. Nous avons passé, ce jour-là, devant plus de dix postes de gardes nationaux, sans que personne fît attention à nous. Dans le quartier du Panthéon, nous n'eûmes pas le même bonheur. Des gardes nationaux du 204e bataillon, à moitié ivres, nous aperçurent et vinrent à nous. — Citoyens, vos passeports ? — Nos passeports sont en règle ; ils sont à notre domicile. Si vous avez le droit de nous les demander, venez avec

nous, on vous les montrera bien volontiers. A ces mots, l'un de ces misérables, qui ne mérite pas le nom d'homme, tire de sa poche un revolver à plusieurs coups et le tient élevé à deux doigts de ma figure.

« Cet acte insensé ne me causa pas la moindre émotion. — *J'ai vu la mort vingt fois encore de plus près;* je ne crains pas vos menaces. — *Ah! maintenant,* fit ce malheureux, *il faut en finir avec vous autres une bonne fois*; *il faut qu'on vous coupe tous en morceaux.* Une foule compacte de passants et de soldats nous environnait déjà. Un jeune officier accourut, me saisit le bras en criant: « Ne craignez rien, venez avec moi. » Nous le suivîmes au poste.

« Quel était ce poste? La maison préparatoire aux grandes Écoles, tenue par les Pères de la Compagnie de Jésus, rue Lhomond. La veille, cette maison avait été occupée militairement. Tous les Pères et les Frères présents avaient été faits prisonniers et conduits au dépôt de la préfecture. Le sac de la maison avait immédiatement commencé. On achevait alors la sacrilége dévastation et le pillage odieux de cette demeure de la science et du religieux dévouement. Nous eûmes

la douleur de voir, dans une salle, en face du parloir, un jeune officier emballant tous les vases sacrés qui avaient été découverts. Cela se faisait sans doute pour justifier une fois de plus la fameuse devise, si chère à nos démocrates: *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, gravée à neuf sur tous les monuments publics de la ville depuis le 5 septembre.

« On nous écroua dans un parloir qui est à droite en entrant. Un factionnaire montait la garde à la porte. En vain je réclamai du papier pour prier quelqu'un de notre maison de nous apporter nos passeports. En vain j'offris qu'on nous accompagnât à domicile, toutes les instances furent inutiles. On se bornait à nous répondre placidement: *Attendez un peu. Ne craignez rien.* Huit ou dix personnes, dont deux membres de l'ambulance internationale, vinrent successivement nous rejoindre dans cette espèce de prison. Quel était leur crime? Celui d'avoir ignoré la dévastation de cet établissement et de venir y visiter qui un parent, qui un ami.

« Trois longues heures s'écoulèrent ainsi en expectative. Durant ce temps, nous avons eu sous les yeux de véritables scènes de dégradation et de

sauvagerie humaines. Des soldats ivres étaient amenés au poste. Ils opposaient toute la résistance possible à leurs camarades. Dès leur entrée à la maison, tous les hommes du poste, comme des bêtes fauves, sans en excepter le capitaine, se précipitaient sur le malheureux soldat ivre. C'était à qui le frapperait davantage à coups de poing.

« D'autres membres du même bataillon avaient été surpris en flagrant délit de vol. Leurs poches étaient remplies des objets dérobés. Le même vacarme, la même scène se produisait à nouveau. *Qu'on le fusille!* avaient dit quelques voix. *Oui*, répondait le capitaine, honteux sans doute d'avoir de tels hommes sous sa conduite; oui, nous l'attacherons tout à l'heure à un arbre, et nous le fusillerons. Cette parole me donna le frisson. Une justice aussi expéditive a-t-elle eu lieu? Je l'ignore; mais il est bon de faire mention du fait. »

Ce ne fut qu'à six heures du soir que les deux Pères furent conduits, sous bonne escorte, à la préfecture de police. Ils y restèrent quelques jours

et furent transférés, comme tous les autres prêtres, à Mazas, puis de là à la Roquette.

Le P. Houillon avait pu parvenir à s'évader de prison le vendredi 26 mai, mais n'ayant pas réussi à trouver un refuge, il fut de nouveau arrêté et massacré.

VII

M. L'ABBÉ ALLARD

Ancien missionnaire, Aumônier des ambulances.

—

M. l'abbé Allard a été arrêté le 4 avril, dans la rue même de Vaugirard, et non loin de la maison qu'il habitait. Conduit de suite à la préfecture, il se rencontra dans les bureaux avec le P. Perny et le P. Houillon qu'on venait également d'y amener. « On m'a arrêté, disait-il à ses confrères, quoique j'aie sur moi mon passeport et d'autres pièces de ce genre. L'exaspération de la foule était si grande, ajoutait-il, que je m'attendais à être massacré sur place. Je me félicite d'avoir été amené ici. »

Comme le raconte le P. Perny, dans le récit dont nous avons donné un extrait à la notice précédente, ce bon M. Allard n'avait pas, le moins du monde, l'air attristé de son aventure. Le jour même, il avait consacré tout son temps à soigner les blessés sur le champ de bataille et à prodiguer les secours de son ministère à ceux qui les réclamaient.

Il fallait que la haine du prêtre fût bien vive dans le cœur de ces forcenés, pour qu'ils en soient arrivés à arrêter l'abbé Allard : nous l'avons vu bien des fois dans le quartier Saint-Sulpice, et véritablement, tout dans son intérieur indiquait un homme d'action et de dévouement. Sa longue barbe annonçait le missionnaire qui oubliant tout, famille, amis, patrie, va dans les contrées lointaines se sacrifier pour le salut de ses frères : ses vêtements étaient toujours grossiers, et parfois tellement usés, qu'on lui aurait volontiers fait l'aumône pour l'aider à les remplacer. Il marchait dans les rues avec une précipitation peu ordinaire, ne s'occupant nullement de ce qui se passait autour de lui, et se hâtant de voler là où il y avait quelques bonnes œuvres à faire.

Sa conduite pendant le siége avait été admirable; aussi combien de nos pauvres soldats lui ont-ils dû, sur le champ de bataille, les premiers soins sans lesquels ils seraient peut-être morts avant d'être relevés; combien y en a-t-il d'autres à qui il a ouvert les portes de l'éternité en les réconciliant avec Dieu!

Les insurgés se sont chargés de payer à ce prêtre, aussi humble que zélé, la dette de reconnaissance que la France, dans la personne de ses défenseurs, avait contractée envers lui : ils l'ont fusillé le 24 mai au soir, dans le second chemin de ronde de la Roquette, comme nous l'avons rapporté plus haut, en racontant la mort de Monseigneur Darboy.

En se rendant au lieu de l'exécution, M. l'abbé Allard marchait immédiatement avant l'Archevêque, et un instant on l'entendit murmurer ces mots : « Oh! mon Dieu! mon Dieu! »

VIII

M. L'ABBÉ SABATIER

Deuxième vicaire de Notre-Dame-de-Lorette.

—

M. l'abbé Sabatier était originaire de l'Auvergne et âgé de cinquante ans.

Il avait connu à temps le mandat d'arrestation lancé contre lui, et, suivant l'exemple de son Archevêque, il avait voulu rester courageusement à son poste.

Il était vicaire de Notre-Dame-de-Lorette depuis l'année 1856.

Estimé et aimé de ses supérieurs aussi bien que de tous les fidèles qui s'adressaient à lui, M. l'abbé Sabatier était, dans toute l'acception du mot, un homme selon le cœur de Dieu.

Il laisse dans sa paroisse des regrets universels.

M. l'abbé Sabatier a été massacré le 26 mai, à Belleville, avec treize de ses confrères et trente-six gardes de Paris.

Voici sur cette exécution les renseignements que nous fournit le rapport si douloureusement intéressant du R. P. Escalle, jésuite, au général de Ladmirault :

« Des renseignements recueillis à la Roquette m'avaient appris que, dans la soirée du jeudi 25 mai, quatorze ecclésiastiques et trente-six gardes de Paris avaient été extraits de cette prison et conduits à Belleville, où des bandes de fédérés les auraient fusillés en masse le lendemain. On savait vaguement que l'assassinat avait eu lieu quelque part sur le plateau de Saint-Fargeau.

« Je ne tardai pas cependant à acquérir la conviction que le massacre avait eu lieu rue Haxo, dans un emplacement appelé la cité Vincennes.

« L'entrée de la cité Vincennes est au n° 83 de la rue Haxo ; on y pénètre en traversant un petit jardin potager ; vient ensuite une grande

cour précédant un corps de logis de peu d'apparence, dans lequel les insurgés avaient établi un quartier général.

« Au delà et à gauche se trouve un second enclos qu'on aménageait pour recevoir une salle de bal champêtre quand la guerre éclata. A quelques mètres en avant d'un des murs de clôture règne, en effet, jusqu'à hauteur d'appui, un soubassement destiné à recevoir les treillis qui devaient former la salle de bal. L'espace compris entre ce soubassement et le mur de clôture forme comme une large tranchée de dix à quinze mètres de longueur. Un soupirail carré, donnant sur une cave, s'ouvre au milieu.

« C'est le local que ces misérables avaient choisi pour l'assassinat ; c'est là que je retrouvai les corps des victimes et que je recueillis, en contrôlant es uns par les autres plusieurs témoignages, les renseignements suivants sur le crime du 26 mai.

« Je ne puis savoir exactement dans quel lieu les prisonniers, en les supposant sortis le 25 de la Roquette, auraient passé la nuit suivante et une partie de la journée du 26. Quoi qu'il en soit, ce jour-là, entre cinq et six heures du soir, les

habitants de la rue de Paris les voyaient défiler au nombre de cinquante. Ils étaient précédés de tambours et de clairons marquant bruyamment une marche et entourés de gardes nationaux.

« Ces fédérés appartenaient à divers bataillons : les plus nombreux faisaient partie du XI[e] arrondissement et d'un bataillon du V[e]. On remarquait surtout un grand nombre de bandits appartenant à ce qu'on nommait les enfants-perdus de Bergeret, troupe sinistre parmi ces hommes sinistres. C'est elle qui, selon tous les témoignages, a pris la part la plus active à tout ce qui va se passer.

« Ainsi accompagnés, les otages montaient la rue de Paris parmi les huées et les injures de la foule. Quelques malheureuses femmes semblaient en proie à une exaltation extraordinaire, et se faisaient remarquer par des insultes plus furieuses et plus acharnées. Un groupe de gardes de Paris marchait en tête des otages, puis venaient les prêtres, puis un second groupe de gardes. Arrivé au sommet de la rue de Paris, ce triste cortége sembla hésiter un instant, puis tourna à droite, et pénétra dans la rue Haxo.

« Cette rue, surtout les terrains vagues qui sont

aux abords de la cité Vincennes, était remplie d'une grande foule manifestant les plus violentes et les plus haineuses passions. Les otages la traversaient avec calme, quelques-uns des prêtres, le visage meurtri et sanglant. Victimes et assassins pénétrèrent dans l'enclos.

« Un cavalier qui suivait fit caracoler un instant son cheval, aux applaudissements de la foule, et entra à son tour en s'écriant : Voilà une bonne capture, fusillez-les.

« Avec lui, et lui serrant la main, entra un homme jeune encore, pâle, blond, élégamment vêtu. Ce misérable, qui paraissait être d'une éducation supérieure à ce qui l'entourait, exerçait une certaine autorité sur la foule. Comme le cavalier, il suivait les otages, et, comme lui, il excitait la foule en s'écriant : Oui, mes amis, courage, fusillez-les.

« L'enclos était déjà occupé par les états-majors des diverses légions. Les cinquante otages et les bandits qui leur faisaient cortége, achevèrent de le remplir. Très-peu de personnes faisant partie de la multitude massée aux alentours purent pénétrer à l'intérieur. En tout cas, aucun témoin ne

veut m'avouer avoir vu ce qui s'est passé dans l'enclos.

« Pendant sept à huit minutes, on entendit du dehors des détonations sourdes, mêlées d'imprécations et de cris tumultueux. Il paraît certain que les victimes une fois parquées dans la tranchée dont j'ai parlé plus haut, furent assassinées en masse à coup de revolvers par tous les misérables qui se trouvaient sur les lieux. On n'entendit que très-peu de coups de chassepots dans l'enclos.

« Il y eut, à la fin, quelques détonations isolées, puis quelques instants de silence.

« Un homme en blouse et en chapeau gris, portant un fusil en bandoulière, sortit alors du jardin. A sa vue, la foule applaudit avec transport. De jeunes femmes vinrent lui serrer la main et lui frapper amicalement sur l'épaule : Bravo, bien travaillé, mon ami.

« Les corps des cinquante victimes furent jetés dans la cave, les prêtres d'abord, puis les gardes de Paris. »

L'identité de M. l'abbé Sabatier a été constatée par son confrère, M. l'abbé Dufau ; les doigts de la noble victime, tant de fois sanctifiés par la

sainte hostie, avaient été affreusement mutilés. Le dessus du crâne de sa belle tête était enlevé. Il avait reçu de plus une balle dans le front, une autre dans la région du cœur, et deux dans le ventre.

Les bandits avaient pu s'abreuver à leur aise du sang d'un ministre de Dieu.

IX

M. L'ABBÉ PLANCHAT

Aumônier du patronage Sainte-Anne.

—

M. l'abbé Planchat a été martyrisé, rue Haxo, le 26 mai, avec M. l'abbé Sabatier, dans les conditions que nous avons rapportées plus haut.

Les otages de la Commune avaient été pris dans tous les rangs de la hiérarchie ecclésiastiques depuis le simple séminariste jusqu'à l'Archevêque, tout ce qui portait la soutane était voué par ces misérables à une mort violente; rien ne les arrêtait, pas même une vie de dévouement passée au milieu des privations les plus continuelles et sou; leurs propres yeux.

L'abbé Planchat, en effet, dans son asile, ne

s'occupait que des enfants pauvres ; il les instruisait, les préparait à leur première communion, et quand ces enfants étaient en apprentissage, il les réunissait le dimanche, afin de les arracher aux dangers des mauvaises fréquentations.

Ces enfants trouvaient dans la maison toutes les distractions qui pouvaient intéresser leur âge, et quand le soir ils rentraient sous le toit paternel, ils emportaient au fond du cœur le souvenir des bonnes paroles de l'aumônier ; aussi, le lendemain, se remettaient-ils au travail avec une nouvelle ardeur.

Les maisons de patronage ne sont pas riches à Paris ; aussi l'abbé Planchat, qui vivait cependant avec la sobriété d'un anachorète, s'occupait-il sans cesse de trouver les moyens d'améliorer les ressources de son patronage ; il s'évertuait à recueillir chez les personnes pieuses des lots de toute espèce pour les petites loteries qu'il organisait, et il était heureux quand il pouvait distribuer à ceux de ses apprentis, qui avaient été les plus laborieux et les plus sages, des récompenses utiles et sérieuses. Sa vie était donc un sacrifice de chaque jour, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de dégoût et d'horreur quand on pense

que les balles qui ont atteint cet apôtre de la jeunesse étaient peut-être lancées par des pères dénaturés dont il avait instruit et soutenu les enfants.

On prétend que M. l'abbé Planchat s'est livré pour un autre prêtre qu'on venait arrêter et qui se trouvait absent ; ce nouveau trait d'abnégation ne nous surprendrait nullement de sa part.

Sa mère est dans le ravissement depuis qu'elle a appris que son fils était mort martyr.

X

M. L'ABBÉ PAUL SEIGNERET

Séminariste de Saint-Sulpice.

M. l'abbé Seigneret n'avait pas encore vingt-deux ans et étudiait la théologie au séminaire de Saint-Sulpice.

Il appartenait, par sa naissance, à une très-honorable famille du Jura; son père est encore aujourd'hui inspecteur d'académie à Lons-le-Saulnier.

Nous ne pouvons mieux faire connaître les détails qui intéressent notre jeune et pieux martyr qu'en reproduisant en entier, malgré sa longueur, l'article qui vient d'être adressé à l'*Univers*, et dont ce journal garantit l'irréprochable

exactitude; on pourrait l'intituler : « Ce qu'a été Saint-Sulpice sous la domination terroriste de la Commune. » Nos lecteurs y verront donc, outre la mort si chrétienne de M. Seigneret, la manière dont ont été traités ses condisciples et ses supérieurs :

Le mardi de la semaine sainte, 4 avril, le jour même où le clergé de Paris se vit menacé dans le libre exercice de son ministère par l'arrestation de Monseigneur Darboy et de ses vicaires généraux, les séminaristes qui s'étaient empressés, dès le lendemain du siége, de reprendre leurs études, furent invités par leurs maîtres à fuir au plus tôt le danger ; ils y réussirent tous, à l'exception de sept, qui furent, le jeudi vers une heure, retenus prisonniers à la préfecture de police, où ils allaient sans défiance chercher leurs passeports. C'étaient MM. Delfau, Barbequot, Déchelette, Gard, Raynal, Guitton et Seigneret.

Trois heures plus tard, cinq gardes nationaux arrêtaient au séminaire M. l'abbé Icard, directeur de la maison.

Vers six heures, une vingtaine de gardes, commandés par un officier, allaient au même séminaire, y ramenant M. Icard pour faire une

perquisition sous ses yeux; et après deux heures de recherches revenaient à la préfecture, y amenant, avec M. Icard, M. l'économe, l'abbé Roussel.

M. Hogan, l'un des professeurs, qui était allé à la police pendant la perquisition, y avait été aussi retenu prisonnier. Mais le soir même, l'abbé Sire, son confrère, avait averti de ce qui se passait l'ambassade anglaise, et dès le lendemain vers midi, en sa qualité de sujet britannique, M. Hogan était relâché.

Le lundi de Pâques d'abord, puis le jeudi 13, ces deux messieurs se rendaient à Versailles, porteurs d'une lettre de Monseigneur Darboy et munis du passeport le plus régulier. Malgré le passeport, M. Sire était arrêté aux avant-postes par le bataillon de Flourens et retenu une semaine entière au secret. Il ne fut délivré que par l'intervention du général Eudes, commandant des forts du Sud.

Après sa délivrance, il ne restait à Saint-Sulpice que trois professeurs, MM. Bacriet, Sire et Hogan, tous les autres ayant cru par prudence devoir quitter Paris. MM. Icard et Roussel étaient définitivement écroués à la prison de la Santé, où, par une faveur singulière, ils eurent chaque

jour, depuis le jeudi de Pâques, la consolation de pouvoir célébrer la sainte messe.

Quant à ceux de leurs confrères qui habitaient la maison d'Issy, il serait difficile de donner une idée de toutes les épreuves auxquelles ils étaient déjà et devaient être encore soumis jusqu'à l'abandon du village par les fédérés. Prisonniers dans leur demeure, témoins forcés et impuissants de dévastations croissantes, ils devaient, à la fin, ne plus voir autour d'eux que des ruines. La ravissante chapelle de la Solitude, œuvre exquise de M. Faillon, devait perdre tous ses vitraux. Lorette même, ce sanctuaire deux fois séculaire, dans lequel tant de générations de prêtres avaient prié, devait devenir la proie des flammes, et la statue si vénérable de la Sainte Vierge, qui en était le plus précieux trésor, devait périr dans ces flammes. Cette statue, très-ancienne, avait tenu la place de la statue primitive dans la chapelle de Lorette en Italie, sous l'empire de Napoléon, pendant les tristes années de l'occupation française, et N. T. S. P. le Pape Pie IX avait daigné la donner aux enfants de M. Olier.

Cependant le séminaire de Paris restait libre et ouvert ; mais, à partir du 22, il devint,

comme l'était déjà celui d'Issy, une caserne, où logèrent jusqu'à quatre bataillons à la fois, entre autres le 231ᵉ de Belleville et le fameux bataillon des *Vengeurs*. Ces troupes si peu jalouses de se respecter, ne respectaient rien autour d'elles, et les cellules des séminaristes porteront longtemps la triste trace de leur passage. La position devenait de jour en jour plus intenable pour les trois professeurs restés à leur poste. Le samedi 6 mai et le lendemain 7, il n'y eut plus pour eux aucune sécurité. On consigna d'abord dans leurs chambres et puis on conduisit à la préfecture maîtres et serviteurs, tous ceux que l'on put saisir; l'abbé Sire seul parvint à s'échapper avec un des domestiques de la maison. M. Hogan, réclamé de nouveau par l'ambassade anglaise, fut de nouveau relâché, mais obligé cette fois de quitter Paris dans les 24 heures.

Resté libre, mais sans cesse poursuivi par un mandat d'arrêt, l'abbé Sire eut dès lors à continuer seul, auprès de ses confrères, de ses élèves et de ses domestiques prisonniers, ce doux ministère d'assistance et de consolation que jusqu'à ce jour il avait partagé avec ses confrères, avec M. Hogan surtout, plus libre, en sa

qualité d'étranger, d'affronter les périls et de suivre les inspirations de son cœur. Saint-Sulpice avait, pour ce ministère, trouvé, dès le début, en la personne de M. l'abbé Amable, du clergé de l'église des Quinze-Vingts, et dans une femme dévouée, dont la demeure est près de Mazas, les plus inappréciables secours.

Cependant l'horizon devenait chaque jour plus sombre, et la communauté des prêtres de la paroisse, la seule restée debout et intacte dans la capitale, avait la douleur de voir sa grande église envahie tous les soirs par un club, malgré la résistance vraiment chrétienne opposée par les fidèles, et plus spécialement par des femmes, qu'aucun péril ne semblait intimider.

C'étaient les derniers jours de la Commune et les plus mauvais; on craignait de voir, sur la rive gauche, se fermer peu à peu les derniers asiles de la prière, comme ils s'étaient fermés presque tous sur la rive droite. Quelque temps encore de cette domination abominable, et pas un sanctuaire n'eût été épargné, pas un prêtre n'eût échappé !

Mais nos libérateurs s'approchaient chaque jour davantage , tristes, patients, héroïques,

ayant dans leur cœur la noble ambition de sauver Paris et la France ! Dans la nuit du 21 ils forçaient le passage des remparts si longtemps disputé.

Dès le lendemain lundi, se voyant menacées dans leurs derniers repaires, les bêtes féroces qui tenaient sous leurs griffes depuis deux mois ceux qu'elles appelaient leurs otages, se hâtaient de faire conduire, de la prison de Mazas à celle de la Roquette, un grand nombre de détenus. Parmi eux étaient M. l'abbé Bacuès et deux des séminaristes, MM. Gard et Seigneret. Deux autres, MM. Guitton et Déchelette, étaient déjà montés dans la sinistre voiture, quand leur air de jeunesse leur attira cette apostrophe : « Vous n'êtes que des séminaristes, il nous faut des otages plus sérieux, des prêtres, des gendarmes et des sergents de ville; descendez ! »

Le mardi 23, un délégué de la Commune, celui-là même qui venait de présider au massacre des Dominicains d'Arcueil, arrivait à la prison de la Santé avec ordre formel de faire fusiller les deux seuls prêtres qui fussent là, MM. Icard et Roussel, et avec eux les gendarmes et les sergents de ville; mais, par un concours de circon-

stances qu'on n'a pu s'expliquer, cet ordre quatre fois réitéré, quatre fois resta sans effet, s bien que les captifs ne tardèrent pas à être délivré par l'armée de Versailles, conduite de main d maître dans ces parages par le général de Cissey

Le mercredi, eut lieu, comme chacun sait, à l Roquette, l'horrible meurtre de Monseigneu Darboy, de M. Deguerry, de M. Bonjean, d l'abbé Allard, des Pères jésuites Clerc et Ducou dray.

Le lendemain jeudi, une bombe tombant su la prison de Mazas vers les dix heures du mati et menaçant la vie des otages, le greffier Cantrel en l'absence du directeur, fit ouvrir les portes e permit à chacun de se sauver où il pourrait. C'es alors que le concierge de Saint-Sulpice et ceu des séminaristes qui n'avaient pas encore ét conduits à la Roquette réussirent à s'échapper à travers mille périls.

Le vendredi devait être le grand jour des bar bares exécutions. Après midi, en effet, on fi sortir de leurs cellules, avec un grand nombr de gendarmes et quelques soldats ou sergents d ville, les Pères jésuites Olivaint, Caubert et d Bengy, quatre Pères de la congrégation de Pic-

pus, l'abbé Sabatier, vicaire de Notre-Dame de Lorette, l'abbé Planchat, aumônier et enfin le plus jeune des séminaristes prisonniers, l'excellent abbé Seigneret. On conduisit ces nombreuses victimes, de la Roquette à Belleville, avec musique en tête, au milieu d'une multitude d'hommes et d'enfants qui ne cessaient de les injurier; et, après les avoir horriblement maltraités, non-seulement par des insultes, mais encore par des coups, on les fusilla six par six au secteur, dans une cour fermée de la rue Haxo, et, à mesure qu'on les avait fusillés, on les jetait dans une sorte de cave profonde qui est au pied d'un grand mur.

C'est là que lundi 29, dès la cessation de la lutte, l'abbé Sire est allé reconnaître le corps du jeune Seigneret, et c'est de là qu'à travers Paris il l'a ramené. Il était accompagné de M. Gard, sauvé, à la Roquette, comme M. Bacuès et beaucoup d'autres, par la résistance de quelques hommes courageux, qui se sont barricadés quand on a voulu les conduire au supplice et qui ont ainsi donné à nos braves marins le temps d'accourir pour les délivrer.

Heureux de témoigner à leur élève et à leur

condisciple leur affection, ses maîtres restés à Paris, et les séminaristes ses compagnons de captivité, ont eu soin de faire déposer ces restes d'un martyr dans un triple cercueil de sapin, de plomb et de chêne, pour les placer un jour à Issy, dans un lieu d'honneur, où ses amis et ses émules pourront lui rendre leurs pieux hommages. En attendant ce jour, les messieurs du séminaire et de la paroisse Saint-Sulpice se sont empressés de faire célébrer dans leur belle église, au milieu d'un grand concours de fidèles, un service funèbre.

Qu'il nous soit permis, en terminant ce récit, de mettre sous les yeux du lecteur ce fragment d'une des dernières lettres écrites à l'abbé Sire par le jeune prisonnier :

« Vous avez vu sans doute les discours furibonds prononcés à l'Hôtel de ville, après le renversement de la colonne Vendôme. Les journaux les auront reproduits en province, et nos pauvres familles doivent être épouvantées ! Ce sont elles qui sont à plaindre et non pas nous ! Pour nous, la Commune, sans qu'elle s'en doute, nous a fait tressaillir d'espérance avec ses menaces. Serait-il donc possible qu'au début seulement de notre

vie, Dieu nous tînt quittes du reste, et que nous fussions jugés dignes de lui rendre ce témoignage du sang, plus fécond que l'emploi de mille vies !

« Heureux le jour où nous verrons ces choses, si jamais elles nous arrivent ! Je n'y puis penser sans larmes dans les yeux ! » (19 mai.)

Le 23, deux jours avant sa mort, il écrivait encore, de la Roquette, ces lignes d'une étonnante sérénité :

« Nous sommes ici dans la prison des condamnés ; j'en bénis Dieu de toute mon âme. Tout me réussit à souhait : j'avais si souvent demandé que, s'il devait arriver malheur à quelqu'un, ce fût à moi ! Il me semble déjà voir l'accomplissement de mon désir. Vous dire la fête où je suis serait chose difficile ; je récite le *Te Deum* du matin au soir ! »

XI

LES PÈRES DOMINICAINS

Du collége d'Arcueil.

—

Les glorieux survivants aux massacres du 25 mai devant publier prochainement la vie des martyrs qui ont appartenu à leur ordre, nous nous bornerons à raconter simplement les détails de leur exécution.

Ces détails nous sont fournis par M. l'abbé Grancolas, dans une lettre adressée à un journal catholique de Paris :

« Le 25 mai, écrit-il, à quatre heures et demie du soir, le 101e bataillon de fédérés, sur l'ordre de son colonel, le citoyen Cerisier, a massacré le personnel du collége Albert-le-Grand, au nom-

bre de vingt-quatre personnes, ecclésiastiques et laïques, sur la porte de la prison disciplinaire du secteur des Gobelins, avenue d'Orléans, 38.

« A cinq heures et demie, au moment où les troupes victorieuses pénétraient dans l'avenue d'Italie, les corps de quatre Pères dominicains gisaient encore sur le sol, mais déjà dépouillés par l'ignoble population du quartier ; à savoir : les pères Cottreau, économe ; Delhorme, Chataigneraie et Bourard. On espère encore que le Père prieur aura survécu, mais cette espérance est bien faible.

« Ces Pères dominicains sont morts en criant : Pour le bon Dieu ! et avec le plus grand courage, ainsi que les professeurs et domestiques du collége.

« C'est le 16 mai que, sous prétexte que les frères servaient d'espions aux assiégeants, une bande de fédérés appartenant au 101e bataillon, est venue « réquisitionner » tout le personnel de l'établissement, professeurs et employés. On les conduisit au fort de Bicêtre, où, après les avoir dépouillés de leur argent et les avoir fouillés, on les enferma dans une casemate ; ils y restèrent huit jours sans autre lit qu'un peu de paille, sans

autre nourriture que du pain et de l'eau, qu'on négligea même de leur donner pendant les deux derniers jours de leur captivité.

« Dans la nuit du mercredi 24 au jeudi 25, les fédérés évacuèrent le fort ; à huit heures et demie cette opération était terminée ; les sentinelles s'étaient retirées, laissant les prisonniers dans leur casemate. On songea à eux pourtant et un officier à cheval vint leur dire : Vous êtes délivrés ; nous allons vous mener aux Gobelins pour vous mettre en sûreté.

« Sur tout le parcours, les malheureux dominicains n'ont cessé d'être outragés et maltraités de toutes les manières par la population de ce quartier. Arrivés à la mairie de la route d'Italie, on les fit asseoir dans une cour où pleuvaient les obus ; puis on leur enjoignit de se rendre au 9e secteur, où on leur fit subir un nouvel interrogatoire.

« A deux heures et demie, un homme en chemise rouge accourt : — Il nous faut des travailleurs pour la barricade. Que font là ces soutanes ?

Amenez-les-nous, c'est ce qu'il nous faut !

« On mène les prisonniers à la barricade, où

les balles pleuvaient avec une telle intensité, que les insurgés n'y voulaient plus rester.

« De la barricade on les reconduit au secteur, sur l'ordre du colonel Cerisier.

« A quatre heures, nouvel ordre du même personnage, apporté par une chemise rouge. Les dominicains sont mis sur deux rangs, et on les fait sortir deux par deux ; mais au moment où les premiers mettent le pied sur le seuil, des coups de feu retentissent : c'étaient les gardes nationaux du 101ᵉ qui exécutaient les dernières instructions du colonel Cerisier. Les religieux tombent foudroyés ; vingt et un sur vingt-quatre ont le même sort ; trois seulement parviennent à s'échapper.

« Voilà, dans son horrible simplicité, le récit des scènes atroces qui ont eu lieu hier à l'avenue d'Italie. Les septembriseurs de 1793 ont laissé de dignes héritiers. »

Nous devons ajouter, pour l'édification de nos lecteurs, que ce colonel Cerisier était bien digne d'habiter ce quartier de la barrière d'Italie, où le général Bréa avait été si lâchement assassiné en 1848.

Cerisier n'a longtemps vécu que des aumônes

des personnes pieuses du quartier, et principale ment du curé de la Maison-Blanche.

Le 101e bataillon, qu'il commandait, suivait ci tout l'exemple de son chef. Pendant le siége de Paris, on l'avait envoyé au village d'Issy, et il s'y conduisit de telle manière que toute la presse honnête jeta les hauts cris. Ces lâches, qui refu saient de marcher contre les Prussiens, ne passaient leur temps qu'à s'enivrer, mais à s'enivrer comme on sait le faire route d'Italie.

Une fois dans ce bel état, ils pénétrèrent dans l'église et s'y livrèrent à toutes les profanations possibles, s'affublant des vêtements sacerdotaux, brisant les vases sacrés, et ne se donnant même pas la peine de sortir pour satisfaire aux nécessités de la nature.

Ce sont bien là les vrais et dignes défenseurs de la Commune : ivrognes par habitude et lâches par caractère, ils ne se trouvaient forts qu'en face de victimes désarmées, qu'ils assassinaient sans les connaître, et en haine des bienfaits qu'ils avaient pu répandre autour d'eux.

Pauvre dix-neuvième siècle, que ces messieurs les *libres-penseurs* appellent si haut le siècle du progrès et des lumières! voilà cependant où tu

onduis tes enfants avec ton éducation laïque sans prêtre et sans Dieu ! Ils se montrent les dignes émules des Peaux-Rouges et autres sauvages des îles de l'Océan : il n'y a cependant pas de quoi être si fiers !

Un des professeurs du collége Albert-le-Grand a écrit, dès le 31 mai, la lettre suivante, à un journal du soir, au sujet des nobles et pieuses victimes dont nous venons de raconter la mort ; elle dit trop bien ce que furent ces saints religieux pour que nous puissions la passer sous silence :

« Monsieur le rédacteur,

« Permettez-moi d'avoir recours à votre estimable journal pour rendre un hommage bien triste, mais bien mérité, à la mémoire des RR. PP. dominicains d'Arcueil, dont vous rapportez l'assassinat dans un de vos derniers numéros.

« L'indignation la plus profonde s'empare de l'âme en lisant le récit de ce crime abominable. Ces religieux étaient des hommes d'une foi vive et d'un dévouement sans bornes. L'histoire du siége de Paris ne pourra passer sous silence le courage avec lequel les RR. PP. Captier, Bourard, Cottreau et Rousselin ont soigné nos blessés dans

l'ambulance établie à l'école Albert-le-Grand, l'intrépidité avec laquelle, sous le feu de l'ennemi, ils allaient porter aux mourants les secours qui pouvaient les sauver et les dernières consolations de la religion. Depuis le commencement de nos malheurs civils, pas un n'a déserté son poste, quoique plusieurs fois le danger de cette situation fût imminent pour eux. On peut donc les considérer tous, ces courageux Pères, comme les victimes du devoir.

« Mais la perte paraît plus sensible et plus douloureuse, quand on considère la fin pour laquelle ils travaillaient. La cause de l'enseignement perd dans le T. R. P. Captier, prieur de l'école, l'un de ses champions les plus convaincus et les plus intelligents. Le souvenir des luttes qu'il a eu à soutenir, sous l'ancien régime, pour fonder son collége d'Arcueil, est encore bien vif dans la mémoire de ses dignes collaborateurs. J'ai l'espoir fondé qu'une publication prochaine et sérieuse fera connaître ce qu'était, comme prêtre et comme religieux, ce zélé disciple du R. P. Lacordaire. Il faudrait surtout y révéler ce qu'il était déjà et ce qu'il promettait d'être comme éducateur de la jeunesse, comme apôtre d'un enseignement au-

quel il s'était voué de bonne heure et consacrait ses forces et sa foi.

« Les bornes étroites de cette lettre ne me permettent pas de m'étendre davantage sur le mérite et les vertus de chacune de ces nobles et infortunées victimes. Elles seront pleurées par leurs frères en religion, par les nombreuses familles qui ont été à même de les connaître et de les apprécier, par les élèves de l'école Albert-le-Grand, qui garderont, j'en suis assuré, un impérissable souvenir de ces religieux qui ne furent pas moins pour eux de véritables et tendres pères que de bons et intelligents maîtres.

« Pour moi qui, pendant trois années, ai partagé leurs travaux et vécu de leur vie, je ne me consolerai jamais de les avoir perdus. Échappé providentiellement au sort qui les a frappés, je me sens porté quelquefois à regretter de n'avoir pas eu l'honneur de partager, avec les rigueurs de leur captivité et de leur martyre, la couronne immortelle qui, à cette heure, ceint leur front glorieux.

« Du haut du ciel ils veilleront sur l'œuvre à laquelle ils travaillaient avec tant d'âme et qu'ils laissent inachevée; ils en béniront les continua-

teurs et seront auprès de Dieu les protecteurs de ce collége d'Arcueil, à jamais illustré par ces nobles martyrs de la foi et de la religion chrétienne.

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments de respect en Notre-Seigneur.

« L'abbé A. François,
« Professeur à l'école Albert-le-Grand d'Arcueil. »

Les corps des PP. dominicains furent transportés rue Vendrezanne, à l'ambulance, puis de là à l'école des frères de la rue du Moulin-des-Prés. « En moins de cinq minutes, dit un de leurs amis, M. d'Arsac, à qui nous empruntons ces détails, nous sommes en présence de douze cadavres couchés sur le dos, et dont cinq portent la robe blanche des enfants de Saint-Dominique. Nous nous arrêtons un instant, comme paralysé par la douleur; nos yeux s'inondent de larmes, et de notre âme s'élève jusqu'à Dieu le cri d'angoisse des chrétiens.

« Nous nous avançons ensuite avec respect vers tous ces corps de saints tombés sous les balles des assassins; nous nous inclinons religieusement sur eux, pour toucher et compter leurs blessures; nous découvrons d'une main tremblante leurs

bien-aimés visages, et c'est le cœur presque étouffé par le chagrin que, pendant une heure, nous les avons contemplés pour la dernière fois.

« Voici le R. P. Captier. Il a conservé, dans la mort, sa bonne et austère figure. Il a les yeux ouverts. On dirait qu'il veut encore nous parler. Les mains étendues ne sont point crispées. Il a reçu deux coups de feu : l'un à la jambe gauche, l'autre au côté droit. La première de ces blessures est d'une énorme grandeur. Cher et noble ami, vous, l'âme, la gloire et l'espoir d'Albert-le-Grand, adieu! adieu! Nous ne nous reverrons plus ici-bas; mais nous resterons fidèles à votre mémoire. La mort ne nous a pas séparés.

« Le P. Bourard, aumônier et prédicateur du collége, a les yeux fermés et la bouche ouverte. Lui aussi a reçu deux coups de feu : un sous l'œil gauche, et l'autre en pleine poitrine.

« Le P. Cottreau, économe, a la figure d'un ange. On le dirait endormi. C'est en effet le sommeil du juste, le repos du religieux si dévoué et si bon pendant le siége de Paris. Le Père a été frappé à la gorge et à la poitrine.

« Le P. Delhomme, régent des études, a une énorme plaie près du cœur. Le sang a coulé en

abondance, la robe du religieux en est teinte entièrement. La tête n'est pas endommagée; la physionomie est douce et calme, les yeux sont à peine entr'ouverts.

« Le P. Chataigneret a le crâne enfoncé du côté gauche et le corps couvert de blessures. Le Père a été atteint par plus de dix balles. Il était le plus jeune des cinq, et c'est sur lui que les assassins ont spécialement visé.

« Nous avons en outre reconnu les corps de six employés du collége, et après avoir donné quelques ordres pour leur sépulture, nous nous sommes retirés en récitant le *De Profundis*, emportant dans un linge un fragment de chaque robe des martyrs. »

Le service funèbre pour ces saintes victimes a eu lieu dans la chapelle de la rue Jean-de-Beauvais à Paris.

L'assistance était nombreuse; la chapelle était trop étroite pour la contenir. Le clergé séculier et tous les ordres religieux qui existent à Paris étaient représentés. Atteints comme les dominicains dans la terrible épreuve que nous venons de traverser, ils venaient s'associer aux prières des enfants de Saint-Dominique. On

remarquait avec émotion, dans l'assistance, les parents d'un des Pères assassinés.

C'est le R. P. supérieur du couvent de la rue Jean-de-Beauvais qui a officié ; à la communion, un grand nombre de tertiaires de l'ordre de Saint-Dominique se sont approchés de la table sainte.

Avant l'absoute, M. l'abbé Moléon, curé de Saint-Séverin, un des otages échappés des mains des fédérés, est monté en chaire. Il a montré, dans les événements dont Paris vient d'être le théâtre, non-seulement un châtiment, mais aussi une épreuve et un motif d'espérance ; Dieu châtie, mais pour purifier et pour guérir. Passant en revue les victimes de la fureur des insurgés, il a fait voir que le clergé de Paris et toutes les familles religieuses avaient eu leur part de souffrances et de dévouement, et apporté leur contingent de martyrs, choisis parmi les plus méritants. Avec une émotion qui s'est communiquée à toute l'assistance, il a fait un tableau saisissant des souffrances des otages et de leur héroïque résignation, résignation dont il avait été le témoin, souffrances qu'il avait partagées jusqu'à la dernière heure. Il a terminé sur cette pensée heu-

reusement choisie, que Dieu fait tout pour ses élus, *omnia propter electos,* et qu'il fallait voir dans ces otages tombés sous les coups de misérables assassins, de glorieux triomphateurs qui avaient déjà reçu leur récompense et qui seraient pour l'Église, pour la France, de puissants intercesseurs.

Après l'absoute, qui a été faite par le R. P. supérieur, la foule s'est retirée recueillie et émue, mais d'une de ces émotions qui relèvent et consolent, et que seule l'Église peut donner à ses enfants.

XII

LES RR. PP. JÉSUITES

—

Le R. P. de Pontlevoy, provincial de la Compagnie, préparant en ce moment une notice spéciale sur la vie et le martyre des cinq illustres victimes que la Commune vient de ravir à son ordre, nous nous contenterons d'indiquer ici leurs noms et de donner les détails de leurs funérailles.

Trois des Pères appartenaient à l'école Sainte-Geneviève, 18, rue Lhomond. Ce sont :

Le R. P. Ducoudray, recteur.
Le R. P. Clerc, professeur.
Le R. P. de Bengy, professeur.

Les deux premiers furent massacrés à la Ro-

quette avec Monseigneur, et le dernier rue Haxo.

Les deux qui faisaient partie de la maison de la rue de Sèvres, 35, étaient :

Le R. P. Olivaint, supérieur.
Le R. P. Caubert, procureur.

Voici sur leurs obsèques, les lignes que publie la *Semaine religieuse* de Paris :

Le 31 mai, à neuf heures, une assistance aussi nombreuse que recueillie emplissait la nef et les chapelles du Gesu, 35, rue de Sèvres ; toutes les classes de la société étaient confondues autour d'un nombreux clergé.

Les corps des cinq victimes étaient modestement rangés devant le maître-autel, sans autre décoration funèbre qu'un simple drap mortuaire et quelques cierges. La messe basse a été célébrée par le R. P. de Pontlevoy, provincial de la Compagnie de Jésus.

Après la messe, le vénérable curé de Saint-Sulpice a rendu hommage à la mémoire de ces glorieuses victimes. Dans une éloquente improvisation, inspirée par ce zèle apostolique qui ca-

ractérise les vingt ans de son ministère pastoral, il a vivement ému l'auditoire.

Voici en substance le fond de ce discours :

Quel émouvant spectacle, que celui de ces cinq victimes étendues sous nos yeux !

Qui ne pleurerait ce P. Olivaint, aussi distingué dans sa vie laïque que dans sa vie religieuse, — lui qui a donné au collége de Vaugirard sa véritable célébrité ; qui ensuite est venu, dans cette résidence, épancher dans les âmes les élans de sa piété et de son zèle ; goûté de tous par la sagesse de sa direction et par le succès de ses retraites ?

Qui ne pleurerait le P. Ducoudray, supérieur de l'école Sainte-Geneviève ? — Après avoir puisé la science profane et ecclésiastique à la faculté de droit et au séminaire de Saint-Sulpice, il était entré dans la Compagnie de Jésus, — avait dépensé toute son intelligence à préparer aux Écoles polytechnique et de Saint-Cyr, des ingénieurs et des officiers sur lesquels le pays fonde en ce moment de légitimes espérances pour la réhabilitation de notre patrie déchue.

Et comment oublier ce bon P. Caubert, connu de tout le monde par les nombreux services qu'il rendait dans cette maison ?

Et le P. Clerc, qui avait quitté son grade d'officier de marine pour embrasser la vie religieuse?

Et enfin ce P. de Bengy, illustre par la noblesse de sa famille, plus illustre encore par son dévouement infatigable dans les avant-postes du siége de Paris?

Je pleure sur tous ces morts, parce qu'ils révèlent au monde entier la ruine, la honte et les désastres de notre France. Faut-il que la malice de l'impie soit violente, pour le pousser à commettre d'aussi cruels massacres, accomplis avec toute la brutalité du sauvage et la préméditation du scélérat!

Mais si je pleure sur tous ces malheurs, je me réjouis dans la gloire et les espérances que nous procurent ces martyrs. — Oui, au nom de la théologie, ceux-là sont martyrs qui meurent sous le coup d'une persécution religieuse, qui sont tués par haine de Dieu et de la religion dont ils sont ministres. Y avait-il une autre raison de les mettre à mort? On n'a pas eu un seul reproche à leur faire. Étrangers à toute discussion politique, ils vivaient dans leur cellule, tout appliqués à leurs études et au salut des âmes.

Donc ils sont martyrs, et si l'Église n'avait pas à se prononcer sur leur canonisation, déjà je vous inviterais à entonner l'hymne de l'action de grâces et à célébrer leur entrée dans le ciel. O Église ! tu seras fécondée par le sang de ces victimes. O France ! tu seras régénérée par ces holocaustes.

O Compagnie de Jésus ! tu peux te réjouir : tu es toujours aussi féconde et aussi généreuse. Y a-t-il un seul point de la terre qui n'ait été arrosé de ton sang pour la prédication « de l'Évangile et l'affermissement de la foi » ?

Le pieux pasteur termina cette allocution par les conseils que lui dictaient son expérience et son grand amour du bien pour l'Église et la patrie.

XIII

LES QUATRE PÈRES DE PICPUS

—

Le jeudi du Saint-Sacrement, le T. R. P. Bousquet, supérieur général de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, muni d'une autorisation du gouvernement et accompagné de quelques membres de sa congrégation, a fait exhumer du cimetière de Belleville, pour les placer dans un lieu plus conforme aux vœux de ses frères, les quatre Pères de l'Institut que la Commune a massacrés. Grâce aux prévoyantes mesures prises par un des vicaires de cette paroisse, M. l'abbé Raymond, qui avait eu soin de faire placer à part les prêtres mêlés aux autres

otages, on a pu aisément retrouver les restes précieux des martyrs et les reconnaître ou aux traits de leur visage non encore défiguré, ou à d'autres signes non moins certains. Si l'on n'a pu, comme on l'eût fait jadis, les déposer sous les dalles de l'église, au moins on les a rapprochés le plus possible d'une maison de la congrégation, afin que morts ils édifient encore leurs frères. Les quatre corps, portés chacun sur un char funèbre, ont traversé Belleville et ont été déposés à côté du dernier supérieur général de l'Institut, dans le cimetière d'Issy, où se trouve le principal noviciat de la congrégation. Étranges vicissitudes de cette vie terrestre! Il y a dix-huit mois à peine, le T. R. P. Euthyme Rouchouze, encore plein de vie et de santé, gouvernait paisiblement la congrégation en s'aidant des lumières de ceux qu'un chapitre général lui avait donnés pour conseillers. Une maladie soudaine l'enlève en quelques jours, et bientôt ceux qui l'aidaient naguère dans sa tâche laborieuse, qui hier l'accompagnaient en pleurant à sa dernière demeure, sont allés tous ensemble le rejoindre au champ du repos.

On ne sait que peu de chose sur leur captivité ou sur leur mort. Le 12 avril, les gardes natio-

naux envahissaient la maison de Picpus, qu'ils avaient habitée en compagnie des religieux pendant tout le siége, et faisaient prisonniers douze Pères qui y restaient encore. Conduits d'abord à la Conciergerie, où ils avaient la consolation de vivre ensemble, les prisonniers furent transportés le 17 à Mazas dans des voitures cellulaires. Là, ils menèrent pendant plus d'un mois la triste vie de tous les otages détenus dans cette prison, désormais célèbre, se préparant tous dans la prière et la souffrance au martyre, qui ne devait être le partage que de quelques-uns.

Je dis le martyre, car lorsqu'à Mazas, un jour le P. Prieur demandait à l'un des chefs pourquoi on les détenait et quels crimes on leur reprochait, l'homme de la Commune répondit : N'est-ce pas assez que vous soyez prêtres et religieux ?

Une seule fois, le P. Ladislas Radigue put faire parvenir à son supérieur quelques lignes ; ce fut pour lui dire, comme un autre Paul dans les fers : « Ne vous inquiétez pas à mon sujet, je surabonde de joie dans toutes mes tribulations. » Le 22 mai, ils furent transférés de Mazas à la Roquette. Enfin, le 26 au soir, les quatre principaux ,

car la Commune procédait avec ordre, furent extraits de la Roquette, se doutant bien qu'on allait renouveler contre eux la scène du 24, et conduits à Belleville, où les attendait la mort. C'étaient le P. Ladislas Radigue, prieur; le P. Tuffier (Polycarpe), procureur; le P. Marcellin Rouchouze, secrétaire, et le P. Frézal Tardieu, conseiller. Tout ce qu'on sait de leur supplice (car les habitants de Belleville, encore sous le coup de la terreur, n'osent pas répondre, de peur de se compromettre, aux questions qui leur sont adressées), c'est qu'au moment de la décharge un bruyant hourra de : Vive la Commune! saluait leur dernier soupir

C'est une horrible mort que la leur aux yeux de la nature, et elle a été préparée par de longues angoisses plus terribles encore. Mais tout ne se consomme pas ici-bas, et les hommes de foi savent que bienheureux sont ceux qui meurent pour le Seigneur. Aussi leurs frères, bien que désolés d'avoir perdu les premiers membres de l'Institut, s'estiment heureux et sont fiers que Dieu les ait jugés dignes de souffrir l'ignominie et la mort pour le nom de Jésus. *Gaudentes..... quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu con-*

tumeliam pati. Et, avec une ardeur nouvelle, convaincus que le sang des martyrs est pour les familles religieuses, comme pour l'Église, dont ils ne sont que des branches, une semence de nouveaux rejetons; ils ont repris au pied du tabernacle l'exercice de l'adoration réparatrice qui, de jour ni de nuit, n'avait cessé depuis 93, qui les vit naître, jusqu'au 12 avril 1871. Puissent leurs adorations, désormais fécondées par le sang, conjurer pour notre chère France les révolutions de l'avenir!

XIV

LETTRES DES OTAGES

Échappés aux massacres ordonnés par la Commune.

—

Nous venons de raconter, avec le plus de soin possible, les drames sanglants accomplis à la Roquette et rue Haxo, les 24 et 26 mai. Nous croyons devoir compléter notre récit en insérant ici un certain nombre de lettres écrites par les otages que l'arrivée de nos troupes a rendus à la liberté. Nos lecteurs y rencontreront sans doute quelques détails qui leur sont déjà connus, mais nous avons pensé qu'il était préférable de ne les point retrancher et de donner dans toute leur étendue ces épîtres si pleines de foi et d'un si douloureux intérêt. Ils y trouveront du reste, bien mieux

que dans n'importe quel récit, les sentiments intimes et comme les dernières palpitations de ces cœurs si purs et si remplis de Dieu.

—

LETTRE ÉCRITE A LA *GAZETTE DU MIDI*

« Paris, 6 juin.

« J'ai eu l'immense et douloureuse consolation de causer hier soir avec le vénérable père Bazin; il était inquiet, il cherchait le ciel, il déplorait son sort, et me disait avec émotion : « Ce matin en voyant « quatre bières derrière celle du saint Olivaint, « je disais à N.-S. : Il en manque une... la *mienne*. « Échappé seul, après avoir eu le martyre naturel « de la mort, jusqu'à la limite du tombeau, je suis « de plus en plus étonné de vivre chaque jour. »

« M. l'abbé le Rebours vint sur l'heure voir nos blessés, dont il veut bien être l'aumônier, il venait de voir M. Petit en long et en détail ; lui aussi se rattache difficilement à la vie, ainsi que

M. Bayle, vicaire général, qui prend encore ses repas au 33.

« Je vais tâcher de réunir ces trois témoignages qui, du reste, maintenant que ces bons détenus s'entendent, prennent une suite et une unité qui rectifient l'incomplet des documents premiers.

« Leur arrivée à la Roquette fut, à ce que l'on croit, le lundi soir. Ils ne parlent que du bonheur qu'ils eurent d'être réunis, et de faire fusion d'âme, le mardi 23 mai.

« Les Pères apportent alors dans cet auguste cénacle, le Très-Saint-Sacrement. Le R. P. Matignon l'a porté à Mazas, dans un pot de crème à double fond ; et chaque Père a conservé la réserve dans un sachet de toile blanche, suspendu dans sa poitrine. Cette source sainte de force et de consolation, dont on n'a aucune idée, quand on n'est pas condamné à mort, disent ces messieurs, fut partagée le mardi entre tous les prêtres qui se confessèrent et communièrent en viatique. Monseigneur l'Archevêque fut conciliant, humble, pieux comme un simple prêtre. Monseigneur Surat fut tellement inondé de consolations en communiant, qu'il dit après aux Pères : « Je n'ai

« pas osé profiter de l'offre que S. E. eut la bonté de « me faire faire par l'entremise de madame Blunt, « bonne Américaine, que j'ai été bien heureux « de voir à Mazas, le 5 mai; elle me proposa de « m'apporter les saintes hosties ; les conserver « me semblait un honneur dont j'étais indigne ; « je craignais une exception ; j'ai refusé.

« Oh ! si j'avais su quelle force je me serais « réservée ! »

« Il souffrait beaucoup, ainsi que l'Archevêque, de la mauvaise nourriture, et il parla au P. Bazin des bontés de S. E. à ce sujet à Mazas.

« Le *mercredi* 24, encore une réunion avec des laïques. On se préparait à une mort que chacun attendait; tout en conservant beaucoup d'espérance, car la mitraille approchait sensiblement d'heure en heure. On écoutait avec anxiété, puis on s'abandonnait surnaturellement à la volonté de Dieu. Monseigneur Surat était l'apôtre de la volonté divine, et les RR. Pères, avec l'abbé Juge et quelques autres, élevaient le niveau moral à l'héroïsme du sacrifice, en union avec N.-S. dans sa passion. Ce même jour, 24 mai, vers les six heures du soir, près de la salle où les prisonniers se réunissaient, on entendit comme une émeute

populaire, qui glaça d'effroi tout le monde. Un appel commence : *un nom* avant celui du citoyen Darboy, j'ignore lequel, ouvrait la fatale nomenclature. Le détenu passa devant les autres avec paix ; puis une décharge, que le P. Bazin compare à un bruit de mitrailleuse, se fit entendre d'assez près, pour causer une commotion à tous ces messieurs.

« Un autre est appelé : cette fois c'est Monseigneur Darboy, l'Archevêque de Paris. Il s'avance en bénissant, avec une majestueuse paix qui lui venait du ciel. On l'entendit parler, sans distinguer ses paroles ; en sorte que ce fut un gardien qui les répéta, et elles sont jusqu'à présent douteuses. Ces hommes étaient ivres, émotionnés de la grande autorité de leur victime, ils hésitèrent, et ce ne fut qu'à la troisième décharge que, *debout encore*, dit le geôlier, Monseigneur tomba vers sept heures et demie du soir, le jour de la fête de N.-D. Auxiliatrice, qui avait sauvé Pie VII. Cette fête de Marie avait beaucoup occupé les martyrs futurs. Avec amour ils avaient prié la Sainte Vierge, comme on la prie à l'heure de la mort.

« Pendant l'appel, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, tenait dans sa main une hostie, et

attendait. Son nom retentit, il la consomma et passa en faisant son action de grâces...

« Voici les noms de cet appel du 25 mai :

« L'Archevêque, MM. Deguerry, Allard, les RR. PP. Ducoudray, Clerc, ainsi que le sénateur Bonjean, qui fut chrétien énergique.

« 25 mai. — Le jeudi, rien ; on se réunit comme d'habitude, mais la lugubre soirée de la veille donnait des appréhensions pour ce jeudi soir. Le bon père Olivaint était aussi en train et joyeux qu'à son ordinaire ; il encourageait les autres et, la fusillade approchant, leur donnait encore à tous l'idée d'une délivrance.

« Monseigneur Surat changeait physiquement, il souffrait du cœur, sa figure était colorée, son nez enflé ; la mort de son cinquième Archevêque le terrifiait. Les Pères l'animèrent à la confiance. *Sursum !* Il les remercia avec cette humble bonté que nous lui connaissons.

« Vendredi, 26 mai. — Même après-midi. Il était convenu que, si un appel avait lieu dans un corridor, on mettrait à sa fenêtre un papier blanc, et, comme la cour est ronde, de chaque cellule on voit les fenêtres voisines. Le P. Bazin, dans la soirée, voit un papier à la croisée de l'abbé

Bayle ; il le voit ensuite qui ouvre les deux mains, puis une main seule, ensuite le pouce ; c'étaient seize prêtres sur la liste, puis beaucoup, beaucoup de laïques.

(Détails par l'abbé Le Rebours.) M. l'abbé Petit était dans le corridor de l'appel, à genoux derrière sa porte, une parcelle d'hostie à la main ; il attendait son nom pour se communier... Il ne l'entendit pas, et remit dans sa réserve sacrée N.-S.-J.-C., pour le garder comme compagnie jusqu'à la fin.

Cet appel réunit près de cinquante personnes, qu'un détachement de démons incarnés attendait à la grande porte : cette fois, c'était un chemin de croix que les victimes devaient suivre, au son d'une musique infernale et au milieu de la populace insultante de Belleville... Sur un plan de Paris, le P. Matignon m'a tracé le parcours de la *Via crucis* de notre saint ami, qui était en tête avec les autres prêtres (six heures et demie du soir). Suivez avec moi : La Roquette, à gauche, montez le boulevard des Amandiers, du côté de la rue de Paris, en longeant le boulevard des Couronnes ; entrez, à droite, dans la rue de Paris, suivez-la jusqu'à la rue Haxo, qui coupe à droite

la rue de Paris; en haut de là est un ancien cimetière, devenu un mauvais jardin de ces quartiers infâmes; et ce sera là que le sang pur des holocaustes de la Babylone moderne coulera à flots.

Des femmes, des enfants accourent: elles disent encore, ainsi que quelques gens de Belleville dépassés dans la perversité, qu'eux et ces femmes furent saisis d'une espèce de repentance, ce qui les a portés à raconter au P. Bazin leur perversité (le P. Bazin a été à Belleville chercher les corps des martyrs).

Vers huit heures et demie, commencèrent les fusillades sur les Pères, et ces vrais démons assouvirent avec rage leur première fureur. On croit, d'après la position des corps morts, que le père Caubert dut être le premier massacré, puis le R. P. Olivaint, le R. P. de Bengy, un petit séminariste de vingt ans, enfin, quinze ou dix-huit gendarmes et des soldats de ligne. En tout, de quarante à quarante-cinq victimes furent jetées dans un grand trou, fait pour des débris, non loin d'un bassin d'eau. Mais pourrai-je écrire ce qui va suivre?...

Quand la fosse fut recouverte, ces sauvages féroces, ivres de sang et de carnage, reprirent leurs

instruments de musique et exécutèrent, avec les spectateurs, une vraie saturnale, jusque bien avant dans la nuit de vendredi au samedi.

LETTRE DU P. MATIGNON

(Le Père n'a pas été arrêté, mais le récit qu'on va lire lui a été fourni par les otages dont il parle.)

Samedi 27, vers trois heures, une espèce de mise en liberté eut lieu pour une catégorie étrange, celle des voleurs détenus à la Roquette; un gardien vint proposer à MM. Petit et Bayle d'en profiter; c'était très-périlleux. Et Monseigneur Surat, hélas! voulut essayer de ce moyen de fuite; dans le lieu d'horreur où il était, à bout de forces physiques et épuisé par l'absence de nourriture qu'on fit subir aux otages en ces dernières heures de convulsions révolutionnaires, son état était arrivé au paroxysme. Le P. Bazin le vit de sa fenêtre dans la cour, en soutane, avec ses souliers à bou-

cles, et voulant sortir. Il était quatre heures environ.

Le Père, au désespoir, lui fit signe de remonter; il lui indiquait l'imprudence de sa soutane et de ses souliers, tout fut inutile : il le vit disparaître pour la dernière fois. Il paraît qu'il changea de costume, à ce moment, avant de quitter la Roquette, mais en prenant sa chère soutane en paquet sous son bras et gardant ses souliers. Il sortit avec l'abbé Bayle et l'abbé Petit; mais, embarrassé, il s'arrêta pour jeter sa soutane, quand une décharge de mitraille, partie de la barricade voisine, le déroba aux yeux dans une fumée épaisse. Ce ne dut pas être cette décharge qui lui donna la mort: il se blottit dans une maison qui dit l'avoir reçu; mais, vers six heures du soir (27 mai), il fut découvert où il essaya de fuir... On dit qu'il fut mis sur une barricade, et une fusillade terrible le mutila, au point qu'il fut méconnaissable. Charles, son domestique, qui fut à la recherche de ce pauvre corps, détruit par la cruauté autant que par les balles, ne le reconnut qu'à la croix pastorale de Monseigneur de Quélen, trouvée sur la poitrine de son fidèle ami jusqu'après la mort. Mais dire l'état de ce visage si doux,

si vénérable du saint vieillard, est difficile; une baïonnette lui avait traversé un œil, une crosse de fusil brisé le crâne, une balle ouvert une joue... Il fallait qu'il souffrît ainsi pour entrer dans la gloire où il est éternellement.

Je reviens à M. l'abbé Petit, et voilà que je sais par lui le départ de Mazas: Le lundi 22, dans l'après-midi, les communeux, dans la rage de voir les troupes gagner du terrain avec rapidité, pour enserrer leur proie plus sûrement, envoyèrent chercher à Mazas les otages dans des charrettes pour les conduire à la Roquette, située aux dernières limites de leur résistance probable. Entassés dans ces charrettes, M. Petit se trouva à côté d'un homme qu'il ne reconnaissait pas et qui dit à M. Petit, amicalement, et bas: « Quoi, Monseigneur!... » C'était l'Archevêque sortant d'une maladie accompagnée de fièvre et de diète depuis la veille de l'Ascension.

A la Roquette, la ration des galériens leur fut offerte, et le mardi NN. SS. Darboy et Surat dirent aux pères qu'ils se mouraient de faim; un Père leur donna une tablette de chocolat qu'il avait en réserve.

Dans la journée, l'intrépide cuisinière de

M. Petit put, au péril de sa vie, lui faire parvenir un dîner assez bon, et le prisonnier avec l'Archevêque, Monseigneur Surat et peut-être aussi l'abbé Bayle se partagèrent la viande et le pain, pour soutenir le reste de vie matérielle qu'ils conservaient encore.

Je reviens au samedi à trois heures : M. l'ab é Petit fuyant avec Monseigneur Surat et l'abbé Bayle. Ils furent effrayés du danger qu'ils couraient hors de la Roquette, le premier y rentra vers cinq heures, et un gardien le mit à l'infirmerie des forçats, où un de ces hommes le fit reposer dans sa couchette, lui donna son bonnet et son numéro d'appel pour répondre au besoin comme forçat aux communeux. Il était là, quand les Versaillais entrèrent ; cependant il ne revint vivant au Palais, rue de Grenelle, qu'à trois heures de l'après-midi.

J'ignore les péripéties de l'abbé Bayle, qui retourna au Palais dimanche dans l'après-midi ; aussi je reviens au P. Bazin laissé à la Roquette le samedi à trois heures. Cent cinquante personnes y restaient, quinze prêtres, le reste des soldats de ligne et gendarmes, qui presque tous bien confessés demandèrent au P. Bazin s'ils pou-

vaient se mettre sur l'offensive. Sur l'affirmation du Père, voici des barricades internes qui se font, et une révolte en forme qui s'organise contre les assassins et les sicaires fédérés.

La nuit s'avance et les Versaillais s'entendent au loin, puis plus près... on crie aux prisonniers retranchés : « Les Versaillais ! — Tenons, disent le R. P. Bazin et les abbés... C'est une trahison ! » C'était, en effet, une dernière et ignoble lâcheté des massacreurs. Toute cette journée de lundi fut consacrée à reconnaître, à enlever de Belleville toutes les reliques de ces saintes victimes, immolées en expiation des crimes atroces des habitants de cette Sodome moderne.

Nos amis du temps et de l'éternité furent mis dans des bières et déposés dans l'intérieur du Gésu, à l'oratoire des martyrs du Japon, 35, rue de Sèvres. Dès le dimanche, les pères Ducoudray et Clerc, de l'appel du mercredi, y avaient été apportés en même temps que l'Archevêque, trouvé, de suite, dans la fosse commune des suppliciés, au cimetière du Père-Lachaise, ainsi que les fusillés du 24, par les troupes indignées.

Enfin, au point du jour de la Pentecôte, les portes de la Roquette sont enfoncées par les li-

bérateurs, venus en ce lieu d'infamies, d'opprobres et de meurtres, trop tard, hélas ! ... (cinq heures trente du matin). Nos barricadés, trahis une fois, ne croient plus à rien. Le R. P. Bazin demande derrière une ouverture le nom de l'officier supérieur : « De Turenne ! » répond-on. Les soldats demandent les armes comme garantie, on les leur passe. Le comte de Turenne passe son anneau au P. Bazin... on ouvre et on se reconnaît... Les soldats se trouvent providentiellement devant une division de leur propre régiment.

Nous passons à lundi midi (29 mai). Le P. de Pontlevoy arrive dans l'après-midi, on n'a pas encore retrouvé les vénérables Pères de l'appel du vendredi. Les RR. PP. de Bengy, Caubert et notre bon père Olivaint sont enfouis avec cinquante cadavres, pêle-mêle, et défigurés complétement. On hésite, et les Pères de la résidence sont appelés pour donner des renseignements d'identité. Peu y vont, le P. Bazin s'y rend avec des frères, et ils trouvent le R. P. Escalle et M. Lorras, beau-frère du P. Caubert. Dans la fosse de la rue Haxo, au milieu de ce jardin sinistre, et là en plein Belleville, ces deux mes-

sieurs, depuis la veille, sont à la recherche des saintes dépouilles de nos illustres martyrs, avec la foule d'amis dévoués et de militaires versaillais, qui aident courageusement à ces précieuses découvertes.

Enfin, la loupe bien connue du R. P. Olivaint, trouvée dans sa poche, le fait reconnaître : son crâne brisé, ses traits aplatis ne laissent que sa bouche souriante qu'on puisse reconnaître ; il est, du reste, criblé de balles. Est-ce avant ou après sa mort que les cruautés se sont opérées, avec une rage diabolique, sans exemple dans les carnages révolutionnaires? On l'ignore... Tous ont des balles dans le cœur et la poitrine ; mais, au ciel, quelle gloire pour les mutilations qu'ils subirent, et dont les traces glacent d'effroi ! Le sachet de toile pour la sainte hostie, au cou encore du vénérable P. Caubert, le fait enfin reconnaître. Quant au R. P. de Bengy, il restait, lui, grand et fort; on le reconnut aussitôt qu'il fut séparé et mis à la lumière du jour.

LETTRE DE M. L'ABBÉ BAYLE

Grand Vicaire de Paris, rapportée par la *Semaine Religieuse* de Vannes.

Les otages ont été conduits le mardi 23 de Mazas à la Roquette ; là ils ont pu se voir, communiquer entre eux, se confesser et recevoir la sainte communion. Monseigneur Darboy a reçu Notre-Seigneur des mains du P. Olivaint. Chacun des Pères avait reçu sept hosties consacrées qui avaient été cachées dans des pots de beurre. Quel dévouement il a fallu pour les apporter ! Alors que tout le monde fuyait dans la rue, une personne s'avançait seule au milieu des balles et de la mitraille, disant qu'elle irait quand même jusqu'au bout. Elle est arrivée sans accident, protégée par les saints anges.

Les prisonniers n'avaient pas mangé depuis trois jours, et Monseigneur tombait d'inanition. Le P. Olivaint lui a donné un morceau de chocolat qui lui restait. Monseigneur a été très-cou-

rageux, plein d'abnégation et d'abandon entier à la volonté divine. Il a bien consolé les Pères, qui étaient considérés par tous comme des saints.

M. Bayle dit : «Mes Pères, je vous ai toujours aimés ; mais aujourd'hui, c'est à la vie, à la mort. »

M. Bonjean, l'ancien sénateur, a été converti par le P. Clerc.

« Voyez, disait-il à M. Bayle, voilà ces jésuites que j'ai tant maltraités, et c'est le P. Clerc qui m'a confessé ! » Il était tout heureux.

Le mercredi, c'est M. Bayle qui parle, vers six heures du soir, nous entendons un grand fracas dans la prison. Je me précipite au guichet de ma cellule, et je vois arriver une cinquantaine de gardes nationaux à figures atroces, conduits par un chef plus hideux encore. Ils chantent, ils hurlent, et vont se placer au fond du corridor où je me trouvais. Là, le directeur de la prison, aussi méchant qu'eux, déploie un papier et commence l'appel. — « M. Bonjean, » — puis silence de quelques minutes qui semblent des siècles. M. Bonjean se présente en corps de chemise et demande qu'on le laisse prendre quelques vêtements. — « C'est inutile, lui répond l'assassin,

tout à l'heure tu n'en auras plus besoin. » Puis, M. Ducoudray, M. Clerc, M. Darboy, M. Deguerry, etc. Les prisonniers défilent. Ceux qui restent se mettent en prière, et, cinq minutes après, un double feu de peloton annonce que le crime est consommé.

Le jeudi, pas d'exécution. Pendant la récréation, je me faisais un crime de ne pas être resté dans ma cellule pour me préparer à la mort, par la prière. Mais en voyant le P. Olivaint si joyeux, je restai et fus consolé ! « Je suis heureux, me disait-il, d'être comme saint François de Sales, qui traversant un jour un lac agité par la tempête, éprouvait la plus grande joie en pensant qu'il n'était séparé de la mort que par une simple planche, et qu'il était tout entier entre les mains de la Providence. »

Le vendredi, vers huit heures, second appel, — « M. Olivaint. — Présent, dit-il d'une voix ferme. — M. Caubert. » — Pas de répo n ele Père n'avait pas sans doute entendu. Le directeur s'emporte ; un jeune abbé lui dit : « Vous pouvez bien vous calmer, nous sommes assez payés pour avoir quelques émotions. » Le directeur lisant mal le nom du P. de Bengy, celui-ci

s'est avancé en accentuant son nom d'une voix très-ferme. Ils partent et nous nous mettons en prière ; mais nous n'entendons aucune détonation. Le lendemain les geôliers nous apprirent qu'on les avait menés à Belleville pour les fusiller.

Dans la journée, on vient nous dire de faire nos dispositions : notre tour était pour la fin. Mais voici que les obus commencent à pleuvoir sur la prison. Elle contenait environ 300 prisonniers, repris de justice et autres *ejusdem farinæ,* qu'on avait oublié de relâcher.

Ces forçats, qui insultaient tous les jours les otages, n'avaient rien mangé depuis trois jours. Alors ils se révoltent, demandent du pain et s'arment de tout ce qui leur tombe sous la main. Les gardiens, abandonnés par le directeur qui s'est sauvé, ont peur d'être les victimes de la révolte, et ils ouvrent les portes à tous les détenus. Arrivés dans la cour, les forçats crient : « Vive la Commune ! nous voulons nous battre pour la Commune ! » Alors on leur ouvre la grande porte, et ils s'élancent dans la rue. « Puisque ceux-ci partent, dit-on aux otages, profitez vous-mêmes de la faveur, et fuyez. » C'est alors que le P. Bazin se sauva et put arriver à Versailles.

M. Bayle était en soutane, ainsi que Monseigneur Surat, grand-vicaire. Ce dernier est âgé, impotent. M. Bayle ne veut pas l'abandonner. Ils avaient chacun un pantalon; deux otages leur donnent un paletot; ils ne peuvent trouver que des casquettes de condamnés. C'est avec ce déguisement qu'ils sortent dans la rue. Malheureusement, M. Bayle se trompe de chemin et se dirige vers la barrière du Trône, occupée par les insurgés. Ils sont saisis par deux gardes nationaux qui leur demandent ce qu'ils font dans cette rue et d'où ils viennent. M. Bayle répond qu'ils sont des otages sortis de la Roquette. — — Très-bien, suivez-nous, disent les gardes nationaux, en leur mettant la main au collet, et ils les entraînèrent vers la barricade de la place. Mais des femmes du quartier se précipitent sur ces deux sbires, les désarment et délivrent les prêtres, qui continuent leur course. Ils arrivent devant une autre barricade où ils sont accueillis par une grêle de balles. Ils se précipitent à terre. Quand M. Bayle se relève, il ne voit plus Monseigneur Surat, et se sauve le long des maisons. A la fin, il trouve une porte cochère à moitié ouverte et se précipite à l'intérieur. Il rencontre le

concierge et sa femme, leur dit qu'il vient de s'échapper de prison, qu'il ne sait où aller : « Je n'en puis plus, dit-il, faites de moi tout ce que vous voudrez. — Monsieur le curé, nous sommes Bretons, j'ai un cousin prêtre, et si les insurgés viennent vous chercher, nous vous défendrons, et nous mourrons avec vous s'il le faut. » Puis ils le conduisent dans une chambre où ils le font coucher. Le lendemain, il pouvait partir pour Versailles, où il racontait ce que je viens de vous dire, en pleurant à chaudes larmes.

—

Extrait d'une Lettre de M. L'Abbé LAMAZOU

Vicaire de la Madeleine, au *Moniteur universel.*

Paris, le 28 mai 1871.

. . . .

Le vendredi 26 mai, trente-huit gendarmes et seize prêtres avaient été conduits au Père-Lachaise pour y être passés par les armes. Le jour suivant,

comme l'armée versaillaise abordait les hauteurs du Père-Lachaise, où l'on avait dressé cette infernale batterie qui devait réduire en cendres les plus beaux monuments de Paris, on donna l'ordre de fusiller les prêtres, les soldats et les sergents de ville que renfermait encore la prison. Les membres de la Commune, qui s'obstinaient dans leur horrible besogne, s'étaient installés au greffe de la Roquette. Je pouvais, de ma cellule, suivre leurs délibérations, et j'affirme qu'il ne doit pas y avoir de cabaret mal famé où la tenue ne soit plus édifiante.

A trois heures et demie, le pourvoyeur de ces exécutions signifiait aux habitants du second et du troisième étage, l'ordre de descendre. Cédant à une généreuse inspiration d'humanité, un gardien de la Roquette, dont le nom doit être connu du public, M. Pinet, ouvrait avec rapidité toutes les cellules, et déclarait qu'il était affreux de voir ainsi fusiller d'honnêtes gens par d'ignobles bandits ; qu'il allait sacrifier sa vie pour la nôtre, si nous voulions leur opposer une énergique résistance.

Cette proposition fut accueillie avec ardeur ; chacun improvisa une arme de fer ou de bois ;

deux solides barricades furent établies à l'entrée des portes du troisième étage ; une ouverture fut pratiquée au plancher pour communiquer notre résolution à l'étage inférieur, où les sergents de ville méditaient le même dessein. Sous la direction du gardien Pinet et d'un zouave entreprenant, le pavillon de l'Est devenait une véritable forteresse.

La Commune, qui devait parodier et même dépasser tout ce qu'il y avait d'odieux et de grotesque dans la Révolution de 1793, laissait pénétrer dans la cour cette ignoble populace qu'on ne voit à Paris que dans les jours sinistres, pour lui ménager le spectacle d'une nouvelle journée de septembre.

Pendant qu'elle proférait des menaces, quelques-uns des gardes nationaux chargés de nous fusiller montèrent au troisième étage, annonçant qu'on allait faire sauter la prison par la mine ou la réduire en cendres avec leur épouvantable artillerie du Père-Lachaise et mirent le feu à une de nos barricades pour nous asphyxier. L'incendie fut bientôt éteint. Un détail que je tiens à ne pas oublier : l'individu qui agitait son fusil de la manière la plus cynique était un des condamnés

à mort par la cour d'assises de la Seine, qui se trouvaient à la Roquette, et les détenus qui s'étaient fait ouvrir la porte quittaient la prison au cri enthousiaste de : *Vive la Commune!*

Notre énergique résistance causa une vive émotion à la Commune, qui s'enfuit, elle aussi, du côté de Charonne et de Belleville. La foule, impressionnée par cet exemple, suivit la Commune, et les portes de la prison purent être fermées. Nous étions à moitié sauvés, grâce à la déroute qui s'ensuivit ; c'est alors que, passant de la menace à la séduction, la populace restée devant la Roquette se mit à crier : *Vive la ligne!* assurant qu'elle voulait simplement rendre la liberté à tous les prisonniers. Quatre ecclésiastiques et dix-huit soldats se laissèrent abuser par ces promesses ; ils furent fusillés aussitôt contre un des murs de la prison, et les corps des quatre prêtres servirent de couronnement à la barricade voisine.

Pendant la nuit, une garde sévère fut établie dans les deux étages ; les cris menaçants proférés à l'extérieur n'effrayèrent personne. Enfin, le dimanche 28, au lever du jour, la fusillade des troupes de Versailles, dont nous suivions le cré-

pitement avec une émotion plus facile à comprendre qu'à exprimer, nous annonçait leur approche; à cinq heures un quart, la barricade placée en face de la Roquette était emportée d'un élan, et les soldats d'infanterie de marine prenaient possession de la prison.

Nous étions rendus d'une manière tout à fait inespérée à la vie, après quatre jours de l'agonie la plus cruelle qui se puisse imaginer.

—

LETTRE

Adressée à l'*Univers* par le premier Vicaire de Notre-Dame-de-la-Gare.

Paris, le 30 mai 1871.

Monsieur le rédacteur,

Les crimes dont Paris vient d'être le théâtre appartiennent à l'histoire, et, quelque horribles qu'ils soient, il faut avoir le courage d'en faire le récit. J'ai lu ce qui a été publié sur le martyre des

religieux dominicains au 9e secteur. Je puis et je dois y ajouter quelques détails où mon sort s'est trouvé mêlé à celui de ces saintes victimes. Permettez-moi de vous les adresser en priant vos lecteurs de m'excuser si j'ose parler de moi. Je me pose comme simple témoin.

En évacuant le fort de Bicêtre, le 25 mai, à huit heures du matin, les insurgés se portèrent sur la paroisse Notre-Dame-de-la-Gare pour y arrêter tout le clergé de cette église. Ils allaient immoler les religieux dominicains qu'ils traînaient à leur suite, et ils voulaient nous frapper du même coup. Notre saint curé, M. Parguel, et deux de ses vicaires étaient sortis et purent se mettre en sûreté. Notre plus jeune confrère, M. Méhudin, fut pris sur les indications d'une cantinière, et, après avoir essuyé les plus révoltantes avanies de ses bourreaux avinés, il fut placé sur une barricade pour servir de point de mire à l'artillerie de l'armée française. Il y resta sans être atteint jusqu'au moment où les insurgés durent battre en retraite. Alors, il fut arraché des mains de ces forcenés par deux courageux citoyens et conduit dans les lignes françaises.

Mon sort fut encore plus douloureux.

Au moment où passait sous mes fenêtres le cortége des pauvres religieux dominicains,les misérables qui les conduisaient tirèrent quatre coups de fusil et déclarèrent que le feu était parti de ma maison, que j'avais tiré sur la garde nationale. Je fus arrêté et conduit à la prison du 9e secteur. Parmi mes guides, l'un m'encourageait et l'autre m'insultait et ameutait la foule contre moi. Je fis alors un rapprochement qui me fut bien doux et que le lecteur a déjà fait; mais, hélas! je ne pouvais pas sauver, moi, mon bon larron. Je ne l'ai jamais revu.

Au greffe, mon mauvais larron, qu'on me pardonne de continuer la comparaison, se fit mon accusateur et ajouta de nouvelles calomnies à celle qui avait motivé mon arrestation. J'allais être exécuté. Un honnête citoyen que je dois nommer, M. Floury, boulevard de la Gare, 114, demanda que ma cause fût encore examinée et convia mes juges à aller faire cet examen dans un café voisin. Entre plusieurs verres, il prouva clair et net que j'étais innocent, et ces arbitres de ma destinée vinrent tous me serrer la main au fond de ma prison et me promettre que, dès que

les circonstances le permettraient, je serais mis en liberté.

A quatre heures trois quarts, deux gardes sans costume, deux brigands, vinrent m'appeler : « Le tricorne qui est ici, *suis-nous.* » Une bande de forcenés qui venaient d'assassiner les religieux d'Arcueil m'attendaient, le fusil au poing, sur l'avenue d'Italie. En me voyant arriver, ils placèrent sur la porte extérieure de la prison le cadavre sanglant d'un religieux que je crus être celui du P. Captier. « Passe dessus, coquin, regarde et mets-toi contre le mur ; à ton tour. » J'aperçus devant moi le commandant du 98e et m'adressai à lui. Il tourna son revolver contre moi. Je saisis la bride de son cheval. Nous étions entourés d'une foule ignoble qui venait d'assister au martyre de mes co-prisonniers. Je dis au commandant : « Vous êtes ici l'autorité, dites donc qui vous frappez ; est-ce le prêtre, ce que vous appelez une opinion religieuse? me voici. Est-ce un criminel? prouvez mon crime. — Nous ne sommes pas des assassins, camarades, s'écria-t-il. (Non ! non !) Vous êtes d'honnêtes gens? (Oui ! oui !) Eh bien ! on n'a pas pu prouver que le *citoyen* fût coupable. Donnez-lui un fusil, et qu'il

aille à la barricade. » J'y fus presque porté, et j'y restai jusqu'au moment où il fallut battre en retraite devant l'armée française. Placé alors dans un groupe qui devait me fusiller si je tentais de fuir, nous nous dirigeâmes vers la Seine. Chemin faisant, je liai connaissance avec un capitaine du 101e, M. Delfosse. —Tâchez de me sauver, lui dis-je.

— Rapportez-vous-en à moi ; mais, pour cela il faut que je vous insulte.

— Faites.

Bientôt nous arrivâmes à une autre barricade gardée par les assassins des Pères dominicains. Ces misérables traînaient avec eux un charmant jeune homme, élève d'Arcueil. En m'apercevant, ils crurent que j'étais un professeur de cet infortuné. Ils nous mirent en présence pour nous obliger à nous reconnaître, et leurs fusils se tournaient aussitôt contre moi. M. Delfosse s'interposa, déclara que j'étais médecin, et me fit entrer précipitamment dans une ambulance. J'étais sauvé ; mais, souvenir plein de regrets ! en me quittant, mon sauveur fut frappé en plein front par une balle française et tué sur le coup.

Pendant le trajet que nous venons de par-

courir, nos bourreaux affectèrent de me montrer les cadavres épars de nos martyrs dominicains On m'en fit voir huit.

Agréez, etc.

LESMAYOUX,
Premier vicaire de Notre-Dame-de-la-Gare.

XV

RAPPORT

Adressé à M. le général Ladmirault, par le R. P. ESCALLE
aumônier militaire, chargé du service religieux
du 1er corps.

—

Mon général,

Dans les journées des dimanche 28 et lundi 29 mai, je me suis occupé de retrouver les restes des otages mis à mort dans le courant de la semaine, et de leur faire donner une sépulture chrétienne. J'ai l'honneur de vous adresser à ce sujet le rapport que vous avez bien voulume

demander, ainsi que les détails que j'ai pu recueillir sur ces odieux assassinats.

Dès les premiers jours de notre entrée dans Paris, je fus informé qu'un certain nombre d'otages, parmi lesquels l'Archevêque de Paris, avaient été transférés de la prison de Mazas dans celle de la Roquette. Prêtre et lié d'amitié avec plusieurs d'entre eux, je désirais me trouver avec les troupes qui opéraient dans cette direction. J'espérais me rendre utile, si une démarche quelconque pouvait être faite encore pour la délivrance des prisonniers.

Le samedi 27, à midi, je quittai le premier corps et vins me mettre à la disposition du général Bruat, dont la division s'approchait en ce moment de la prison où les otages étaient détenus.

Ce n'est que le lendemain dimanche, à quatre heures du matin, que nos soldats s'emparèrent e la Roquette. En y entrant, nous acquîmes la douloureuse conviction que Monseigneur l'Archevêque de Paris, M. le premier président Bonjean, M. l'abbé Deguerry et un grand nombre d'autres otages avaient été mis à mort.

Les premiers renseignements que me fournirent les gardiens et d'autres personnes faisant partie du personnel administratif de la prison, m'apprirent tout d'abord qu'il y avait eu trois massacres d'otages : un premier, commis dans la prison elle-même, le mercredi 24 mai, vers huit heures et demie du soir; un autre à Belleville, le vendredi 26, à six heures, que je ne pourrais encore déterminer; un troisième enfin, la veille même, samedi 26, à une heure du soir, sous les murs de la prison, dans l'espace couvert qui sépare le dépôt des condamnés de la maison des jeunes détenus.

Ce sont les victimes de ce dernier assassinat que je retrouvai et que je fis exhumer les premières.

Tandis que nos troupes mettaient en liberté cent soixante-neuf otages et écrouaient nos propres prisonniers, quelques habitants du quartier, attirés par mon vêtement ecclésiastique, vinrent m'apprendre que plusieurs otages, parmi lesquels devaient se trouver des prêtres, avaient été massacrés la veille au soir, au moment où ils venaient de franchir la porte du dépôt des condamnés. Ils me désignaient en même temps, sur l'emplace-

ment où bivouaquait une compagnie du génie, le lieu où s'était commis le crime.

Une fouille pratiquée nous fit découvrir, sous quelques centimètres à peine de terre fraîchement remuée, quatre cadavres. Malgré de graves mutilations et de nombreuses meurtrissures, je n'eus aucune peine à reconnaître le corps de M. Surat, protonotaire apostolique et premier vicaire général de l'Archevêché de Paris. Un autre cadavre était celui de M. Bécourt, le curé de Bonne-Nouvelle; les deux autres étaient ceux d'un laïque qu'on a su depuis être employé de la préfecture de la Seine, M. Charles Chaulieu, et d'une autre personne dont nous ne pûmes alors constater l'identité.

Je fis déposer ces corps dans une salle de la maison des jeunes détenus, et je pris les dispositions nécessaires pour que les familles intéressées fussent promptement averties.

Malheureusement ce n'étaient pas là les seules victimes des misérables qu'avaient à combattre nos soldats. Au dire des habitants du voisinage, les victimes que nous venions d'exhumer avaient été assassinées dans un certain tumulte. Six malheureux otages délivrés par la pitié des gardiens,

et voulant fuir une mort qu'ils croyaient certaine, avaient franchi les portes de leur prison ; mais mal déguisés, connaissant peu les lieux, deux seulement (1) étaient parvenus à sauver leur vie ; les quatre autres, reconnus après avoir fait à peine quelques pas, étaient immédiatement tombés sous les balles, à la place même où nous venions de retrouver leurs corps. Les meurtres du 24 et du 26 avaient été commis plus froidement et dans des circonstances tellement révoltantes que les témoignages les plus irréfragables ont pu seuls m'amener à y ajouter foi.

Parmi les prisonniers que nos soldats amenaient en grand nombre à la Roquette, il en était un que les gardiens se désignaient avec horreur ; c'était un homme en blouse, de taille moyenne, maigre, nerveux, d'une physionomie dure et froide et qui paraissait âgé d'environ trente-cinq ans. D'après ce qu'on disait autour de lui, cet homme aurait commandé le peloton d'exécution des victimes du 24 et achevé de sa main l'Archevêque de Paris. Interrogé minutieu-

(1) M. l'abbé Bayle, vicaire général, et M. l'abbé Petit, secrétaire général de l'Archevêché.

sement en ma présence, accablé par de nombreux témoignages, il fut en effet convaincu de ce crime et sommairement passé par les armes. Il s'appelait Virigg, commandait une compagnie dans le 180e bataillon de la garde nationale, et se disait né à Spickeren (Moselle.)

Voici ce qui s'était passé :

Le mercredi 25, un détachement commandé par ce misérable s'était présenté au dépôt des condamnés, demandant six détenus, qui lui fulrent ivrés ; je n'ai pu savoir ni sur quel ordre ni par qui. Ces six détenus furent appelés l'un après l'autre dans l'ordre des cellules qu'ils occupaient. C'étaient :

Cellule n° 1. M. le premier président Bonjean.
— n° 4. M. l'abbé Deguerry.
— n° 6. Le Père Clerc, de la Compagnie de Jésus, ancien lieutenant de vaisseau.
— n° 7. Le R. P. Ducoudray, aussi de la Compagnie de Jésus, supérieur de la maison Sainte-Geneviève.

Cellule n° 12. M. l'abbé Allard, un prêtre dévoué du clergé de Paris, dont tout le monde avait admiré le courage et le zèle au service des ambulances.

— n° 23. Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Les victimes quittant leurs cellules, descendirent une à une et se rencontrèrent au bas de l'escalier; elles s'embrassèrent et s'entretinrent un instant, parmi les injures les plus grossières et les plus révoltantes (1). Deux témoins oculaires me disent qu'au moment où ils ont vu passer le cortége, M. Allard marchait en avant, les mains jointes, dans une attitude de prière; puis Monseigneur Darboy, donnant le bras à M. Bon-

(1) Les épithètes de *canaille*, de *crapule*, étaient celles qui revenaient le plus souvent sur les lèvres de ces misérables et dont ils poursuivirent jusqu'à la fin les illustres victimes. — L'un des assassins fut lui-même révolté par ces outrages, et dit brusquement qu'il n'était pas là pour eng... les prêtres, mais pour les fusiller. — Le Père Ducoudray aurait ouvert sa soutane sur sa poitrine pour se communier, car plusieurs prêtres avaient sur eux la sainte Eucharistie. Ces détails me paraissent certains.

jean, et derrière, le vieillard vénéré que nous connaissons tous, M. Deguerry, soutenu par le Père Ducoudray et le Père Clerc.

Les fédérés, l'arme chargée, accompagnaient en désordre. Parmi eux se trouvaient deux vengeurs de la République ; çà et là des gardiens tenant des falots, car la soirée était fort avancée ; on marchait entre de hautes murailles, et le ciel couvert de nuages était assombri encore par la fumée des incendies qui brûlaient dans Paris. Le cortége arriva ainsi dans le second chemin extérieur de ronde, sur le lieu choisi pour l'exécution.

On rapporte ici diversement les paroles qu'aurait prononcées Mgr Darboy. Les témoignages sont unanimes à le représenter, disant à ces misérables qu'ils allaient commettre un odieux assassinat, — qu'il avait toujours voulu la paix et la conciliation ; — qu'il avait écrit à Versailles, mais qu'on ne lui avait pas répondu, — qu'il n'avait jamais été contraire à la vraie liberté, — que, du reste, il était résigné à mourir, s'en remettant à la volonté de Dieu et pardonnant à ses meurtriers.

Ces paroles étaient à peine dites que le peloton

fit indistinctement feu sur les victimes placées le long du mur d'enceinte. Ce fut un feu très-irrégulier, qui n'abattit pas tous les otages. Ceux qui n'étaient pas tombés essuyèrent une seconde décharge après laquelle Monseigneur de Paris fut encore aperçu debout, les mains élevées. C'est alors que le misérable qui présidait à ces assassinats s'approcha et tira à bout portant sur l'Archevêque. La vénérable victime s'affaissa sur elle-même. Il était huit heures vingt minutes du soir.

Les corps des six otages arrivèrent vers trois heures du matin au cimetière du Père-Lachaise, et furent enfouis pêle-mêle, sans suaires et sans cercueils, à l'extrémité d'une tranchée ouverte tout à fait à l'angle sud-est du cimetière.

C'est là que je me rendis dimanche vers huit heures du matin. Nos soldats venaient d'occuper le cimetière ; nous entendions non loin de nous la fusillade des troupes du 1er corps s'emparant des hauteurs de Belleville. Je ne pensais pas qu'il fallût surseoir un seul instant à l'exhumation des restes mortels qui étaient là depuis près de quatre jours. Le général Bruat fut de mon avis. Aidé d'un petit nombre de personnes de bonne vo-

lonté (1), je pratiquai les fouilles nécessaires; nous retrouvâmes les corps sous un mètre cinquante de terre détrempée par les pluies des jours précédents, et je les mis dans les cercueils que j'avais pu me procurer.

Le corps de Monseigneur était revêtu d'une soutane violette toute lacérée; il était dépouillé de ses insignes ordinaires, ni croix pectorale, ni anneau épiscopal; son chapeau avait été jeté à côté de lui dans la terre; le gland d'or avait disparu. La tête avait été épargnée par les balles; plusieurs phalanges des doigts étaient brisées.

Les corps de M. Bonjean, du Père Ducoudray et des autres victimes portaient des traces de traitements odieux; le premier avait les jambes brisées en plusieurs endroits; le second avait la partie droite du crâne absolument broyée.

Je fis transporter rue de Sèvres, 35, les corps du P. Ducoudray et du P. Clerc; on déposa dans

(1) M. l'abbé Thévenot, jeune séminariste plein de dévouement et de bravoure, qui accompagnait comme infirmier la division Bruat, M. l'abbé Lacroix, vicaire à Billancourt, qui demanda à se joindre à nous quand nous commencions les fouilles, et quelques soldats d'infanterie de marine.

la chapelle du cimetière ceux de M. Bonjean et de l'abbé Allard ; enfin j'accompagnai moi-même à l'Archevêché, sous l'escorte d'une compagnie d'infanterie de marine, ceux de l'abbé Deguerry et de Monseigneur Darboy.

Ce n'est que le lendemain lundi, 29 mai, que je pus me mettre à la recherche des victimes du 26.

Des renseignements recueillis la veille à la Roquette m'avaient appris que dans la soirée du jeudi 25 mai (1), quatorze ecclésiastiques et trente-six gardes de Paris avaient été extraits de cette prison et conduits à Belleville, où des bandes de fédérés les auraient fusillés en masse le lendemain. On savait vaguement que l'assassinat

(1) Les dépositions orales des gardiens de la Roquette me donnaient toutes cette date du 25 jeudi. Elle est maintenue dans une lettre écrite par l'un d'eux et citée dans le *Figaro* du 2 juin. Les otages délivrés parlent au contraire du 26. J'ai sous les yeux le journal de l'un d'eux, d'après lequel il se serait encore entretenu avec différentes victimes dans la matinée du vendredi. Il ne paraît pas d'ailleurs que les victimes soient sorties de la Roquette en deux groupes séparés. Je ne sais, pour le moment, comment concilier ces deux versions différentes de ce qui paraît être un même fait.

avait eu lieu quelque part sur le plateau de Saint-Fargeau.

Quand j'arrivai le lundi matin à Belleville, nos troupes procédaient au désarmement de ce quartier encore très-agité. Nos propres soldats ne pouvaient me donner aucune information; et ce n'est qu'à grand'peine que les habitants encore pleins de défiance et de colère consentaient à parler. Je ne tardai pas cependant à acquérir la conviction que le massacre avait eu lieu rue Haxo, dans un emplacement appelé la cité Vincennes.

Je demandai au colonel de Valette, commandant les volontaires de la Seine, quelques officiers de bonne volonté, et nous nous rendîmes sur le théâtre de ce nouvel attentat. MM. Lorras, chef au contentieux de la compagnie d'Orléans, et le docteur Colombel, tous deux comptant de leurs parents au nombre des victimes, s'étaient joints à nous.

L'entrée de la cité Vincennes est au n° 83 de la rue Haxo; on y pénètre en traversant un petit jardin potager : vient ensuite une grande cour précédant un corps de logis de peu d'appa-

rence, dans lequel les insurgés avaient établi un quartier général.

Au delà et à gauche se trouve un second enclos qu'on aménageait pour recevoir une salle de bal champêtre quand la guerre éclata. A quelques mètres en avant d'un des murs de clôture règne, en effet, jusqu'à hauteur d'appui, un soubassement destiné à recevoir les treillis qui devaient former la salle de bal. L'espace compris entre ce soubassement et le mur de clôture forme comme une large tranchée de dix à quinze mètres de longueur. Un soupirail carré, donnant sur une cave, s'ouvre au milieu.

C'est le local que ces misérables avaient choisi pour l'assassinat ; c'est là que je retrouvai les corps des victimes et que je recueillis en contrôlant les uns par les autres plusieurs témoignages, les enseignements suivants sur le crime du 26.

Je ne pus savoir exactement dans quel lieu les prisonniers, en les supposant sortis le 25 de la Roquette, auraient passé la nuit suivante et une partie de la journée du 26, Quoi qu'il en soit, ce jour-là, entre cinq et six heures du soir, les habitants de la rue de Paris les voyaient défiler au nombre de cinquante. Ils étaient précédés de tambours

et de clairons marquant bruyamment une marche, et entourés de gardes nationaux.

Ces fédérés appartenaient à divers bataillons : les plus nombreux faisaient partie d'un bataillon du XI[e] arrondissement et d'un bataillon du V[e]. On remarquait surtout un grand nombre de bandits appartenant à ce qu'on nommait les enfants perdus de Bergeret, troupe sinistre parmi ces hommes sinistres. C'est elle qui, selon tous les témoignages, a pris la part la plus active à tout ce qui va se passer.

Ainsi accompagnés, les otages montaient la rue de Paris parmi les huées et les injures de la foule. Quelques malheureuses femmes semblaient en proie à une exaltation extraordinaire, et se faisaient remarquer par des insultes plus furieuses et plus acharnées. Un groupe de gardes de Paris marchait en tête des otages, puis venaient les prêtres, puis un second groupe de gardes. Arrivé au sommet de la rue de Paris, ce triste cortége sembla hésiter un instant, puis tourna à droite, et pénétra dans la rue Haxo (1).

(1) On parle d'un prêtre d'une taille moyenne, pâle, amaigri, d'allure ferme et décidée, très-probablement le

Cette rue, surtout les terrains vagues qui sont aux abords de la cité Vincennes, était remplie d'une grande foule manifestant les plus violentes et les plus haineuses passions. Les otages la traversaient avec calme ; quelques-uns des prêtres, le visage meurtri et sanglant. Victimes et assassins pénétrèrent dans l'enclos.

Un cavalier qui suivait fit caracoler un instant son cheval aux applaudissements de la foule, et entra à son tour, en s'écriant : Voilà une bonne capture, fusillez-les.

Avec lui, et lui serrant la main, entra un homme jeune encore, pâle, blond, élégamment vêtu. Ce misérable, qui paraissait être d'une éducation supérieure à ce qui l'entourait, exerçait une certaine autorité sur la foule. Comme le cavalier, il suivait les otages et comme lui excitait la

père Olivaint, supérieur des Jésuites de la rue de Sèvres qui aurait été placé seul en tête de trois groupes d'otages. — On dit aussi qu'arrivés à la hauteur de la barricade, qui fermait la rue de Paris, à son intersection avec la rue Haxo, on aurait fait ranger les otages sur deux files pour les assassiner en masse par les feux d'une mitrailleuse qui enfilait la rue de Paris. — Ces détails ne m'étant affirmés que par des témoins indirects, je n'ose ni les rejeter, ni leur donner place dans le corps de ce rapport.

foule en s'écriant : Oui, mes amis, courage, fusillez-les.

L'enclos était déjà occupé par les états-majors des diverses légions. Les cinquante otages et les bandits qui leur faisaient cortége, achevèrent de le remplir. Très-peu de personnes faisant partie de la multitude massée aux alentours purent pénétrer à l'intérieur. En tout cas, aucun témoin ne veut m'avouer avoir vu ce qui s'est passé dans l'enclos.

Pendant sept à huit minutes, on entendit du dehors des détonations sourdes, mêlées d'imprécations et de cris tumultueux. Il paraît certain que les victimes, une fois parquées dans la tranchée dont j'ai parlé plus haut, furent assassinées en masse à coups de revolvers par tous les misérables qui se trouvaient sur les lieux. On n'entendit que très-peu de coups de chassepots dans l'enclos.

Il y eut, à la fin, quelques détonations isolées, puis quelques instants de silence.

Un homme en blouse et en chapeau gris, portant un fusil en bandoulière, sortit alors du jardin. A sa vue, la foule applaudit avec transport. De jeunes femmes vinrent lui serrer la main et lui

frapper amicalement sur l'épaule : Bravo, bien travaillé, mon ami.

Les corps des cinquante victimes furent jetés dans la cave, les prêtres d'abord, puis les gardes de Paris.

C'est de là qu'avec beaucoup de peine, et en prenant toutes les précautions qu'exigeait la salubrité publique, nous avons retiré tous les cadavres. Malgré l'état de putréfaction avancée dans lequel nous les avons trouvés, il nous a été possible de reconnaître la plupart des prêtres. Quelques pauvres femmes de gardes de Paris, arrivées dans la soirée, reconnurent leurs maris.

Nous ramenâmes le même soir à Paris les corps du P. Olivaint, du P. de Bengy, du P. Caubert, tous trois jésuites de la rue de Sèvres, de M. l'abbé Planchat, directeur d'une maison d'orphelins à Charonne, de M. Seigneret, jeune séminariste de Saint-Sulpice.

Les autres corps ont été mis dans des cercueils et inhumés chrétiennement soit par des membres de leurs familles, soit par les soins du clergé de Belleville.

En terminant, mon général, permettez-moi d'exprimer ma très-vive reconnaissance pour le

concours ému et pieux que m'ont offert tous les officiers et soldats avec lesquels ces tristes circonstances m'ont mis en relation ; je me permets aussi d'appeler votre attention sur le dévouement exceptionnel dont ont fait preuve les militaires dont je joins les noms à ce rapport.

Veuillez, mon général, agréer l'hommage de mon profond respect.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A. Escalle,
Aumônier chargé du service militaire
du 1er corps.

Paris, 2 juin 1871.

UN DERNIER DÉTAIL.

Un des collaborateurs de l'*Union*, M. Chesnier du Chesne, est allé visiter les lieux où s'est dénoué le sinistre drame des otages.

Monseigneur Darboy fut, à son arrivée, enfermé dans la cellule nº 1, au premier étage, côté ouest de la Roquette. Cette cellule, semblable à toutes les autres, n'a guère plus de 3 mètres de longueur sur 1 mètre et demi de largeur. Son mobilier consiste en un lit de fonte

garni d'une paillasse, d'un matelas fort mince et d'un oreiller; un pot à eau et une table en bois blanc complètent l'ameublement.

La cellule est éclairée par une petite fenêtre grillée placée à gauche du lit, qui est adossé au mur.

L'Archevêque, après quelques jours, obtint d'être transféré dans la cellule n° 23, voisine de celle qu'occupait M. le président Bonjean.

En appuyant leur tête contre les barreaux de leur fenêtre, les deux prisonniers pouvaient échanger quelques mots ; c'était, hélas! la seule distraction qui leur fût donnée dans ces longues heures d'anxiété et de funèbres pressentiments.

Il est vrai que, pour consolation, ils avaient la prière, et pour espérance le Ciel!

L'abbé Deguerry occupa la cellule n° 20 ; M. Mauléon, le vénérable curé de Saint-Séverin, était dans la cellule n° 19.

Dans les cellules où les victimes de la Commune, au bruit du canon et de la fusillade, ont dû passer de si terribles heures, sont maintenant enfermées des pétroleuses.

Sur les six que j'ai vues, deux seulement sont

jeunes; mais quelle jeunesse! Le vice le plus abject, l'attitude la plus éhontée. Ces femmes, qui ont promené la dévastation et la mort dans tout Paris, ne sont nullement écrasées sous le poids des remords; on les voit essayer de sourire, elles affectent même des airs d'insouciance et de coquetterie qui révoltent et repoussent.

Les vieilles ont un aspect plus farouche : on sent qu'un seul regret les agite, celui d'être impuissantes désormais à faire le mal. La rage est dans leurs yeux, qu'elles fixent sans sourciller sur le guichet quand elles sentent qu'on les regarde. . . . .

Dans le chemin de ronde de la prison, ajoute plus loin M. Chesnier du Chesne, du côté ouest, quand on a fait cent pas, on distingue sur le mur à hauteur d'homme, une petite croix faite dans le plâtre avec un clou sans doute, et à côté ces mots :

Ici on a fusillé.

C'est là que le crime a été consommé.

La Commune a cru devoir dresser le procès-verbal de cet épouvantable assassinat. Cette pièce vient d'être trouvée à la mairie du XIe arrondisse-

ıent, devenue en dernier lieu le refuge de la Com-
ıune, du Comité de salut public, et le quartier
énéral de l'insurrection.

COMITÉ DE SURETÉ GÉNÉRALE.

Aujourd'hui, 24 mai 1871, à huit heures du soir, s NOMMÉS DARBOY (Georges), BONJEAN (Louis-ernard), DUCOUDRAY (Léon), ALLARD (Michel), LERC (Alexis) et DEGUERRY (Gaspard) ont été XÉCUTES à la prison de la Grande-Roquette.

Commune de Paris

CABINET

DU

CHEF

Sûreté générale. — Police municipale

Ce cachet est à l'encre bleue, et il ne se trouve ıcune signature au bas du procès-verbal.

Le greffier a-t-il reculé devant l'horreur ou evant le châtiment possible du forfait?

Au bas de la copie, qui nous a été remise, de procès-verbal désormais historique, se lit la ıention suivante :

Pour copie conforme à l'original, qui nous a é représenté et a été collationné par nous.

Paris, en mairie, le 10 juin 1871.

Le maire du XIe arrondissement,

CH. RUINET.

XV

OBSÈQUES DE MGR DARBOY

ET DE QUELQUES AUTRES OTAGES.

—

L'Assemblée de Versailles, digne interprète des sentiments de toute la France, avait décidé que l'enterrement de Monseigneur Darboy et des quelques otages qui n'étaient pas encore enterrés, aurait lieu aux frais du trésor public.

Ces obsèques ont eu lieu le mercredi 7 juin. Nous publions, dans toute son étendue, le récit qu'en fait un journal de Paris : après avoir assisté à la fin tragique de ces nobles et saintes victimes, nos lecteurs seront heureux de voir les honneurs

ui ont été rendus à leurs dépouilles mortelles, t ce spectacle les consolera un peu des tristesses ans nombre dont les événements qui viennent e s'écouler ont dû frapper leur cœur.

Dès hier, de grands préparatifs avaient été faits Notre-Dame pour la cérémonie des funérailles. Ine multitude d'ouvriers étaient occupés à tendre portail, la nef et le maître-autel de l'église mé-opolitaine. On disposait en même temps dans la ef et sur les ailes de la basilique les siéges assi-nés aux grands corps de l'État, aux membres de Assemblée nationale et aux officiers de l'armée e terre et de mer. Enfin, les catafalques qui de-aient recevoir les corps des illustres victimes de Commune étaient dressés à l'entrée du hœur.

Hier soir, les dépouilles mortelles de M. l'abbé eguerry, curé de la Madeleine, de M. le uré de Bonne-Nouvelle et de l'aumônier en ief des armées, avaient été transportées à Notre-ame.

A l'Archevêché se trouvaient le corps de Mon-eigneur Darboy et celui de Monseigneur Surat, rotonotaire apostolique et grand-vicaire de Paris.

A l'Archevêché.

On sait que les restes de l'Archevêque et ceu de son grand-vicaire étaient exposés, depuis 27 mai, dans une chapelle ardente établie au pa lais archiépiscopal, rue de Grenelle-Saint Ger main.

Nous sommes arrivé à neuf heures à ce rende vous mortuaire. Il ne s'y trouvait, à ce momen que les prêtres et les religieuses appelés à veill près du corps du prélat. Les trois salons qui pr cédaient la chapelle étaient déserts, et quelqu cierges répandaient seuls leur pâle clarté a milieu de ce séjour de deuil.

La grande porte du palais était revêtue d'un tenture noire semée sur les bords de larmes d'étoiles d'argent. On y voyait cinq écussons au armes de Monseigneur Darboy : *d'azur à la croi d'argent*, et la devise : *Labore fideque.*

Dans la cour allaient et venaient les sœur chargées, sous la direction du maître des cér monies, du règlement des premiers détails d cette douloureuse solennité. A la porte ouvran sur la rue se tenait un capitaine entouré de so dats qui interdisaient l'entrée de l'Archevêché

toute personne non munie d'une lettre d'invitation.

Le 76e de ligne faisait la haie dans la rue de Grenelle. Sur la place du Corps législatif se trouvaient, à cheval et revêtus de tous leurs insignes, les généraux de Ladmirault, de Laveaucoupet et Abattucci. Autour d'eux, un escadron de cuirassiers et un détachement de chasseurs. Le 39e, le 48e, le 59e et le 76e occupaient la place et la rue de Bourgogne.

A neuf heures et demie, trois voitures de deuil entrent dans la cour d'honneur. Les vicaires généraux capitulaires et les chanoines de l'Église de Paris en descendent et se rendent à la chapelle ardente, et se mettent en prière autour des deux catafalques.

La salle dans laquelle sont exposés les restes des éminentes victimes est plongée dans un silence profond. Les deux cercueils sont là, recouverts des ornements sacerdotaux, entourés de fleurs et de couronnes. Des candélabres et des torchères brûlent autour d'eux. Le catafalque de l'archevêque, beaucoup plus élevé que celui de Monseigneur Surat, porte une admirable couronne de pensées naturelles. Sur les tentures,

semées d'étoiles, ressortent en argent le D et l'S. initiales des illustres défunts.

Près de la porte d'entrée, à gauche du catafalque, un autel a été dressé. Des acolytes, portant le flambeau d'argent, sont agenouillés sur les marches. Les Dames de Bon-Secours sont rangées au pied de la croisée ouverte sur le jardin du palais, tout rempli de parfums, de gazouillements qui pénètrent dans la chapelle. Contraste navrant au milieu de ce spectacle de deuil!

A dix heures, Monseigneur Bravard, évêque de Coutances, vêtu de la soutane violette, arrive précédé de deux chanoines de la métropole et suivi de près par M. Arnaud (de l'Ariége) et M. le baron de Montgascon, directeur des pèlerinages en Terre-Sainte. De temps en temps, des membres de l'Assemblée et des officiers supérieurs de Versailles viennent s'agenouiller au pied des catafalques ou saluer les dépouilles mortelles du prélat.

Puis la chapelle se vide peu à peu, et à dix heures et demie il n'y reste plus que les employés des pompes funèbres chargés de l'enlèvement des corps. Les assistants se retirent dans le premier salon, où se trouvent déjà des députations des

ordres religieux non cloîtrés, des missionnaires, des prêtres du collége arménien de la rue de Monsieur, des Frères des écoles chrétiennes, etc.

Du haut de la dernière marche du perron, M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois préside aux détails de la cérémonie.

A dix heures trois quarts le canon des Invalides commence à tonner, et mêle, toutes les cinq minutes, une salve retentissante aux volées des cloches et au glas du bourdon de Notre-Dame, dont la note sourde et prolongée annonce le départ du cortége.

C'est le premier vicaire dans la hiérarchie des vicaires généraux capitulaires qui procède à la levée du corps.

Le cercueil qui renferme les restes de l'Archevêque sort de la chapelle ardente. Il est étroitement enveloppé de drap violet à clous d'argent, et porte, à la hauteur de la poitrine, une plaque sur laquelle sont relatés les noms et qualités du prélat. La bière de Monseigneur Surat est couverte d'un poêle également violet, sans inscription.

A onze heures moins quelques minutes, le cortége se dirige vers l'église métropolitaine, en

suivant la rue de Grenelle, la rue de Bourgogn et les quais.

Un escadron de cuirassiers ouvre la marche Puis viennent les généraux de Laveaucoupet e de Ladmirault, séparés par un détachement d 23e chasseurs. A quelques pas en arrière, les voi tures du chapitre métropolitain et les clercs por tant les insignes ecclésiastiques de Monseigneu Darboy : la crosse, la croix et la mitre. Après eux les deux chars funèbres.

Le char de Monseigneur Darboy, traîné pa six chevaux caparaçonnés d'étoffes noires au étoiles d'argent, est d'une grande simplicité. Au angles quatre séraphins en pleurs, formant caria tides, soutiennent l'entablement, surmonté d'un groupe d'anges qui portent une couronne d'im mortelles sur un coussin de velours noir. Le armes de l'Archevêque et ses initiales en complè tent l'ordonnancement.

Le 76e forme la haie sur les ailes du cortége et contient la foule immense qui, des rues et de ponts, a débouché sur les quais et tente à chaqu instant de rompre la digue qui entrave ses mou vements.

En effet, tout Paris est là, cette population, s

oulooureusement éprouvée par tant de deuils et e désastres, a voulu par sa présence, témoigner e son respect pour les victimes, et protester ontre la féroce impiété de leurs bourreaux.

Le cortége, fermé par le 38ᵉ de ligne, arrive ers onze heures à l'église Notre-Dame, où l'at-endent les ministres, les membres de l'Assemblée t les députations des grands corps de l'État.

A Notre-Dame.

Aux alentours de l'église métropolitaine, une oule immense se pressait en attendant l'arrivée u cortége funèbre.

Vers onze heures et demie, un long frémisse-ment parcourut la foule qui encombrait littéra-ement toutes les rues qui débouchent sur la place lotre-Dame; c'est le convoi des prélats qui ap-roche.

Toutes les fenêtres s'ouvrent, et des milliers de pectateurs recueillis se penchent vers le funèbre ortége.

Des cuirassiers envoyés par le général de La-eaucoupet, commandant les forces militaires our la cérémonie religieuse, firent évacuer toutes

les rues et tinrent à une distance respectueuse les gens qui, poussés par une curiosité profane, voulaient voir à tout prix.

Deux compagnies de gardiens de la paix, commandées par un officier de paix, remplacent bientôt les cuirassiers.

Un instant après, les corps des malheureuses victimes de la Commune étaient déposés sur des catafalques préparés depuis déjà quelques jours.

Des diacres, revêtus de leurs ornements religieux, déposèrent le corps de Monseigneur Darboy sous un dais magnifique, garni aux quatre coins d'anges tenant des couronnes d'immortelles.— A droite et à gauche de ce dais, deux catafalques avaient été élevés pour Monseigneur Surat et M. l'abbé Deguerry. Un peu plus bas se trouvaient ceux des victimes fusillées en même temps que les illustres prêtres que nous pleurons tous.

Sur chaque catafalque avaient été déposés les insignes et les vêtements sacerdotaux des pauvres otages.

L'église Notre-Dame était tendue de noir du haut en bas. — Un voile de deuil parsemé d'étoiles d'argent dérobait aux regards la chaire, où tant de fois Monseigneur Darboy s'était fait

entendre. Tout en haut de l'église, presque sous la voûte, des écussons et des palmes avaient été appendus. Sur les écussons, outre ces dates funestes, 24, 25, 26 et 27 mai 1871, les noms des victimes de la Commune, dans l'ordre suivant :

Bonjean,— Jecker,— Cauquelint, — Captier, dominicain,— Bécourt, curé de Bonne-Nouvelle, —Surat, protontaire,— Olivaint, jésuite,— Seigneret, séminariste,—De Bengy, jésuite,— Caubert, jésuite,— Ducoudray, jésuite, — Planchat, prêtre,—Dehorn, dominicain,—Clerc, jésuite,— Chateignerais, dominicain,— Voland,— Allard, — Houillon, missionnaire.

Monseigneur Alouvry, ancien évêque de Pamiers, officiait. Dans le chœur avaient pris place Monseigneur Chigi, nonce apostolique, NN. SS. les évêques de Versailles, de Nancy, de Châlons, de Beauvais, de Coutances, de Bayeux, Monseigneur Guillamin, évêque de Canton (Chine), Monseigneur Maret, évêque *in partibus* de *Parium*.

Dans l'assistance on remarquait M. Grévy, président de l'Assemblée nationale, et plus de cent députés qui avaient pris place dans le chœur autour de lui. Les stalles, le haut de l'abside, les

bas-côtés du chœur étaient remplis par quatre ou cinq cents prêtres en surplis.

La famille de Monseigneur Darboy remplissait la petite enceinte comprise entre la table de communion et l'entrée. Elle était groupée, les hommes à droite, autour de M. Darboy, frère de l'illustre défunt ; les dames à gauche, autour de mademoiselle Justine Darboy, compagne de sa captivité.

Deux bataillons de ligne formaient la haie, sur les bas-côtés de l'église, derrière les invités; c'est là que se tenait debout le général de Laveaucoupet, entouré de son état-major.

Nous avons remarqué, pendant la marche du cortége, une dame complétement cachée sous un épais voile noir, qui, suivie de son domestique, se tenait tout à fait à la fin du cortége, derrière le peloton d'arrière-garde, tout auprès du dernier cheval. Cette malheureuse femme paraissait anéantie par la douleur.

Pendant toute la cérémonie, la garde républicaine a exécuté différentes marches funèbres, dont les accords magnifiques retentissaient sous les voûtes de la métropole, et on lisait, sur les

visages qui composaient cette immense assemblée, un sentiment de profonde douleur.

Les cinq absoutes ont été faites par Monseigneur le nonce apostolique et par Nosseigneurs les évêques de Versailles, de Bayeux, de Châlons et de Nancy.

L'office des morts. (Cinq heures du soir.)

La funèbre cérémonie, qui a rempli une partie de la journée, est terminée : nous pénétrons dans l'église, que la foule a évacuée, mais qui garde encore toutes les draperies de deuil dont on l'avait parée.

Cette vaste nef déserte, ces sombres tentures, le silence qui a succédé aux chants et à l'orgue, l'ombre qui s'étend dans ces lieux illuminés, une heure avant, de l'éclat de mille flambeaux, tout cet ensemble saisit le cœur et le remplit d'une profonde émotion.

La pompe officielle des funérailles est passée ; mais tout n'est pas encore fini ; nous entendons dans le chœur un bruit de pierre et d'outils ; des ouvriers sont occupés à remettre en place les

lourdes dalles qui ferment le caveau sépulcral des archevêques de Paris.

Cette crypte n'avait pas été ouverte depuis les funérailles de Monseigneur Morlot : c'est là que vient d'être descendu le corps de Monseigneur Darboy.

Un large escalier de pierre d'environ quinze ou vingt marches conduit à l'entrée du souterrain : là, les cercueils des Archevêques sont rangés auprès les uns des autres, sur de simples tréteaux. Les dalles qui ferment l'entrée du caveau sont soutenues par des solives de fer mobiles ; ces pierres sont d'un tel poids qu'elles ne peuvent être déplacées sans un grand effort de bras et d'instruments.

On ne les assujettit par aucun ciment : leur pesanteur énorme suffit à mettre la crypte à l'abri de toute incursion profane.

En parcourant les chapelles latérales de l'église, nous nous sommes trouvé en face du monument élevé à la mémoire de Monseigneur Affre. Nous avons relu, sur le marbre de ce tombeau, les dernières paroles du martyr de Juin : « *Que mon sang soit le dernier versé !* »

Aujourd'hui, qu'un successeur de ce saint pré-

lat est descendu, comme lui, dans la tombe, frappé par les balles de la guerre civile, espérons que le Ciel accordera enfin à la ville de Paris et à la France la paix pour prix du sacrifice.

XVI

MANDEMENT

DE MM. LES VICAIRES GÉNÉRAUX CAPITULAIRES

ADMINISTRANT

LE DIOCÈSE DE PARIS, LE SIÉGE VACANT

A l'occasion de la mort

De Monseigneur Georges Darboy

Archevêque de Paris.

—

Nos très-chers Frères,

L'Église de Paris est, plus que jamais, dans le deuil ; son premier pasteur, Monseigneur Georges Darboy, vient de lui être ravi par un genre de mort qui nous ramène aux jours les plus sinistres

de notre histoire, et dont le souvenir laissera dans les âmes une éternelle douleur.

Vous le connaissiez, nos très-chers Frères, ce pontife selon le cœur de Dieu ; vous savez à quel degré sa vie était pure, laborieuse, épiscopale.

Vous vous êtes émus de l'odieux attentat qui, l'arrachant tout à coup à l'affection de son peuple, le traînait de cachot en cachot, lui refusant durement ce qu'on accorde même aux plus vils criminels, le droit d'être entendu et de se défendre.

Vous avez gémi sur sa longue captivité, dont cependant vous ignoriez les rigueurs, parce qu'il fut assez résigné et assez grand pour ne pas s'en plaindre.

Avec tout ce qu'il restait de cœurs français dans cette immense cité, changée en lugubre champ de bataille par la plus insensée des révoltes, vous avez tressailli d'horreur à la nouvelle d'exécutions auxquelles on ne pouvait croire et dont la menace seule avait répandu dans la patrie entière la crainte et l'effroi.

Vous êtes venus pieusement vous agenouiller et prier autour des restes vénérés de notre bien-aimé pontife ; vous avez contemplé ces traits qui malgré la vive empreinte de ses cruelles souffrances, conservaient une angélique douceur ;

vous avez considéré avec attendrissement cette main mutilée sur laquelle l'enfer semblait avoir voulu exercer une particulière vengeance, sans doute parce qu'elle avait écrit, pour la cause de Dieu et de son Église, de si nobles et si éloquentes pages, et parce qu'elle n'avait jamais su se lever que pour protéger et bénir.

Comme les hauts représentants de la nation, vous avez tenu à honneur de l'accompagner dans cette marche funèbre qui eût été pour l'Archevêque martyr un triomphe, si elle n'avait eu pour lamentables témoins les ruines encore fumantes des plus glorieux monuments de la France qu'il avait tant aimée.

Vous vous êtes recueillis dans cette illustre basilique de Notre-Dame de Paris, dont le deuil semblait grandir en proportion de nos douleurs et nous inviter à prier et à pleurer.

Vous avez offert au Ciel, trop longtemps outragé parmi nous, sachons l'avouer, ces pures et saintes victimes frappées en haine de Dieu et des lois éternelles dont le sacerdoce catholique, quoi qu'on fasse, sera toujours, même au prix de son sang, l'apôtre et le défenseur. Que ces solennelles et terribles leçons, nos très-chers Frères, ne soient pas perdues pour nous ! Ce n'est pas en vain qu'une nation se proclame sans foi et pré-

tend pouvoir se passer de Dieu. Trop souvent déjà, depuis moins d'un siècle, notre pays en a fait la redoutable et sanglante expérience. De perfides et incessantes attaques contre la religion ont toujours, dans nos histoires, précédé les humiliations et les malheurs de la patrie.

Que faut-il donc pour nous éclairer enfin sur les dangers de ces fatales théories dont les horreurs de la guerre civile et les ruines amoncelées de notre superbe cité ne sont que la douloureuse et inévitable conséquence? Les principes d'honneur et de dignité humaine, tant exaltés aux dépens de notre antique foi, ne peuvent suffire pour nous inspirer le respect du droit et l'amour du devoir. Vagues et incertains, ils séduisent l'esprit, mais ne pénètrent point dans la conscience. Impuissants à former un homme de bien, comment pourraient-ils faire un grand peuple?

Ne se déclaraient-ils pas hautement ennemis du christianisme et représentants de ces doctrines nouvelles, les hommes qui, dans leurs ténébreux complots, avaient juré l'asservissement de leur pays et dirigeaient leurs premières attaques contre l'Église, parce qu'elle leur apparaissait, dans son influence, comme le plus redoutable obstacle au triomphe de leurs criminelles passions?

O peuple de Paris ! ô vous surtout, frères bien-aimés, vous qui travaillez et souffrez, vous laisserez-vous plus longtemps flatter et tromper? Regardez et voyez ! Où sont les cœurs vraiment dévoués à vos intérêts et les constants défenseurs de votre cause? Jugez-nous, comparez notre Pontife et nos prêtres martyrs à leurs persécuteurs.

Cherchez dans les rangs de ceux qui, depuis deux longs mois, faisaient peser sur nous le joug de la plus cruelle tyrannie, cherchez un homme, un seul, qui pour vous ait vécu et soit mort comme l'illustre victime que nous pleurons.

Notre Archevêque semble s'être lui-même résumé dans sa devise : *Labore fideque*, « le travail et la foi. »

C'est par un travail incessant, trop souvent prolongé jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, qu'il a fidèlement combattu pour la défense de la foi ; et sa foi inébranlable, à son tour, a été le flambeau qui l'a constamment éclairé et guidé dans ses nombreux et religieux travaux.

Vous connaissez sa traduction du livre divin de l'*Imitation* et les pieuses réflexions qui l'accompagnent. Quelle pureté, quel abandon, quelle tendresse, quel amour, quelle ferveur dans cette âme sacerdotale qui cause si librement et si no-

blement avec Dieu! A l'heure même de son arrestation, on l'engageait à prendre avec lui cette *Imitation* du Sauveur, lumière, force et consolation de tous ceux qui souffrent; il s'y refusa. N'en soyons pas surpris, il la portait tout entière dans ses souvenirs et dans son cœur.

Aussi les rares compagnons de sa captivité qui lui ont survécu n'oublieront jamais le calme et la résignation de ce saint et glorieux pontife dans les jours d'indicible agonie qui ont précédé son martyre. Comme Notre Seigneur Jésus-Christ, il a vraiment *souffert pour nous, nous laissant ses exemples à suivre et nous invitant à marcher sur ses traces. Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (I Petr., II, 21.) On vous a déjà fait admirablement remarquer la saisissante ressemblance de ses douleurs avec celles de la passion du divin Rédempteur; qu'il nous soit permis d'ajouter à ce touchant tableau deux traits dont nous sommes garants.

Comme Jésus à la crèche, il n'a trouvé pour couche, dans son dernier cachot, qu'un peu de paille; et si Notre-Seigneur sur la croix a enduré les tortures de la soif, notre archevêque, la veille de sa mort, a lui-même connu celles de la faim.

A-t-il, au moment de son supplice, prononcé

des paroles émues? Plusieurs de ses bourreaux, ivres de vengeance et de sang, sont-ils alors tombés à ses pieds? Nous ne pouvons l'assurer; mais nous affirmons bien haut qu'il a répondu sans hésitation et sans crainte au redoutable appel des condamnés, et qu'il est allé à la mort d'un pas ferme, en priant et pardonnant. *Voluntarie præibat ad supplicium.* (II Mach., 6.)

Il semble, du reste, que ses plus chères études le préparaient au martyre. Il écrit avec amour, presque avec passion, la vie de saint Thomas de Cantorbéry; comme cet illustre archevêque, il ne refuse pas au pouvoir son concours, prêt, comme lui, à donner sa vie plutôt que de le servir au détriment des intérêts de l'Église. Il n'a jamais redouté, nous le savons, la publication de ses conseils secrets; la franchise et la fermeté qu'il y avait déployées eussent été un honneur pour son épiscopat et auraient peut-être, aux plus mauvais jours, été ses plus éloquents défenseurs.

Vous rappellerons-nous ces mandements, chefs-d'œuvre de sagesse et de science, où il vous exposait dans le plus parfait langage les vérités fondamentales de notre foi? Étudiant les besoins de son grand et difficile diocèse, il s'efforçait de se faire tout à tous; c'est pourquoi il s'adressait aux esprits élevés avec sa haute intelligence,

comme il allait aux humbles et aux pauvres avec ses aumônes et son cœur.

Il n'est aucune de nos œuvres de bienfaisance qu'il n'ait encouragée et protégée, et les pasteurs de nos paroisses les plus délaissées savent avec quelle largesse sa charité leur venait en aide.

Monseigneur Darboy, pourquoi ne le dirions-nous pas? était imparfaitement connu. Il ne s'en plaignit jamais ; peut-être est-il à regretter qu'il ait pris trop de soin de cacher tout le bien qu'il faisait !

Il nous est doux de vous parler de sa foi. D'une piété d'enfant, il était pour ses devoirs de prêtre et d'évêque d'une délicatesse qui faisait l'admiration de ceux qui l'entouraient.

Vicaire général de Paris et, à ce titre, supérieur de communautés religieuses, s'abandonnant, dans les discours qu'il leur adressait, aux épanchements naturels de son cœur, il dévoilait tout ce qu'il y avait en lui de ferveur et d'amour divin.

Plus tard, nous avons pu en juger nous-mêmes en assistant aux conférences qu'il faisait aux prêtres dans les retraites ecclésiastiques. Avec quelle facilité il nous parlait de donner sa vie pour son Dieu et pour le salut de son peuple ! Le prêtre, nous ne l'oublierons pas, car il nous

l'a dit bien souvent et nous en a donné l'héroïque exemple : le prêtre, *pour accomplir l'œuvre de Jésus-Christ, ne doit point reculer devant la mort et le sacrifice de son sang. Propter opus Christi usque ad mortem accessit tradens animam suam.* (Philip., 2.) N'est-ce pas à la foi de notre saint archevêque que nous devons la précieuse association de prières pour les prêtres défunts, qui manquait au diocèse de Paris, et que, sur sa demande, le souverain Pontife a daigné enrichir des plus précieuses indulgences?

C'est sa foi qui lui a inspiré la restauration de la crypte des Carmes, où avec un soin religieux ont été recueillies les reliques jusqu'alors ignorées de tant de prêtres martyrs!

C'est sa foi qui naguère le retenait dans sa ville épiscopale, alors qu'il lui eût été si facile de se dérober par la fuite aux dangers qui le menaçaient. Secrètement averti, il ne voulut pas même changer de demeure. « Je resterai, disait-il en terminant son dernier conseil; je resterai, parce que je dois cet exemple au clergé. Si nous avons des sentiments chrétiens, c'est à cette heure qu'il faut les faire paraître. »

C'est sa foi que ses juges ridicules et iniques lui ont reprochée comme un crime; la religion seule a été invoquée contre lui et a eu l'honneur

des outrages du tribunal dérisoire devant lequel il dut d'abord comparaître. A l'exemple de Notre-Seigneur, il resta calme et silencieux ; mais quand on poussa l'insulte jusqu'à lui présenter un écrit où il était appelé *ex-archevêque de Paris :* « Quarante *communes*, s'écria-t-il indigné, ne pourraient me faire signer une telle pièce ; mon caractère d'évêque est au-dessus de vos atteintes ! » Évidemment, ce n'est pas l'homme qu'ils ont voulu frapper en lui, mais, ils l'ont dit, l'épiscopat de dix-huit siècles.

Enfin, il a couronné les actes de son ministère sacré par une solennelle profession de foi, par son adhésion pure et simple à la définition du dogme de l'infaillibilité, commune à toutes celles du concile œcuménique du Vatican.

Le souverain Pontife, répondant à son admirable lettre, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, disait que cette adhésion avait été pour son cœur un sujet de grande consolation. *Nec parum solatii ducimus a pura et simplici professione fidei tuæ quoad dogmaticas œcumenici Vaticani concilii definitiones.*

Pourquoi faut-il que la garde sévère placée au seuil de la prison de notre Archevêque vénéré n'ait pas laissé pénétrer jusqu'à lui les paternelles paroles du chef auguste de l'Église, qui eussent

réjoui et fortifié son âme si profondément attristée?

Écoutons, nos très-chers Frères, les vœux touchants exprimés, en cette circonstance, par l'immortel Pie IX, pour la paix et le bonheur de la France: « Vénérable Frère, écrivait-il à Monseigneur Darboy, salut et bénédiction apostolique! L'inexprimable douleur causée à notre cœur par les désastres de votre patrie, que nous ne saurions oublier dans nos sollicitudes, s'accroît encore à la nouvelle que vous nous annoncez des calamités particulières à votre capitale. Mais, comme vous le dites, vénérable Frère, Dieu, par ces malheurs, réveillant la foi endormie et la piété des fidèles, le zèle et la charité des pasteurs, il nous est justement permis d'espérer en sa miséricorde infinie. »

Écoutons aussi la voix de notre Archevêque martyr; il n'est plus, mais de sa tombe il nous parle encore, *defunctus adhuc loquitur* (Hebr., II, 4), et nous fait entendre les plus graves enseignements. Pourrait-il être un peuple béni, semble-t-il nous dire, celui qui, dans ses fureurs insensées, va jusqu'à nier Dieu et à s'attaquer à tout ce qui est saint? Pourrait-elle ne pas redouter les plus terribles châtiments, une cité où les temples du Seigneur sont indignement violés et

outragés, et ses prêtres persécutés et mis à mort? Reconnaissons-le, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Quand le Dieu de la paix et de l'amour ne réside plus dans nos tabernacles, que voyons-nous? Partout autour de nous les discordes, la terreur et la haine. Quand le sang du divin Rédempteur ne coule plus sur nos autels, nos places et nos rues sont inondées du sang d'innombrables victimes.

Que ces déchirants souvenirs, dont nos cœurs sont oppressés, réveillent notre foi, nous rendent moins égoïstes, plus humbles, plus chrétiens, et dirigent nos regards vers le Dieu de la miséricorde et du pardon.

Prions pour notre Archevêque; prions pour le doux prélat, son vicaire général, qui, après avoir partagé les travaux de son administration, vient de terminer aussi, par la gloire du martyre, une vie toute de dévouement à l'Église et au diocèse de Paris.

Prions pour les dignes prêtres et les vénérables religieux, confesseurs et martyrs de la foi. Leur protection au ciel nous dédommagera de tout le bien qu'ils nous eussent encore fait sur la terre.

Nos prières, nous en avons la confiance, inutiles à ces pures et saintes victimes, seront du

moins pour elles, de notre part, un pieux témoignage de reconnaissance et d'amour.

Prions pour tous ceux qui sont tombés dans nos guerres infortunées, pour les héroïques soldats, défenseurs courageux de notre patrie.

Prions enfin, nos très-chers Frères, pour que Dieu, dans sa bonté, nous accorde encore un Archevêque à la hauteur de son importante et difficile mission. Puisse-t-il, par son dévouement à l'Église, son zèle pour le salut des âmes, sa science et ses vertus, être un nouvel honneur pour cet illustre siége de Paris, dont la glorieuse histoire commence et s'achève à des pontifes martyrs! (Ici suit le dispositif).

LOUVRIER, Chanoine titulaire, Vicaire Général capitulaire, Archidiacre de Notre-Dame.

JOURDAN, Vicaire Général capitulaire, Archidiacre de Sainte-Geneviève.

BAYLES, Vicaire Général capitulaire, Archidiacre de Saint-Denis.

Par mandement de MM. les Vicaires Généraux capitulaires :

E. PETIT,

Chanoine honoraire, Secrétaire Général.

XVI

LES

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

—

Pendant le siége de Paris, les journaux, même les moins religieux, ne tarissaient pas d'éloges au sujet des Frères des écoles chrétiennes; chacun admirait leur courage héroïque sur le champ de bataille et leur activité charitable au milieu des ambulances; mais depuis il semble qu'ils aient disparu de Paris, ou qu'on les ait déjà complétement oubliés, car la presse est muette à leur sujet.

La Commune, elle, a été moins injuste, elle s'est souvenue des enfants du bon et pieux de

la Salle, et elle a su les récompenser de leur dévouement et de leur abnégation.

Elle avait voulu d'abord arrêter le frère Philippe, leur supérieur; mais ne le rencontrant point sous sa main, elle avait retenu à sa place le frère Calixte, son remplaçant. Les gardes nationaux chargés de son arrestation furent un instant fort embarrassés : tous les frères voulaient suivre leur chef, et de plus, quand on vit passer dans la rue ce vieillard vénérable aux longs cheveux blancs et à l'air si débonnaire, la foule s'assembla et fut sur le point de le délivrer de force; mais le frère la calma, et il continua silencieusement sa route. Sa captivité ne fut que de quelques heures.

La Commune ne devait pas être longtemps si généreuse : les jeunes frères tombant sous le coup de la loi qui appelait sous les drapeaux du fameux Dombrowski les citoyens de dix-neuf à quarante ans, la chasse aux frères s'organisa promptement, et en quelques jours il y en avait vingt-six sous les verrous.

Nous ne redirons point tous les mauvais traitements dont les accablaient ceux qui les arrêtaient : nos lecteurs sont suffisamment édifiés sur les qualités morales des sbires de la Com-

mune, pour que nous ne nous étendions pas sur ces tristes détails; cependant l'arrestation du frère Photius porte avec elle un tel caractère de sauvagerie et de dégradation qu'elle mérite d'être rapportée.

Ce frère, aussi intelligent que pieux, dirige au village d'Issy l'orphelinat de Saint-Nicolas. Cette maison renferme parfois 900 enfants qui, au prix de 30 francs par mois, sont instruits, habillés, nourris, et apprennent même les arts d'agrément.

Le général Eudes, qui aimait assez les douceurs de la table, avait fait connaissance avec le frère Photius, et l'avait même en assez haute estime : la raison en était que le frère, pour éviter à sa maison le pillage et à ses domestiques la prison, traitait de son mieux le général commandant le fort d'Issy; mais l'approche des Versaillais vint tout gâter, et comme les obus et même les balles arrivaient dans le village, le frère Photius dut fuir à la hâte.

Le général Eudes, il faut lui rendre cette justice, fit bien les choses : il donna au frère un laissez-passer parfaitement conditionné, et le fit même conduire à la porte de Montrouge par une com-

pagnie de gardes nationaux sous les ordres d'un capitaine.

Le frère Photius avait avec lui, tant enfants que domestiques de la maison, une quarantaine de personnes.

Il avait à peine franchi l'enceinte de Paris et remercié ses conducteurs, que les soldats de garde aux portes de la ville l'entourèrent, l'accablèrent d'injures et décidèrent qu'il devait être conduit à l'Hôtel de ville.

Ce qui eut lieu de suite, à pied, et sous bonne escorte.

Arrivé là, le pauvre frère fut en butte à toutes les horreurs que purent inventer les soldats de garde sur la place : ils le frappèrent, lui crachèrent au visage, et l'un d'eux lui appliqua même son pistolet sur le front, prêt à faire feu.

Mais ces tortures n'étaient rien en comparaison de ce que dut souffrir ce maître si tendre et si dévoué, quand il vit ces êtres plus dégradés que les sauvages, vouloir enivrer ses enfants pour leur faire dire mille infamies contre les frères; puis ils leur répétaient les blasphèmes les plus effroyables : « Jure, disait l'un d'eux à un enfant qui n'avait pas douze ans, jure qu'il n'y a pas de

Dieu. » Et il accentuait ses paroles par des gestes et des menaces dignes des Peaux-Rouges.

Le frère, qui avait espéré parvenir sans encombre en lieu sûr, avait emporté avec lui les vases sacrés de sa chapelle et ses objets précieux de peu de volume : tout lui fut enlevé, et il y en avait pour plus de 15,000 fr. ; on lui prit même son chapelet, et jusqu'à une petite médaille de nulle valeur, qu'il avait depuis trente-cinq ans et qui était pour lui un souvenir des plus chers.

Frères, domestiques et enfants, durent aller au dépôt de la préfecture et de là à Mazas : détail infâme à noter, on mit en cellule des enfants qui n'avaient pas douze ans, et ils y sont restés une vingtaine de jours.

C'est le jeudi 25, vers midi, que les frères, qu'on avait dû fusiller la veille, furent délivrés de Mazas ; et voici comment.

L'armée de Versailles approchait : on entendait partout gronder le canon, et la fusillade même était assez rapprochée, quand tout à coup tombent trois obus sur la prison, à très-peu d'intervalle les uns des autres ; la prison tremble, des cellules sont réduites en poussière.

Le directeur, un appelé Gareau, pense alors à

faire sauter la prison, plutôt que de laisser fuir ses otages. Il comptait heureusement sans son brigadier et le sous-brigadier de la prison : ceux-ci en effet, qui connaissaient le dessein de leur bienveillant chef, le gardaient à vue, et quand ils s'aperçurent qu'il se préparait à en venir à l'exécution, ils se saisirent de sa personne et l'enfermèrent, ne voulant nullement sauter avec lui ; puis, courant à toutes les cellules, ils les ouvrirent et crièrent à tous les étages un sauve-qui-peut général.

En quelques instants les six divisions furent réunies au rez-de-chaussée, et Dieu seul sait la joie qu'éprouvèrent les frères de se retrouver après de si longs jours, et quand ils croyaient leur dernière heure arrivée.

On fit sortir les prisonniers dix par dix, afin de ne pas donner l'éveil aux insurgés qui pouvaient se trouver non loin de là.

Mais une fois dehors, chacun se demandait de quel côté il dirigerait ses pas : on se battait en effet à la gare de Lyon ; une barricade élevée plus bas sous le chemin de fer de Vincennes enfilait tout le boulevard, la position était critique.

Deux frères qui descendirent du côté de la gare de Lyon furent pris et forcés de travailler à la barricade. Ils y étaient à peine arrivés qu'ils tombent, l'un coupé en deux par un boulet, et l'autre grièvement blessé par une balle. Celui qui est mort s'appelait Néomède Justin, et était de l'école communale d'Issy.

Un autre, qui se dirigeait vers la barrière du Trône, est entraîné par des insurgés qui lui mettent un fusil à la main et l'emmènent avec eux : il a le bonheur de leur échapper et se réfugie dans une cave, où il se rencontre avec un insurgé, qui lui aussi se cachait, mais seulement des Versaillais

L'armée une fois maîtresse du quartier visite toutes les maisons et nos deux captifs sont conduits devant le chef de poste ; le jeune frère s'empresse de déclarer qui il est, et de protester de son innocence, ayant bien soin de faire voir que ses mains sont blanches et son fusil au repos depuis longtemps, on le congédie ; mais son compagnon n'a pas le même sort, ses mains, son fusil, tout le condamne : une balle de chassepot règle son compte avec la société, et nos marins continuent leurs recherches.

Deux autres frères, tombés aussi aux mains des insurgés qui les prenaient pour des jeunes gens réfractaires, furent conduits à Belleville et durent vivre trois jours au milieu d'eux : le bataillon dans lequel on les a incorporés avait justement pris part aux assassinats de la rue Haxo, et les pauvres frères étaient remplis d'horreur en entendant ces bandits se vanter entre eux de leur forfait, et voulant tous avoir tué plus de victimes les uns que les autres.

Pour éviter d'aller au feu, les frères prétextèrent de leur ignorance complète à manier le fusil, et, comme le temps d'apprendre l'exercice était passé, on les occupa autrement : l'un d'eux fut même nommé payeur de la compagnie, et chaque soldat recevant 3 francs 50 par jour; il a rapporté les 10 francs 50 qu'il avait gagnés pendant ces trois jours passés au service de la Commune.

Ce bataillon était si bien composé, que le pauvre payeur entendit parfaitement un soir un des gardes qui disait paisiblement à un autre en le désignant de l'œil : « Laisse-moi faire; le payeur a la bourse garnie; demain, je me charge de lui, etc. »

Le dimanche matin, ces misérables étaient pris les armes à la main, et nos deux frères avec eux.

Conduits à la Roquette cinq par cinq, ilsétaient fusillés presque à leur arrivée.

Les deux frères avaient justement été placés dans la même escouade. En arrivant au greffe, et voyant qu'on va probablement les fusiller, le plus jeune se met à pleurer; l'idée de quitter la vie si jeune et surtout de cette façon n'était probablement pas de son goût, et nous le comprenons sans peine ; ils protestent alors tous deux de leur innocence, déclarent qu'ils ne sont pas des insurgés, mais des frères des écoles chrétiennes échappés de Mazas. On leur demande s'ils peuvent donner quelque indice au moins qui permette de sursoir à leur exécution; par bonheur, ils avaient encore sur eux leur scapulaire; ils s'empressent de les montrer; à leur vue, le juge d'instruction n'a plus de doute, et les deux frères, munis d'un bon laisser-passer, revinrent avec une joie bien vive à leur chère maison de la rue Oudinot.

Nous ne pouvons dire avec quelle émotion nous écoutions tous ces détails qu'a bien voulu nous raconter un des frères échappé, lui aussi, d'entre

les mains des sicaires. Ce bon religieux, loin de maudire ceux qui l'avaient retenu si longtemps captif et qui l'avaient voué à une mort sanglante, nous parlait de Mazas avec un véritable bonheur; il regrettait presque sa chère cellule. Si vous saviez, nous disait-il avec un doux sourire qui nous allait au cœur, quelle bonne retraite j'y ai faite; c'est là que, loin des hommes, on sent que Dieu est près de vous!

Nous n'avons pas besoin de dire quel cri d'horreur a retenti à Paris et dans toute la province à la nouvelle des attentats sanglants dont nous venons de raconter les cruels détails; nos lecteurs le savent comme nous; mais qu'ils nous permettent, en finissant, de nous écrier avec un des plus jeunes et des plus éloquents prélats de France :

« O Paris! puisse du moins le sang de ces nouveaux martyrs de la foi te laver des souillures sans nombre que le crime et la folie ont amassées dans ton sein! Puisse-t-il être enfin le dernier versé, comme le disait en mourant cet héroïque Monseigneur Affre, victime, lui aussi, de nos discordes civiles! »

XVII

INVESTISSEMENT ET INCENDIE

DE

LA MAISON DU BON PASTEUR

Rue d'Enfer, 71

Dirigée par les religieuses hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

—

La Commune, qui n'avait respecté ni l'Archevêque de Paris, ni ses prêtres et ses religieux, ne devait pas épargner les religieuses : nous dirons prochainement, dans un livre spécial, les actes de ces cruels barbares au sujet de ces dernières; aujourd'hui, nous nous contentons de raconter les incidents dramatiques et terribles qui ont accompagné l'incendie de la maison du Bon-Pasteur.

Déjà, depuis quelques jours, de tristes pressentiments faisaient supposer que l'établissement du Bon-Pasteur était sérieusement menacé. Toutefois, plusieurs visites domiciliaires demeurées infructueuses laissaient espérer qu'on pouvait encore se rassurer.

Une première visite avait eu lieu de la part de la prétendue autorité administrative du XIVe arrondissement, et les visiteurs s'étaient retirés édifiés de l'ordre admirable et de l'exquise propreté qui régnaient dans l'établissement.

Il y en eut une seconde le samedi 20 mai ; ce fut ici le commissaire de police, suivi de deux assesseurs, qui se présenta en disant que des plaintes s'étaient élevées dans le quartier : on disait entendre des cris pendant la nuit, c'étaient les plaintes et les gémissements de jeunes filles cruellement maltraitées. Ces agents descendirent dans les caves, parcoururent la maison, interrogèrent les jeunes filles, leur demandèrent si elles avaient à se plaindre des religieuses, les sommèrent de déclarer si elles avaient contre elles quelques griefs ? Toutes répondirent qu'elles n'avaient qu'à se louer des soins qui leur étaient prodigués avec une véritable tendresse par les religieuses, qui leur servaient de mère.

Le commissaire de police se retira en laissant par écrit une attestation des plus honorables en faveur des religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve qui dirigent cet établissement.

Cependant on était loin d'être tranquille dans

la maison; plusieurs communautés religieuses dans le voisinage avaient été nuitamment envahies ; on s'attendait d'un moment à l'autre à subir le même sort. Depuis plusieurs nuits on ne dormait plus, et on se tenait tout habillé pour pouvoir fuir à la première alerte.

Les craintes n'étaient que trop fondées; l'événement redouté surpassa toutes les appréhensions et trompa toutes les prévisions, comme on va le voir dans le récit que nous exposons fidèlement.

C'est le lundi 22 mai, à midi, que les gardes nationaux de la Commune ont envahi l'établissement du Bon-Pasteur, rue d'Enfer.

Ils sont entrés se disant de fort honnêtes gens, et affirmant qu'ils n'avaient d'autre but que de garder les personnes de la maison, et de se sauvegarder eux-mêmes, en se ménageant par les jardins une retraite en cas de revers.

On a bientôt reconnu ce qu'il fallait croire d'une telle assertion ; à peine étaient-ils entrés qu'ils se sont montrés d'une exigence des plus exorbitantes, et que, pleinement saturés déjà, ils se sont jetés sur quelques poules que l'on avait conservées et les ont dévorées à peu près crues.

Les religieuses et leurs chères filles ne trou-

vèrent bientôt plus d'asile nulle part: le combat s'engageait avec violence; les projectiles pleuvaient abondamment; impossible pour elles de s'évader par les jardins, les envahisseurs devenaient de plus en plus furieux, et elles étaient tout à fait à leur merci; ils les poussèrent dans la cave, où eux-mêmes cherchèrent à trouver un refuge.

Mais l'armée libératrice avançait toujours, bientôt il n'y eut plus d'espoir pour ces hommes de la Commune, ils se voient vaincus; ce fut le moment de leur plus atroce fureur. Avant de fuir, ils voulurent laisser des traces sinistres de leur passage; ils mettent le feu partout; le pétrole leur vient en aide, un affreux incendie se déclare.

Les religieuses et leurs filles sont encore dans la cave. «Elles brûleront avec nous,» dit avec rage le chef de la bande.

Le lieutenant, plus humain, s'y oppose; une lutte s'engage, le commandant lève son sabre avec fureur, le lieutenant lui résiste: il a juré de sauver ces malheureuses filles, elles ne seront donc pas brûlées vives; mais seulement cinq minutes leur sont laissées pour fuir.

Elles sortent donc, avec les religieuses, par une brèche pratiquée dans le mur, car il était impossible de sortir par les portes; les insurgés veulent aussi s'échapper par cette brèche, les vainqueurs, de toutes parts, les environnent, leur cause est désespérée; ils n'en sont que plus furieux et plus acharnés contre leurs victimes; mais le lieutenant vient à leur secours, il les accompagnera et ne les délaissera pas qu'elles ne soient en sûreté.

Voilà donc cent quarante filles et leurs mères spirituelles qui, frappées d'épouvante, s'en vont, à onze heures du soir, par l'avenue de l'Observatoire. Le canon retentit de tous côtés, l'incendie seul les éclaire; souvent elles se heurtent contre les cadavres dont est jonché le chemin qu'elles parcourent, et, ce qui augmente leur effroi, c'est qu'on leur dit que le quartier Saint-Jacques doit sauter, ainsi que le faubourg Saint-Germain, et tous les couvents doivent être brûlés.

Où les conduit-on ? elles ne le savent point, elles ne peuvent le savoir ! plusieurs d'entre elles étaient malades, les plus robustes de leurs compagnes les avaient arrachées de leur lit et les emportaient dans leurs bras. L'une de ces malades

avait été administrée la semaine précédente. On les prit en pitié, ces pauvres malades; elles furent recueillies dans une maison de la rue d'Enfer, les autres poursuivaient leur marche à travers les barricades et au milieu des périls de cette lutte acharnée entre les combattants de la Commune et les soldats de l'armée libératrice.

Ainsi elles arrivent jusqu'à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas; il fut question de les y enfermer; on renonça à ce projet. Elles marchent donc encore, entendant les accents de compassion et d'indignation des uns et ne pouvant se soustraire aux paroles injurieuses des autres; on passe devant le Collége de France, on est bientôt au boulevard Saint-Michel.

Sur la place Saint-André-des-Arts, de tout jeunes gens, qu'on pourrait appeler des gamins, travaillent avec la plus vive ardeur à construire des barricades. Voyant venir nos pauvres déshéritées, ils s'écrient : « Voilà des citoyennes qui vont bien nous aider. » En face la fontaine Saint-Michel, elles sont cernées et on les met en joue; mais le lieutenant, qui s'est constitué leur gardien et leur protecteur, se hâte d'accourir; il entre en pourparlers avec les officiers chargés de

tenir cette formidable position; il se concerte avec eux, et l'on décide qu'elles seront conduites à la sûreté générale ou à l'Hôtel de ville.

A la sûreté générale ou préfecture de police, la vénérable mère supérieure se présente dans les bureaux. On lui répond en disant : « Qu'est-ce que c'est que ça? Que veulent ces femmes? Que signifie cet habit? Sommes-nous en carnaval? Elles disent que leur maison brûle; eh bien! si elle brûle, qu'elles y retournent; elles iront plus vite au ciel. Elles ne savent où aller, disent d'autres. Qu'elles aillent dans les bâtiments neufs; elles y trouveront, comme nous ici, des obus et un cercueil. »

En attendant, ces pauvres filles, plus mortes que vives, étaient dans la rue de Jérusalem; les gardes les entouraient et leur prodiguaient des témoignages de sympathie ou des expressions d'antipathie, selon le caractère et les habitudes de chacun.

Leur protecteur ne les abandonnait pas. « Courage! leur disait-il; suivez-moi, ne craignez rien. » Il les ramène sur la place Saint-Michel; là on dit qu'il faut les envoyer à la caserne qui est en face : elle avait été évacuée le matin; mais

il n'était question de rien moins que de la faire sauter le lendemain. Par bonheur, quelqu'un, on ne sait qui, met en avant l'Hôtel-Dieu. Ce fut là le salut, ce fut là la délivrance. Le directeur, quoique appartenant à la Commune, consent à les recevoir, les accueille avec humanité, leur parle avec bonté. La révérende mère prieure et les religieuses hospitalières de garde les embrassent toutes avec une affection maternelle. Les voilà donc enfin en présence d'âmes charitables et dévouées qui comprennent leur douloureuse position et qui sauront y apporter les soulagements nécessaires.

On dit que le généreux lieutenant, revenu près des siens, a été fusillé par eux, parce qu'il s'était formellement opposé à ce que l'on incendiât l'hospice des Enfants-Trouvés, situé en face du *Bon-Pasteur*.

Le P. F. P.

LISTE DES PRÊTRES

MIS A MORT PAR ORDRE DE LA COMMUNE.

—

Le 24 mai.

Monseigneur DARBOY, archevêque de Paris.
M. l'abbé ALLARD, ancien missionnaire.
M. l'abbé DEGUERRY, curé de la Madeleine.
Le R. P. CLER, jésuite, professeur à l'école Sainte-Geneviève, 18, rue des Postes.
Le R. P. DUCOUDRAY, supérieur de la même école.

Le 26 mai.

Le R. P. DE BENGY, jésuite.
Le R. P. CAUBERT, jésuite.
Le R. P. OLIVAINT, jésuite.
Le R. P. RADIGUE, de la congrégation de Picpus.
Le R. P. TUFFIER, de la congrégation de Picpus.
Le R. P. ROUCHOUSE, de la congrégation de Picpus.
Le R. P. TARDIEU, de la congrégation de Picpus.
M. l'abbé PLANCHAT, directeur du patronage de Charonne.
M. l'abbé SABATIER, vicaire à Notre-Dame-de-Lorette.

M. l'abbé Seigneret, séminariste.

Les prêtres martyrisés ce jour-là étaient quatorze; nous n'avons pu encore nous procurer les noms des quatre autres.

Le 27 mai.

Monseigneur Surat, protonotaire, vicaire général de Paris.
M. Bécourt, curé de Bonne-Nouvelle.
Le R. P. Houillon, des Missions-Étrangères.

—

LISTE GÉNÉRALE DES PRÊTRES

Arrêtés par ordre de la Commune et délivrés ensuite.

M. Bacues, professeur à Saint-Sulpice.
M. Bayle, vicaire général du diocèse.
Le R. P. Bazin, jésuite.
M. l'abbé Berteaux, curé de Saint-Pierre-Montmartre et ses six vicaires.
M. l'abbé Blondeau, curé de Plaisance.
M. l'abbé Boltenveck, aumônier de la Clinique.
Le R. P. Bousquet, de la congrégation de Picpus, avec onze prêtres et un frère laïque.
Le R. P. Carchou, missionnaire.
L'abbé Carré, vicaire à Belleville.

L'abbé CHARTRAIN, vicaire de Saint-Roch.
Le R. P. CHAUVEAU.
L'abbéCORRIER, vicaire de Saint-Roch.
L'abbé CROZE, aumônier de la Roquette.
L'abbé DELMAS, du clergé de Saint-Ambroise.
L'abbé DÉPONTAILLER, vicaire à Belleville et cinq vicaires.
Les RR. PP. Dominicains présents au couvent de Saint-Jean-de-Beauxais.
M. l'abbé DUMAS, premier vicaire de Saint-Vincent-de-Paul, avec quatre de ses confrères.
Le R. P. DUMONTEIL, de la congrégation de Picpus.
Le R. P. DUVAL, de la congrégation de Picpus.
Le R. P. EVRARD, missionnaire.
M. l'abbé HIRON, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas et ses sept vicaires.
M. l'abbé HOGAN, sujet anglais, élargi sur la demande du conseil de S. M. britannique.
M. GARD, séminariste.
L'abbé DE GÉLIN, curé de Saint-Médard, ses quatre vicaires.
L'abbé GIRAUDET, vicaire de Saint-Augustin.
Le R. P. GOUILLOU, missionnaire.
L'abbé GUÉBELS, vicaire à Saint-Éloy.
Le R. P. GUÉRIN.
Le R. P. GUILLERMY.
L'abbé ICARD, vicaire général, supérieur de Saint-Sulpice.
L'abbé JOURDAN, vicaire général du diocèse.
L'abbé LAGARDE, vicaire général du diocèse.
L'abbé LAMAZOU, de la Madeleine.
M. LARTIGUE, curé de Saint-Leu.
Le R. P. LAURENT, de la congrégatio de Picpus.
L'abbé MILLAUD, curé de Saint-Roch.
L'abbé MIQUEL, premier vicaire de Saint-Philippe-du-Roule.

M. Moléon, curé de Saint-Séverin.
M. l'abbé Orse, premier vicaire de Plaisance.
Le R. P. Perny, des Missions-Etrangères.
M. l'abbé Petit, secrétaire général de l'Archevêché
M. l'abbé Regnaud, vicaire de Saint-Eustache.
M. l'abbé Sire, professeur à Saint-Sulpice, avec cinq séminaristes.
Le R. P. Tauvel, de la congrégation de Picpus.
Le R. P. Toilhaud.
L'abbé Roussel, économe au séminaire de Saint-Sulpice.
Les vicaires de la chapelle Saint-Denis.

Paris. — Typ. Rouge frères et Comp., rue du Four-St-Germ., 43.

Date Due
